This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

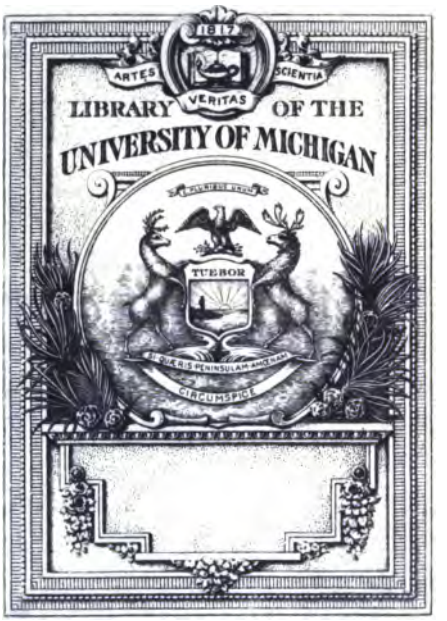
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B5
1

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettres L M.

TOME XXVII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Labyrinthe d'amour.
Lacédémoniens. (les)
Legs. (le)
Malagrida.
Machabées.
Manlius Capitolinius.
Maximien.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

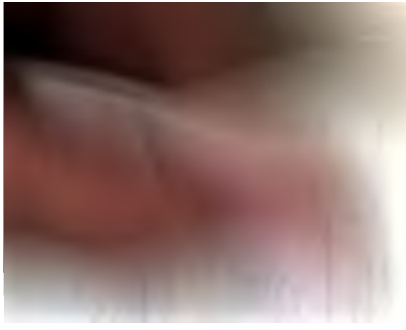
Lettres L M.

TOME XXVII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



Jaconet, Toussaint Gaspard

LE *LABYRINTHE* D'AMOUR.

OPERA COMIQUE;

PAR M. T.....

Représenté au Mois de Juin 1756, *sur le Théâtre de l'Opéra Comique, à Rouen.*

A AMSTERDAM;
Et se trouve
A PARIS,
Chez CUISSART, Libraire, au milieu du Quai de Gêvres, vis-à-vis l'Ange-Gardien.

M. DCC. LVII.

Drama fd
Dépôt Rom. Lang.
3-7-88

LE
LABYRINTHE
D'AMOUR.

3-21-58 Ms 53

ACTEURS.

M. RAFFLE, Procureur Fiſcal.

COLETTE, Niece de M. Raffle.

VALERE, Neveu de Mme Thibaut, Amant de Colette.

Mme THIBAUT, Fermiere.

BLAISE, choiſi par Monſieur Raffle pour Colette.

LA PERLE, Valet de Valere.

JAVOTTE, CLAUDINE, } Bergeres.

JULIEN, Laboureur.

La Scène eſt dans un Village ſur la route de Flandre.

Dram. fd
Dipl. & Rom. hang.
3-7-88

LE
LABYRINTHE
D'AMOUR.

3-21-38 Dr/Cp

COLETTE.

A peine eſt-il entré.... (*bis.*)

AIR: *Un jour que j'avois mal danſé.*

Il me quitte dans le moment:
Je viens de l'envoyer.....

RAFFLE.

Comment?

COLETTE.

Apprendre l'art de plaire.
Je dois mieux choiſir aujourd'hui;
Car je reſterois avec lui
Toujours à l'ordinaire.

RAFFLE.

Qu'entends-tu donc par-là?

COLETTE.

J'entends que le Mari que vous m'avez choiſi ne feroit pas mon compte, & que j'en veux un qui ne me laiſſe aucun reproche à me faire.

RAFFLE.

AIR: *Dans le bel âge.*

Ah! la coquine!
Me parler ſur ce ton:
Elle s'obſtine
Contre un Oncle ſi bon.

Malgré cette bonté
Son cœur a réſiſté :
Elle fait la mutine
Contre ma volonté :
Ah ! la coquine !

COLETTE.

AIR : *L'occaſion fait le larron.*

Si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Pour votre goût vous choiſiriez le mien.

RAFFLE.

Si j'y conſens, tu dois craindre les ſuites ;
Car je te prive de mon bien.

COLETTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Gardez votre bien,
Valere eſt le mien :
Colette trouve en lui
Un charmant appui.
D'un tendre lien,
Que mon cœur au ſien
Soit par vous aujourd'hui
A jamais uni.
Pour vous plaire.....

RAFFLE.

Point d'affaire.

COLETTE.

Mais écoutez-moi : du moins
Je me flatte.....

RAFFLE.

Non. Ingrate,
Tu braves mes ſoins :
Mille écus de moins.

COLETTE.

Gardez votre bien,
Valere eſt le mien :
Colette trouve en lui
Un charmant appui.
D'un tendre, &c.

RAFFLE.

AIR : *Si des Galans de la Ville.*

Je prétends être le maître
De diſpoſer de ta foi ;
Et je te ferai connoître
Le pouvoir que j'ai ſur toi.

COLETTE.

Pour moi j'ai peu de puiſſance
Pour combattre votre déſir :
Si mon cœur fait réſiſtance,
C'eſt qu'il y prend du plaiſir.

RAFFLE.

Je prétends être le maître, &c.

Ta raiſon n'eſt que frivole,
La mienne me ſuffira ;
Et j'ai donné ma parole,

COLETTE.

Et c'eſt tout ce qu'on aura.

RAFFLE.

Je prétends être, &c.

Tremble, ſi tu n'es ſoumiſe à mes volontés: le Labyrinthe ſaura me venger de tes refus, & je t'y conduirai moi-même.

SCENE II.

RAFFLE, COLETTE, Mme THIBAUT.

Mme THIBAUT.

BON jour, Colette, ... votre ſervante, Monſieur le Procureux.

RAFFLE.

Bon jour, & bon ſoir.

Mme THIBAUT.

Qu'eſt-ce? on diroit que vous êtes fâché.

RAFFLE.

On diroit, & on ne ſe tromperoit pas.

Mme THIBAUT.

AIR : *Damon, calmez votre colere.*

Mais chez vous quel ſujet de plainte?
Çà, répondez.

RAFFLE.

Oh! j'ai raiſon.
Elle oſe, ſans reſpect ni crainte,
Le prendre avec moi ſur un ton.
Pour l'Epoux que je lui propoſe
Elle montre un mépris conſtant,
C'eſt un garçon intelligent,
Dont elle feroit quelque choſe;
Et qui, comme on dit,
De tout fait ſon profit.

COLETTE.

AIR : *Ah! vous m'avez ravi mon ame.*

Qu'il y mette ma répugnance,
Ou je lui ferai voir bientôt
Que malgré ſon intelligence
Il ne ſera jamais qu'un ſot.

RAFFLE.

AIR : *Des Pierrots.*

Eh bien, le moyen de douter
Que quelque Drôle
Enfin ne l'enjolle.
Elle ne veut point m'écouter,
Et ſemble toujours m'éviter
Quand je veux dire une parole.

La conſeiller, c'eſt inutilement:
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme elle a fait choix d'un Amant.

COLETTE.

AIR: *Non, non, Colette n'eſt point trompeuſe.*

Oui, oui, dans l'Empire de Cythere
Les Eſclaves ſont des Rois;
Oui, oui, dans l'Empire de Cythere
Les Eſclaves ſont des Rois.
Le bonheur d'un cœur ſincere
Dépend d'un amoureux choix:
Je l'avouraì ſans myſtere;
De l'Amour je ſuis les loix.
Oui, oui, &c.

Mme THIBAUT *à Raffle.*

AIR: *Toujours ſeule, diſoit Nina.*

Vous voyez qu'elle en fait l'aveu:
Un Amant fait lui plaire.

RAFFLE.

Oui, je m'en doutois bien, morbleu:
Je vois tout le myſtere.
Vous les ſervez, je crois, tous deux:
Mais je vais l'enfermer des mieux;
Et l'on verra
Après cela
Comment on s'arrangera,
Là.

COLETTE.

Oui, oui, arrangez : je m'y prendrai encore mieux que vous pour cela.

RAFFLE.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

Dans le Labyrinthe, traîtreſſe,
Ton égarement eſt certain.

COLETTE.

Un cœur volage & ſans tendreſſe
Eſt le ſeul qui perd ſon chemin.

RAFFLE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Puiſque ma bonté trop facile.
Ne trouve en toi qu'une indocile,
Au lieu d'un cœur reconnoiſſant,
Je vais demander à l'Oracle
Que ce cœur ſoit obéiſſant.

Il ſort.

Mme THIBAUT.

Je ne crois pas voir ce miracle.

SCENE III.

COLETTE, Mme THIBAUT.

COLETTE.

AIR : *Quel voile importun!*

QUEL fâcheux pouvoir me gêne!
Viendra-t-il toujours
Troubler mes plus beaux jours!
Mais toi, l'objet de ma peine;
Toi ſeul, cher Amant,
Adoucis mon tourment.

Viens rendre à mon cœur qui ſoupire
Le retour d'un Amant aimé:
En vain contre nous on conſpire;
C'eſt pour nous que l'Amour eſt armé.

Quel fâcheux, &c.

Viens, rends-moi par ta préſence
Un bien à mes yeux ſi charmant:
Soupirer enſemble, en aimant,
Fait aimer l'eſpérance.

Quel fâcheux, &c.

Mais je tremble. Mon Oncle n'a qu'à m'accuſer auprès de l'Amour, je cours les riſques de m'égarer dans le Labyrinthe; & pour comble de malheur je n'aurois pas Valere.

Mme THIBAUT.

Ne craignez rien du côté de Valere. A l'égard du Labyrinthe, c'eſt une vieille coutume du pays; & l'on ne s'y perd que lorſqu'on n'aime pas ſincerement. C'eſt une punition que l'Amour réſerve à ceux qui viennent le conſulter, ſans être véritablement épris.

COLETTE.

Oh! je ne crains rien de ce côté-là.

Mme THIBAUT.

AIR : *Turlurette.*

Enfin Blaiſe eſt donc jugé
A recevoir ſon congé.

COLETTE.

A ce prix la paix eſt faite,
Turlurette,
Turlurette, la Tanturlurette.

Mme THIBAUT.

AIR : *Lon, lan, la, deridette.*

Méfiez-vous de ce Butor.

COLETTE.

Je puis le tromper ſans effort,
Lon, lan, la, deridette:

Il n'a jamais approfondi,
Lon, lan, la, deridi.

AIR : *Dans le bel âge.*

On le voit rire
Lorſqu'il eſt près de moi :
Son cœur ſoupire,
Sans ſavoir bien pourquoi.
Au lieu de s'apprêter
Pour pouvoir écarter
Ce qui pourroit nous nuire,
Vient-on nous écouter,
On le voit rire.

Mme THIBAUT.

Ah ! je vous avoue que le nom de Madame Blaiſe ne me plairoit guere à porter.

COLETTE.

Il eſt vrai ; mais je ſuis bien embarraſſée. M. Raffle a gagné beaucoup de bien, je ne ſais comment, mais n'importe : il me laiſſe tout, ſi j'épouſe Blaiſe, il y a un milieu à tenir là-dedans.

Mme THIBAUT.

Et quelle eſt votre réſolution ?

COLETTE.

Celle de n'écouter que mon cœur, puiſque je l'ai laiſſé prendre.

Mme THIBAUT.

AIR: *Des fraiſes.*

Mais ſi votre Oncle en ce jour
Veut toujours même choſe;
Souvent de nous à ſon tour
Le temps, ainſi que l'amour,
Diſpoſe, diſpoſe, diſpoſe.

COLETTE.

AIR *d'Epicure.*

Le temps, dont la loi ſi ſevere
Rend tous les plaiſirs paſſagers,
Nous donne un âge pour Cythere,
L'autre où les ſeux ſont étrangers.
Celui qui ſeul a ma tendreſſe
Doit ſeul profiter de ce temps:
Je veux, dans l'ardeur qui me preſſe,
Menager de ſi doux inſtans.

Mme THIBAUT.

AIR: *Cet Oracle eſt plus ſûr, &c.*

Mais quelqu'un vient ici, ma chere;
Quittons-nous, comptez ſur Valere:
Des caprices du ſort ne nous allarmons pas.

COLETTE.

Valere eſt moulé pour Colette;
Oui, je l'aurai, je le répete:
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.

SCENE IV.

Mme THIBAUT.

AIR : *Voulez-vous être heureux Amans?*

AMANS, ſuivez ce doux tranſport;
Pour vous c'eſt le bonheur ſuprême:
On ne jouit d'un heureux ſort,
Que d'accord avec ce qu'on aime.

Je goûte à la fois le plaiſir de ſervir deux cœurs qui s'aiment; celui de tromper un Oncle avare & jaloux, & avec cela l'avantage de procurer un bon établiſſement à mon Neveu: il en a beſoin pour arriver au poſte auquel il aſpire. Mais le voici.

SCENE V.

Mme THIBAUT, VALERE, LA PERLE.

VALERE.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

MA chere Tante, embraſſez-moi :
Colette m'a donné ſa foi ;
Je viens de vous entendre,

Mme THIBAUT.

Eh bien !

VALERE.

Lui conſeiller de prendre ;
Vous m'entendez bien.

Mme THIBAUT.

AIR : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Oui, mon conſeil eſt fort bon,
Mais non fort ſolide :
L'Oncle le prend ſur un ton
Qui pour tes feux m'intimide.

LA PERLE.

Et ſur mon dos ſans façon
Je crains qu'avec un bâton
Le tout ne ſe décide.

Je ne connois pas votre Procureur ; mais on m'a dit qu'il reſſembloit à ſes Confreres, & qu'il n'y alloit pas de main-morte.

Mme THIBAUT.

AIR : *Que chacun de nous ſe livre.*

Comment donc, que veut-il dire ?

VALERE.

Il extravague.

LA PERLE.

Oh ! que non,
Mais vous ne faites que rire,
Quand on vous parle raiſon.
Monſieur, au moins que j'excite
La pitié de votre cœur ;
Vous avez la réuſſite,
Et moi je n'ai que la peur.

VALERE.

Eh ! dequoi as-tu peur ? dis, maraud ?

LA PERLE.

Comment de quoi j'ai peur ! ignorez-vous la baſtonnade que j'ai reçue la nuit derniere en faiſant ſentinelle à la porte du jardin, pendant que vous étiez dedans avec Colette.

VALERE.

Quoi ! tu n'as pu voir à qui tu avois affaire.

LA PERLE.

Non vraiment, j'eus beau être préſent ; la choſe ſe paſſa en arriere de moi ; mais ce ne peut être que l'Oncle de votre Colette.

AIR ; *Il y a tant de gens de bien.*

Raffle eſt un chien de tout cœur,
Qui porte chicanne, & canne.
Raffle eſt un chien de tout cœur,
Qui vous traite en Procureur.

VALERE.

AIR : *Réveillez-vous, belle, &c.*

Finiras-tu cette harangue ?
Nous ſommes près de la maiſon :
Je vais diſpoſer de ta langue,
Si tu me fais prendre un bâton.

LA PERLE, *ſur le ton du dernier Vers.*

Ceci mérite attention.

VALERE.

AIR : *Je veux être un chien, &c.*

J'aime à te voir parler raiſon.

LA PERLE.

LA PERLE.

Monſieur, c'eſt l'effet du bâton:
Aiſément cela ſe peut croire.
Si l'Oncle venoit à préſent,
Lui-même il en auroit autant:
Je veux être un chien, ya coups d'pieds, &c.

Mme THIBAUT.

AIR: *Manon dormoit.*

Vers cet endroit
J'ai certain ſtratagême;
Mois il faudroit,
Pour notre ſuccès même,
Quelqu'un qui comme toi.....

VALERE.

Eh quoi! eh quoi!
N'ai-je pas la Perle avec moi?

Mme THIBAUT.

Il eſt vrai qu'il nous ſera néceſſaire, il faut profiter de l'occaſion; c'eſt aujourd'hui que l'Amour rend ſes oracles: j'eſpere qu'il nous ſera favorable.

VALERE.

Comment, quel eſt votre projet?

Mme THIBAUT.

Ne t'embarraſſe pas : on pourroit nous ſurprendre, vas m'attendre chez moi ; je t'inſtruirai de tout.

VALERE.

Ne tardez donc pas à revenir.

LA PERLE.

Sans adieu ma Tante.

ils ſortent

SCENE VI.

Mme THIBAUT *ſeule.*

AIR : *J'aime une ingrate beauté.*

OUI, Valere a des appas
Qui doivent plaire à Colette ;
C'eſt dommage qu'il n'ait pas
Une fortune complette.
Mais du moins s'il n'a rien,
Son enjouement l'acquitte.
Le véritable bien
C'eſt d'avoir du mérite.

AIR : *A la façon de barbari, &c.*

Mais de notre Amoureux tranſi
J'apperçois la figure,

Il doit paroître à tous ici
Un Amant en peinture.
Son pere lui laiſſa pour don,
La fariradondaine la fariradondon,
Tout l'eſprit d'un enfant nourri,
Biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

SCENE VII.

Mme THIBAUT, BLAISE *étant ſon chapeau.*

BLAISE.

EN vous remarciant, Madame Thibaut.

Mme THIBAUT.

Ah ! vous m'écoutiez donc Monſieur Blaiſe ?

BLAISE.

Oh ! oui.....

Mme THIBAUT.

Vous n'oſiez peut-être m'interrompre ?

BLAISE.

Oh ! non.....

Mme THIBAUT.

C'eſt que vous ſavez la politeſſe ?

BLAISE.

Oh ! oui.....

Mme THIBAUT.

On ſeroit mal reçu de vouloir vous apprendre à vivre ; vous n'êtes pas un ſot.

BLAISE.

Oh ! non..... & t'nez, j'çavois q'vous parliais de moi, car l'zoreilles me cornioat.

Mme THIBAUT.

AIR : *L'euſſes-tu cru?*

Ce n'eſt pas grandes merveilles,
Sans peine je crois ce fait,
Car les cornes en effet
Ne ſont pas loin des oreilles :
Par celles que vous portez,
Qui n'en ont point de pareilles ;
Par celles que vous portez,
De fort loin vous écoutez.

Cela eſt vrai au moins, Monſieur Blaiſe ; vous avez un génie que les gens d'eſprit n'ont pas.

BLAISE.

Oh! fi; finiſſez donc, petite badine : comme vous vous gauſſez!

Mme THIBAUT.

Quoi! vous croyez que je raille?

BLAISE.

AIR : *Aimons-nous, belle Thémire.*

Vous voulez que je rougiſſe.
Non; je ſais vous rendre juſtice.
Vous voulez que je rougiſſe :
Vous me flattez.

Mme THIBAUT.

Mais vous le méritez.

BLAISE.

Quoi! vrai? véritablement? à dire la vérité? vous me trouvez à louer touchant les façons de mes manieres?

Mme THIBAUT.

Vous êtes la coqueluche du Village, vous dis-je.

BLAISE.

Moi la coqueluche! mon petit frere Jacot en eſt mort.

Mme THIBAUT.

Quel dommage ! il vous auroit reſſemblé en figure & en eſprit.

BLAISE.

AIR : *Dans les Gardes-Françoiſes.*

A mon peu de mérite
C'eſt faire trop d'honneur :
Mais pourtant je vous quitte : *Il fait quelques pas pour s'en aller, & revient.*
Sans adieu,... ſerviteur....
Cependant pour paroître,
Je crois qu'il eſt trop tôt ;
On s'ennuiera peut-être.

Mme THIBAUT.

C'eſt penſer comme il faut.

AIR : *Ma mie Margot.*

Cependant, quand on fait l'amour....

BLAISE.

Oh ! pour moi ça m'ennuie.
Quand Blaiſe fait ſa cour
Un demi-quart d'heure par jour,
C'eſt aſſez pour ſa mie.

Mme THIBAUT.

Vous êtes expéditif, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Oh ! j'vous en réponds : tout c'que j'fais, quand j'le fais, j'ai bientôt fait. Mais, à

propos de faire, ſavez-vous que j'vas faire une bonne affaire ? j'épouſe la Niece d'un Oncle qui eſt Procureur de l'état du métier de ſa profeſſion.

Mme THIBAUT.

Diantre ! voilà de beaux titres.

BLAISE.

AIR *de Dimanche.*

Colette a ma foi ;
Son Oncle a de quoi.

Mme THIBAUT.

Vous vous marirez Dimanche.

Ah ! oui, à propos ; M. Raffle me l'a promis : il me dit, dit-il, que ce feroit pour un Dimanche le Mariage de la nôce. J'en ſuis bien aiſe, parc'que c'a fra que j'mettrai mon habit neuf.

Mme THIBAUT.

Ah ! c'eſt une bonne raiſon que celle là.

BLAISE.

N'eſt-ce pas ? oh ! Dame, je ſuis bien aiſe de faire voir à Colette que pour ce qui eſt de ſe mettre, je le porte beau.

Mme THIBAUT.

AIR *des fleurs de Rhétorique.*

C'eſt donc là l'objet aimé?
Colette vous a charmé?

BLAISE.

Oui, c'eſt un parent
Qui dit qu'en l'aimant
Je ne ſaurois mieux faire:
Il s'y connoît aſſurément;
Il eſt Apothicaire, lon, la.
Il eſt Apothicaire.

Mme THIBAUT.

AIR: *Ici je fonde une Abbaye.*

Ah! je crois la choſe très-ſûre,
Si c'eſt l'avis de ce parent:
Quand un Apothicaire augure,
Ce n'eſt jamais ſans fondement.

BLAISE.

Ah! que c'eſt bian dit! mais j'men vas reprendre le chemin de ma route. Au moins, Madame Thibaut, ſi on vous demande votre conſentement au ſujet de mon Mariage, je vous prie de n'être pas contre moi.

Mme THIBAUT.

Ah! je vous promets, Monſieur Blaiſe, que je m'en éloignerai le plus que je pourrai.

BLAISE.

Je vous ſuis bien obligé, Madame Thibaut.

Il ſort.

SCENE VIII.

Mme THIBAUT.

AIR : *Ah ! le bel oiſeau.*

AH ! le beau merle vraiment
Qu'à Colette l'on propoſe !
Ah ! le beau merle vraiment
Qui veut être ſon Amant !
Un Labyrinthe en ces lieux
A tous les cœurs en impoſe :
L'Amour y reçoit les vœux
Des Amans dont il diſpoſe.
Que Valere en ce moment
Sur cette erreur ſe repoſe ;
De Valere en ce moment
Songeons au déguiſement.

Elle ſort.

SCENE IX.

Le Théâtre change & repréſente le Labyrinthe.

CLAUDINE, JAVOTTE.

CLAUDINE.

AIR : *Le ſeul Flageolet de Colin.*

MAIS, Javotte, n'as-tu point peur?

JAVOTTE.

Je ne ſais : mais toi-même
Ne ſens-tu pas battre ton cœur?

CLAUDINE.

L'embarras eſt extrême
Quand il faut chercher ſon bonheur
Si loin de l'objet qu'on aime.

JAVOTTE.

La ſotte choſe qu'un Labyrinthe! revenir ſans ceſſe au milieu, ſans trouver le bout.

CLAUDINE.

AIR : *Quoi! ma voiſine, es-tu fâchée?*

Ce lieu n'eſt pas ſi redoutable:
Son air eſt doux

Pour trouver l'amour favorable,
Raſſurons-nous ;
On dit qu'il aime à mettre un terme
A notre ennui,
Sitôt qu'on ſe préſente ferme
Auprès de lui.

JAVOTTE.

AIR : *Pour paſſer doucement la vie.*

Pour mieux juger de ſa puiſſance,
Déguiſons-lui nos ſentimens ;
Armons-nous de l'indifférence,
Et condamnons tous les Amans.

CLAUDINE.

AIR : *Que j'aime mon cher Arlequin !*

Allons trouver l'aimable enfant ;
Ah ! que de charmes
Je goûterois en ce moment,
Si j'allois à mon cher Amant.
En eſſuyant ſes larmes,
Permettre un plein conſentement,
Et calmer ſes allarmes !

JAVOTTE.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

Mais quelqu'un s'avance vers des lieux.

CLAUDINE.

Différons de paroître à ſes yeux,

Ménageons une heureuſe entrevue ;
Quelqu'importun pourroit nuire à nos ſoins :
Pour montrer ſa flamme toute nue,
Un tendre cœur n'aime pas les témoins.
Elles ſe cachent derriere une armille.

SCENE X.

VALERE *en amour, un bandeau ſur le front*; LA PERLE *en Mercure.*

VALERE.

AIR : *Armons-nous, préparons nos traits.*

HASTE-TOI, viens combler mes vœux,
Tendre amour, prends ſoin de ta gloire ;
Hâte-toi, viens combler mes vœux,
C'eſt par toi ſeul qu'on eſt heureux.
Ta plus éclatante victoire
C'eſt de vaincre un jaloux fâcheux ;
Ta plus éclatante victoire
C'eſt d'unir deux cœurs amoureux.
Hâte-toi, viens, &c.

Eh bien, que dis-tu du ſtratagême ? c'eſt ſavoir tirer avantage de la coutume du pays ; n'eſt-il pas vrai ?

LA PERLE.

Oui ; je vois bien qu'une erreur eſt quelquefois utile dans le monde.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Mais, Monſieur, au moins ſongez-y,
Laiſſons le badinage ;
Paſſer pour l'amour aujourd'hui,
C'eſt n'être pas trop ſage ;
Si quelque jaloux en ces lieux
Alloit nous reconnoître,
Je plaindrois, quoiqu'au rang des Dieux,
Le valet & le Maître.

VALERE.

AIR : *Des Nymphes alloient par le coche.*

Ta frayeur te rend trop crédule,
Je vais flatter le ridicule ;
Pour plaire c'eſt le vrai moyen.
Je ne ceſſerai de promettre
Une conquête au petit-Maître ;
De la prude je ſaurai bien
Approuver le double maintien,
Qui nous la peint ſi ſcrupuleuſe :
La coquette encor plus trompeuſe
Plaira ſans l'avoir mérité,
Et bâtira ſur ſa beauté
Un temple pour Venus, ma Mere :
On ſera chez elle à Cythere.
Je prendrai ſoin d'y réunir
Tous ceux qui goûtent le plaiſir
Sans en connoître le mérite ;
Enfin le ſimple & l'hypocrite,
Le noble avec le roturier,
Le modeſte & le financier,
Le philoſophe & le bizarre,
L'indigent, le riche & l'avare,

Les bons maris & les jaloux,
Le Muſicien, l'Auteur, les Foux,
Le jeune & le ſexagénaire,
Chacun d'eux aura l'art de plaire ;
Je n'en excepterai pas un,
Pourvu qu'il ait le ſang commun.

LA PERLE.

Ah ! adieu tous nos projets ; mais, Monſieur, depuis que l'Amour rend des Oracles en ces lieux, on ne l'a jamais vu paroître en perſonne ; jugez ſi vous ſerez reçu dans le perſonnage que vous voulez jouer.

VALERE.

Je réuſſirai, te dis-je ; tous les cœurs ſe trompent entr'eux : je viens aujourd'hui pour mettre ordre à mes intérêts ; mais.

AIR : *Menuet d'Heſionne.*

Quelqu'un vient dans cette aventure,
Songe à ne parler qu'à ton tour.

LA PERLE.

Ne craignez rien, je ſuis Mercure :
Vous ſavez s'il nuit à l'Amour.

SCENE XI.

VALERE, LA PERLE, CLAUDINE, JAVOTTE *dans le fond du Théâtre.*

CLAUDINE.

LE voilà comme on me l'a dépeint.

JAVOTTE.

Qu'il eſt gentil ! ah ! Claudine, il a un laquais !

CLAUDINE.

Vraiment, il eſt de condition au moins !

VALERE *à La Perle.*

Vois-tu ce que c'eſt ?

LA PERLE.

Oh ! oui, Monſieur, tout le monde ſe connoît à cette Marchandiſe-là, ce ſont des filles.

VALERE.

Va leur parler.

LA PERLE.

Volontiers ; je ſuis bon ſoldat quand il faut aller contre ces ennemis-là.

Aux Bergeres.

AIR : *Accordez-nous votre ſuffrage.*

Quel intérêt, jeunes Bergeres,
Vous guide en ces lieux?
Vous y paroiſſez étrangeres.

CLAUDINE *faiſant la révérence.*

Oui Monſieur.

LA PERLE.

Tant mieux.
Vous ſerez du nombre des belles,
Dont nous préférons les deſirs:
Plus leurs viſites ſont nouvelles,
Plus l'Amour offre de plaiſirs.

VALERE.

AIR : *Un mouvement de curioſité.*

Pour quel ſujet conſulter ma puiſſance?
Parlez ſans crainte & ſans timidité.

CLAUDINE.

Nous le ferons, Monſieur, avec aſſurance;
Nos jeunes cœurs s'ouvrent à la vérité,
Ce n'eſt pour nous qu'une réjouiſſance,
Qu'un mouvement de curioſité.

VALERE.

AIR : *Ah! Nicolas, ſois moi fidele.*

Avez-vous dans votre ignorance
Mépriſé

Mépriſé mon arc, mon carquois?
Avez-vous cru braver mes droits?

LA PERLE.

La faute ſeroit d'importance.

JAVOTTE.

Non: mais ſans connoître l'Amour,
Nous l'avons craint dans ce ſéjour.

LA PERLE.

AIR: *Du haut en bas.*

Craindre l'Amour!
Quoi donc, êtes-vous ſi timide?
Craindre l'Amour!
Refuſer d'être de ſa Cour!
Lui qui du vrai bonheur décide,
Que tant de cœurs prennent pour guide.
Craindre l'Amour!

CLAUDINE.

L'exemple étoit le ſujet de notre crainte: nous n'entendions parler que de chaînes, de trahiſons, d'infidélités.

LA PERLE.

Comment! mais vouloir retrancher ces articles, c'eſt réduire l'Amour à la beſace: c'eſt avec des chaînes qu'il attaque, avec des trahiſons qu'il perſuade, & avec des infidélités qu'il triomphe.

VALERE *aux Bergeres.*

Quel a été juſqu'à préſent votre penchant?

JAVOTTE.

L'amitié.

VALERE.

Votre occupation?

CLAUDINE.

Le devoir.

LA PERLE.

Tout cela n'eſt pas de notre compétence.

VALERE.

Je ne condamne pas votre conduite; mais l'Amour acheveroit de vous rendre heureuſes.

JAVOTTE.

AIR: *Une jeune Nonette en s'éveillant.*

Le Dieu de la tendreſſe
A beau mentir,
Je ſais avec adreſſe
M'en garentir.
Un Berger nous donne ſon cœur,
Et comme un trompeur
Il nous l'ôtera.

LA PERLE.

Au gai, lan, la, lan, laire,
Au gai, lan, la.

VALERE.

AIR : *A l'Amour rendons les armes.*

S'il eſt quelque Amant volage,
Il s'en trouve de conſtans :
Pour l'Objet qui les engage
Leur hommage eſt le gage
De feux toujours renaiſſans.

MINEUR.

Quand une jeune Bergere
Se rend docile à ma voix,
Que ſon cœur tendre & ſincere
Cherche à vivre ſous mes loix,
Toujours mon flambeau l'éclaire ;
Elle fait un heureux choix.

JAVOTTE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Le ſujet de nos allarmes
Eſt facile à deviner :
Un penchant rempli de charmes
Sait trop bien nous entraîner ;
Mais nos parens ſont l'obſtacle
Qui trouble notre deſir :
Il nous faut ſuivre un Oracle,
Quand nous cherchons le plaiſir.

VALERE.

AIR : *Un Inconnu.*

Comptez ſur moi, je ferai votre affaire ;
De vos Tyrans je ſaurai diſpoſer :

Leur ton ſevere
Va s'appaiſer :
Croyez qu'en vain ils voudroient s'oppoſer
Aux volontés du Maître de Cythere.

CLAUDINE, JAVOTTE.

AIR : *J'entre en train quand, &c.*

Quel plaiſir pour mon cher !... (*Colin.*
J'entre en train quand il entre. (*Lucas.*)

LA PERLE *à Valere.*

AIR : *Si l'Amour d'un trait charmant.*

Rengaînez dans le carquois ;
La victoire eſt ſûre.
Colin, Lucas cette fois
Feront obſerver vos loix :
La bonne aventure, ô gai, &c.

VALERE.

AIR : *Printemps dans nos bocages.*

Suivez, ſuivez ſans ceſſe
Votre amoureux deſir :
Le Dieu de la tendreſſe
Vous invite à jouir.
L'âge du plaiſir
Eſt l'heureux temps de la jeuneſſe ;
L'âge du plaiſir
Paroît pour ne plus revenir.

CLAUDINE, JAVOTTE, *en ſortant.*

Suivons, ſuivons ſans ceſſe
Notre amoureux deſir :
Le Dieu de la tendreſſe
Nous invite à jouir.

SCENE XII.

VALERE, LA PERLE.

LA PERLE.

AIR : *Monſieur le Prévôt des Marchands.*

MONSIEUR, c'eſt trop nous expoſer.

VALERE.

Quand on aime, il faut tout oſer.
Pluton mit le rapt en uſage,
Dans l'ardeur dont il fut preſſé :
Pour un Dieu c'eſt être peu ſage,
Mais c'eſt être un Amant ſenſé.

SCENE XIII.

VALERE, LA PERLE, JULIEN *Laboureur.*

JULIEN.

AIR : *La fariradondaine, gai.*

JE viens à mon tour
Pour me faire entendre :
Pour moi dans ce jour
Daignez donc vous rendre bon,
Bon ;
La fariradondaine, gai,
La fariradondé.

LA PERLE.

AIR : *Adieu, paniers, &c.*

C'eſt bien fait à l'âge où vous êtes
De former de tendres deſirs :
Il n'eſt qu'un temps pour les plaiſirs ;
Après ce temps vendanges ſont faites.

JULIEN.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Julien ſe ſert mieux de ſa tête,
Et ſon eſprit n'eſt pas ſi bête.

VALERE.

Quoi ! vous n'êtes pas amoureux ?

JULIEN.

Parbleu, vous me la baillez bonne:
Je viens pour me gobarger d'eux.

VALERE.

Votre témérité m'étonne.

LA PERLE.

AIR *des Trembleurs.*

Parbleu, j'aime à vous entendre....
Contre vous même entreprendre!
Nous condamner, & défendre
Nos Critiques en ce jour!
Sachez que votre langage
A ce Dieu rend le courage,
Et que l'homme le plus ſage
Souvent eſt fou par amour.

JULIEN.

Bon! ne faites-vous pas faire bien des ſottiſes, vous qui parlez? Croyez-vous, à cauſe que je ne ſommes qu'un laboureur, que je ne ſavons rien? J'ons lu dans un Livre que Mercure étoit un frippon.

LA PERLE.

AIR; *O reguingué, &c.*

Je vous reconnois à ce ton....
Vous dites Mercure un larron,

En applaudiſſant Apollon
De tous les larcins des Poëtes :
Mortels, voilà comme vous êtes.

JULIEN.

AIR : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

Quand on forme des vœux,
Chacun a ſa maniere ;
L'un s'efforce de plaire,
L'autre eſt ambitieux.
C'eſt-là ma paſſion,
Mon amour, ma tendreſſe :
Je m'occupe ſans ceſſe
De mon ambition.

AIR *du* Confiteor.

De tous temps dans mon vil emploi
J'ai vu les Grands, j'ai voulu l'être.
Ma mere étant groſſe de moi
Me ſentoit chercher à paroître :
Le grand monde étoit à mon gré,
Dès avant que j'y fuſſe entré.

VALERE.

AIR : *Comme un coucou.*

Si vous ſaviez quel avantage
De pouvoir ſe paſſer des Grands,
Votre cœur, ſe montrant plus ſage,
Feroit des vœux bien différens.

JULIEN.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Trouvez-vous mon crime ſi grand ?

VALERE.

Quoi! ne ſentir aucun penchant?

JULIEN.

C'eſt à tort qu'on m'accuſe,
Puiſqu'il eſt vrai que dans ce jour
L'ambition eſt mon amour.

LA PERLE.

Mauvaiſe excuſe!

M. Julien n'eſt donc pas de complexion amoureuſe?

JULIEN.

Oh! Palſanguenne, non; en eſt-on pu gras, quand on eſt amoureux? au contraire, m'eſt avis que çà vous diminue.

AIR: *Sans le ſavoir.*

A l'Amour je ſerai fidéle,
Si par le canal d'une Belle
D'une Charge il me fait pourvoir.
Aujourd'hui la choſe eſt commune;
L'Amour pour moi n'a qu'à vouloir...
Et j'aurai bientôt fait fortune,
Sans le ſavoir.

VALERE.

Allez, mon ami, croyez-moi, tenez-vous-en à votre charrue; l'ambition n'eſt pas faite pour vous.

LA PERLE.

L'Amour a prononcé; & moi, en qualité de ſon ſecretaire, je ſigne le préſent Arrêt.

JULIEN.

Et moi, en qualité de ... moi j'en appelle.

VALERE.

AIR: *Mi mi fa ré mi, &c.*

Je veux bien vous faire grace,
Quoique vous parliez ainſi.

LA PERLE.

Songez donc qu'on vous le paſſe,
Et ne venez plus ici,
Mi mi fa ré mi, parler, mon ami,
Mi mi fa ſol ré, comme un égaré.

JULIEN.

Même air.

Puiſque l'amour m'eſt contraire,
Je m'en vais trouver Bachus;
Vous, Monſieur le Secretaire,
Vos conſeils ſont ſuperflus.
Mi mi fa ré mi, chantez, mon ami,
Mi mi ré ſol fa, comme un peccata.

Il ſort.

SCENE XIV.

VALERE, LA PERLE.

LA PERLE.

AIR : *Joli cœur n'eſt point volage.*

VOYEZ le beau perſonnage
Que nous jouons en ce jour,
Comme on ſe mocque au village
De Mercure & de l'Amour.
On vous brave, on me condamne:
Pour vous voyez quel honneur
D'avoir en ces lieux un âne
Pour votre humble ſerviteur.

VALERE.

AIR : *Babet, que t'es gentille.*

C'eſt trop t'inquiéter,
Puiſque l'affaire eſt faite;
Il faut en profiter
Pour parler à Colette:
Ton air mécontent
Te fait bien ſouvent
Trembler d'une vétille.
Ne ſonge qu'à me ſeconder;
Colette ne doit pas tarder;
Quand pourrai-je la poſſéder?
Car elle eſt ſi gentille!
Car elle eſt ſi gentille!

BLAISE *dans la coulisse.*

(AIR:) Enfans de Paris,
Qu'en temps fait-y ?
Eſt-ce par là bas?
Eſt-ce par ici ?

SCENE XV.

VALERE, LA PERLE, BLAISE *une lanterne à la main.*

LA PERLE.

A qui en veut cette figure-là ? Eſtes-vous de ce canton, mon ami ?

BLAISE.

Oui, Monſieur ; j'ſuis du pays de c'village-ci, & j'y été élevé étant petit, quand j'étois jeune, dans mon enfance.

LA PERLE.

Ah ! cela eſt poſitif : de quoi s'agit-il ?

BLAISE.

AIR *du mirliton.*

Chez l'Amour je viens me rendre.

LA PERLE.

Vous avez bien réuſſi ;
Le voilà pour vous entendre :
Car moi je ne ſuis ici
Que ſon marmiton, marmiton,
Marmitaine,
Que ſon marmiton, dondon.

BLAISE *ôtant ſon chapeau.*

AIR : *Folies d'Eſpagne.*

Puiſqu'il le faut, je viens donc pour vous dire,
Monſieur l'Amour, que je ſuis ſous vos loix :
Depuis long-temps je languis, je ſoupire,
J'aime, en un mot, y a déja près d'un mois.

VALERE.

Vous êtes amoureux ?

BLAISE.

Oui vraiment. Vous n'ſaviez donc pas ça, vous autres ?

LA PERLE.

Non ; mais parlez-vous tout de bon ?

BLAISE.

Si ça n'eſt pas, j'veux être dans le tombeau de la ſépulture ; voyez l'ſerment que j'vous fais.

VALERE.

Je vous crois ; mais donnez le temps à toutes choſes : l'Amour ne triomphe pas toujours auſſi-tôt qu'il attaque.

BLAISE.

AIR : *Quand la Mer rouge apparut.*

C'eſt différer trop long-temps
De faire la nôce ;
Jeune fillette à vingt ans
N'eſt pas fruit précoce.
Blaiſe fera ſon devoir,
Et promet bien de n'avoir
Jamais da da da, jamais mou mou mou,
Jamais da, jamais mou,
Jamais d'amourette,
Si ce n'eſt Colette.

LA PERLE.

Colette ? Vous avez un Rival, je vous en avertis.

BLAISE.

Oui, je ſais bien que j'en ai un ; mais comme ça n' m'eſt pas utile, j' vians vous prier de m'en défaire.

VALERE.

AIR : *J'vous prêterai mon manchon.*

Mais il n'eſt pas temps de vous plaindre,
Montrez un peu plus de vigueur ;

Peut-être a-t-on raiſon de feindre,
Pour mieux connoître votre cœur:
Vous paroiſſez dangereux à la mine,
Vous attraperiez la plus fine.

LA PERLE.

Retournez-y, frottez-vous-y,
Petit mignon.

BLAISE.

Colette ne veut pas;
Hélas!
Colette ne veut pas.

VALERE.

AIR: *Entre l'Amour & la raiſon.*

De l'objet qui vous a charmé,
Quoi! vous n'êtes donc pas aimé?

BLAISE.

Non; mais de l'ardeur qui me preſſe
L'Oncle s'eſt déclaré l'appui,

LA PERLE.

En ce cas, prenez, mon ami,
Cet Oncle pour votre maîtreſſe.

BLAISE.

AIR: *Ziſte zeſte, zon zon zon.*

Quoi! l'amour me ſeroit contraire?
Je contois pouvoir aujourd'hui.....

VALERE.

On conte toujours mal ſans lui :
Allez apprendre à plaire.

LA PERLE.

Allons, décampez ſans façon,
Et n'attendez point votre reſte ;
Ziſte, Zeſte,
Zon, zon, zon,
Vîte, rentrez à la maiſon.

Il le prend par le bras, & le pouſſe en faiſant tomber ſa lanterne.

BLAISE.

AIR : *De Barcelonette.*

Vous avez caſſé ma lanterne.

LA PERLE.

Allons, montrez-nous les talons :
Comme un Diogene moderne,
Vous vous-en irez à tâtons.

BLAISE *pleurant.*

AIR : *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

Oh ! ça, ne badinez pas :
C'eſt pour me perdre ſans doute ;
Du moins conduiſez mes pas.
Comment retrouver ma route ?
Vous cauſez mon embarras ;
Hélas !
Je n'y vois goutte.

Vous

Vous cauſez mon embarras :
Hélas !
Je n'y vois pas.

Ah ! que j'ſuis fâché d'avoir cru le couſin Croquignol ! C'eſt lui qui m'a conſeillé avec ſon avis d'entrer au Labyrinthe, & qui eſt cauſe que ma mere va être en peine de moi : mais, patience, j'l'i dirai bien que c'eſt un malin.... es' qu'ou z'êtes en allés, Meſſieurs ?

VALERE *à la Perle.*

AIR : *Lampons.*

Sortons de cet embarras... (*bis.*)
Et conduis-le quelques pas... (*bis*)
Il nuiroit à notre attente,
S'il trouvoit ici ma Tante.

LA PERLE *à Blaiſe.*

Allons, allons ;
Camarade, marchons.

BLAISE *tenant la Perle par ſon habit.*

AIR : *Hanneton, vole, &c.*

Papillon, vole, vole, vole ;
Mais le chemin me déſole,
Et déja je dégringole :
Comment irai-je à l'école !

SCENE XVI.

VALERE.

AIR : *Réſonnez, ma muſette.*

MON ame eſt inquiete
En attendant Colette :
Qu'un obſtacle en aimant
Cauſe un cruel tourment !

SCENE XVII.

VALERE, LA PERLE.

LA PERLE.

AIR ; *Quand le péril eſt agréable.*

ENFIN dans cette conjoncture
Vous voyez ſi j'ai réuſſi.
Ma foi, j'avois beſoin ici
Des aîles de Mercure.

Mais vous ne ſavez pas ce qu'a fait notre Blaiſe ? Dès qu'il vit la porte, il ſe mit à courir de toutes ſes forces, diſant qu'il alloit faire ſes plaintes à M. Raffle.

AIR: *Ne v'là-t-il pas que j'aime?*

Mais quelqu'un vient à nous, Monſieur:
C'eſt Colette elle-même.

VALERE.

Je ſens le plaiſir dans mon cœur
M'annoncer ce que j'aime.

LA PERLE.

Bon! notre Tante tient le gouvernail: nous arriverons à bon port.

VALERE.

Tais-toi, jouiſſons de l'erreur de Colette.

SCENE XVIII.

VALERE, LA PERLE, COLETTE, Mme THIBAUT.

COLETTE *à Madame Thibaut.*

AIR: *Berger, je n'oſe.*

POUR moi je n'oſe:
N'allez pas lui dire au moins....
Sur vos ſoins
Je me repoſe....

Sommes-nous loin des témoins ?
Un cœur s'expoſe,
S'il fait voir ſouvent
Trop d'empreſſement :
L'Amour ſeul aſſez tôt en diſpoſe.
Pour moi je n'oſe :
N'allez pas lui dire au moins.....
Sur vos ſoins
Je me repoſe....
Sommes-nous loin des témoins ?

VALERE *à Colette.*

AIR : *A quoi s'occupe Madelon ?*

Auriez-vous paſſé votre temps
Dans cet aimable bocage ?
Auriez-vous paſſé votre temps
Sans m'offrir quelques inſtans ?

COLETTE.

AIR : *A notre bonheur l'Amour préſide.*

S'il faut que notre cœur ſoit ſenſible,
Et que tôt ou tard il doive aimer,
Le mien ne ſera pas invincible,
Je ſens qu'il veut ſe laiſſer charmer ;
Dès qu'un tendre Amant a ſu me plaire,
Chacun ſans myſtere
Connut mon vainqueur :
Et je nourris l'ardeur qu'il m'inſpire,
Du plaiſir de dire
Qu'il vit dans mon cœur.

LA PERLE.

AIR : *Va, va, Fanchon, j'irai en ſalle.*

Dans les ſentimens où vous êtes,
D'aimer vous donnez le déſir :
Je veux chercher, comme vous faites,
Quelqu'un propre à m'entretenir.

COLETTE.

AIR *de la ceinture de Venus.*

Ah ! ſi vous connoiſſiez Valere,
Vous l'aimeriez aſſurément :
Il n'eut point de peine à me faire
Connoître qu'il étoit charmant.

AIR : *Robin turelure.*

Il m'a donné ſon portrait
Deſſiné d'après nature :
J'ai promis pour ce bienfait,
Turelure,
Un cadre à la mignature,
Robin turelure.

VALERE.

AIR *de M. de Catinat.*

Vous méritez ſans doute, & je le dis tout haut,
Que l'Amour prenne ſoin de tout ce qu'il vous faut;
Je n'épargnerai rien dans un emploi ſi doux.

LA PERLE.

Allez ; Mercure auſſi ſe remura pour vous.

Mme THIBAUT *à Colette.*

AIR: *Pour voir un peu comment ça fra.*

Cela vient fort bien aujourd'hui :
Mercure nous ſera propice ;
J'eſpere obtenir tout de lui :
Il m'a déja rendu ſervice.

COLETTE.

Faiſons bien tout ce qu'il dira,
Pour voir un peu comment ça fra.

VALERE.

AIR: *Romance de Daphné.*

Vous aimez, jeune Bergere ;
Votre cœur n'eſt point léger :
Vous poſſédez l'art de plaire :
Quel autre choix peut-on faire
Pour le bonheur d'un Berger ?

COLETTE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

L'Amour de Valere eſt extrême :
Un jour il le fit voir chez nous,
Quand je lui déclarai moi-même
Qu'on me choiſiſſoit un époux ;
Le déſeſpoir qu'il fit paroître,
Vint m'en aſſurer de nouveau :
Il ſe ſeroit percé peut-être,
Mais je remis dans le fourreau.

VALERE.

AIR : *Dans nos hameaux la paix, &c.*

Lorſque du Dieu dont il chérit l'empire,
Un tendre amant mérite les bienfaits ;
De la beauté pour qui ſon cœur ſoupire,
Il doit bientôt poſſéder les attraits.
Depuis long-temps Valere aime, & me preſſe
De couronner ſon amoureux eſpoir,
A le ſervir ſa flamme m'intereſſe ;
Il eſt ici, bientôt vous l'allez voir.

COLETTE.

AIR : *Sans le ſavoir.*

Ah ! je ne puis perdre la crainte
Que me cauſe le Labyrinthe ;
Il peut me ravir tout eſpoir,
Et m'offre un ſéjour trop bizarre
Pour m'empêcher de rien prévoir :
Ici, bien ſouvent on s'égare,
Sans le ſavoir.

LA PERLE.

AIR : *Çà, que je te mette.*

Souffrez qu'on vous mette,
Charmante Colette ;
Souffrez qu'on vous mette
L'eſprit en repos ;
Les tendres échos,
Tout dans ces lieux repete,
Souffrez qu'on vous mette
L'eſprit en repos.

COLETTE.

Raffle touſſe dans la couliſſe:

AIR: *Voici les Dragons qui, &c.*

J'entends mon Oncle qui gronde;
Fuyons, le voici.

VALERE.

Reſtez, l'Amour vous ſeconde.

COLETTE.

Il va battre tout le monde,
Et vous auſſi, & vous auſſi.

SCENE XIX.

VALERE, LA PERLE, COLETTE, Mme THIBAUT, RAFFLE, BLAISE.

RAFFLE.

AH! parbleu, nous allons voir beau jeu.

BLAISE.

Ah! pour ça oui: t'nez la vlà; elle eſt venue ici ſans permiſſion.

RAFFLE.

Vraiment, Madame Thibaut, je ſuis bien aiſe de vous trouver ici avec cette coquine-là.

BLAISE *à Colette.*

Ah! ah! c'eſt donc vous qui vous échappez, afin de prendre la fuite, pour vous en aller?

VALERE.

Comment donc! venir en ces lieux avec cette audace?

LA PERLE *regardant Raffle.*

Par le Styx!.... Mais je connois cette figure.

BLAISE *bas à Raffle.*

Beau-pere, allons nous-en.

VALERE *à Raffle.*

AIR *De la découpure.*

J'aurois déjà ſu vous punir,
Et votre imprudence
Auroit connu ma puiſſance,
J'aurois déja ſu vous punir:
Montrant Colette.
Mais en ſa faveur je me laiſſe flechir.

RAFFLE.

Eclatez, éclatez; je n'ai point peur;

Loin que je me livre,
Mon talent eſt de pourſuivre.
Eclatez, éclatez, je n'ai point peur;
Vous êtes l'Amour? moi je ſuis Proçureur;

Et qui plus eſt, ſon Oncle.

BLAISE.

Oui, j'ſommes ſon oncle & ſon mari; entendez-vous?

VALERE *à Raffle.*

Cette aimable Bergere eſt votre niéce?

BLAISE.

Sans doute; & moi j'ſuis le prétendu neveu de mon oncle: demandez à tout le monde qui le ſavent.

LA PERLE *à raffle.*

AIR: *Je reviendrai demain au ſoir.*

Vous voulez l'enfermer, dit-on,
Seulette à la maiſon... (*bis.*)
Mais je demande en ce moment
Son élargiſſement... (*bis.*)

BLAISE *prenant raffle à part.*

Tenez, Beau-pere, malgré que j'nai jamais été ben diſtilé dans la connoiſſance des choſes, au jour d'aujourd'hui j'crois que j'vois pu clair.

RAFFLE.

Oui? & que voyez-vous?

BLAISE.

Je vois qu'ils s'moquent de nous.

RAFFLE.

C'eſt ce qui me ſemble : mais comment faire? quand l'Amour n'eſt qu'aux environs du Labyrinthe, on peut lui tenir tête; mais quand il eſt dedans, il eſt bien fort.

COLETTE.

AIR : *De la confeſſion.*

Quoi! malgré l'Amour,
Qui dans ce jour
M'eſt favorable,
Voulez-vous haïr
Celui que mon cœur ſut choiſir?

Mme THIBAUT.

Croyez-vous donc ſon choix ſi coupable?
Valere eſt aimable,
Sincere & conſtant;
Un tel amant
Eſt préférable:
Approuvez ſes feux,
L'Amour va les unir tous deux.

RAFFLE.

Laiſſez-là nos affaires, Madame Thibaut; vous en avez aſſez des vôtres.

LA PERLE.

Je ne me trompe point, c'eſt lui-même.

RAFFLE *à Colette.*

Allons, qu'on marche tout à l'heure devant moi.

LA PERLE.

Un petit moment, Monſieur le Procureur.

AIR : *Voulez-vous ſavoir l'hiſtoire.*

(*à part.*) Je ne puis le méconnoître ;
C'eſt lui par ma foi :
Il a ſervi chez un maître
Deux ans avec moi.

prenant Raffle à part.

Voulez-vous être ſevere
Comme un Procureur ?
Conſentez à cette affaire,
Notre ami la * Fleur.

RAFFLE.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Monſieur Mercure, un peu plus bas ;
Vous me jettez dans l'embarras :
Ces témoins-là me bleſſent.

LA PERLE.

Fort bien.
Mais les Dieux vous connoiſſent :
Vous m'entendez bien.

* *Nom de Raffle dans laquais.*

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

J'exige pour me taire
Sur ce point délicat.....

RAFFLE.

Parlez : que dois-je faire ?

LA PERLE.

Me ſigner leur Contrat ;
Votre affaire eſt ſecrette
A ce prix ſeulement :
Accordez à Colette
Valere ſon Amant.

RAFFLE.

AIR : *J'offre ici mon ſavoir faire.*

Oui, mes plaiſirs ſont les vôtres,
Je ne m'oppoſe plus à rien ;
(*à Colette.*) Je te veux donner tout mon bien.

LA PERLE *à part.*

Ou plutôt celui de bien d'autres.

RAFFLE.

Je te veux donner tout mon bien,

LA PERLE.

Ou plutôt celui de bien d'autres.

RAFFLE.

AIR : *L'Amour ſe démaſque lui-même.*

Mais pourvu que Valere t'aime.

VALERE.

Comptez ſur un choix que j'ai fait ;
Il ôte ſon bandeau.
Elle épouſera l'amour même :
Enfin ſerez-vous ſatisfait ?

RAFFLE.

Mais qu'entends-je ! quel ſtratagême !
Pourrai-je en croire ce qu'on voit ?

VALERE.

Croyez-en notre ardeur extrême.

RAFFLE *à la Perle.*

AIR : *Et non, non, non, &c.*

Seigneur Mercure, de grace ;
Mais c'eſt la Perle : ah ! coquin !
Me tromper avec audace ?

LA PERLE.

Papa, donnons-nous la main ;
Si vous faites du tapage,
Je me ſouviens de votre nom.

RAFFLE.

Et non, non, non, je ne dis rien davantage.

BLAISE.

Beau-pere, expliquez-moi un peu tout ça ; car moi premierement, déja, d'abord, je ne ſais rien de rien.

Mme THIBAUT.

Oh! l'explication ſera bientôt faite : voilà Valere qui épouſera Colette.

BLAISE.

Ba! & moi donc, Monſieur Raffle me l'a promiſe.

RAFFLE.

Mon chef Blaiſe, quoique je vous ôte Colette, je vous laiſſe toujours la parole que je vous ai donnée.

BLAISE.

Oui! Nous ne ſommes donc pas brouillés enſemble?

RAFFLE.

Non vraiment.

BLAISE.

Ah! bon : & vous me remenerez donc cheux nous?

RAFFLE.

Aſſurément.

BLAISE.

Ah! tant mieux : je n'ai jamais été ſi heureux de la vie vivante.

COLETTE.

AIR : *Prenez de mes bouquets.*

Ah ! quel plaiſir charmant !
C'eſt mon Amant
Que je trouve dans l'Amour même.
Eſt-ce un ſonge flatteur
Dont la douceur
Rend mon bonheur extrême ?
Cher Valere, oui, c'eſt toi :
Viens, & reçois de moi
Cette fleurette ;
La roſe & le bouton,
De Colette,
La roſe & le bouton.

VALERE.

AIR : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Je me vois au ſein des plaiſirs,
Moins par mon ſtratagême
Que par les innocens deſirs
De Colette elle-même.
Toujours du plus tendre retour
Je payerai ſa flamme ;
Si je ceſſe d'être l'Amour,
Ses feux ſont dans mon âme.

FIN.

LES LACEDEMONIENNES OU LYCURGUE, COMEDIE EN VERS ET EN TROIS ACTES.

Par M. Gabriel MAILHOL.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 13 Juillet 1754.

Gemite, & infelicem linguam bonorum exercete Convicio. Inflate, commordete : citius multo Frangetis dentes, quam imprimetis. Senec.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

VOICI le ſiſtême du plus grand & du plus ſingulier des Légiſlateurs. Lacedemone en proie aux vices & aux ridicules, forcée d'écouter la raiſon & d'embraſſer la vertu, m'a fourni un tableau, que j'ai cru devoir être intereſſant ſur la ſcéne.

Le deſir que j'ai eu de contribuer aux plaiſirs de la ſociété, en lui offrant des objets nouveaux, m'a fait hazarder un ouvrage, pour lequel je n'ai trouvé de modele ni dans les modernes, ni dans les anciens.

On m'aſſure que ma Piéce eſt plutôt faite pour être lûe, que pour être repréſentée: C'eſt au lecteur impartial d'en décider.

ACTEURS.

LYCURGUE, *Oncle de l'un des deux Rois de Sparte.* M. Rochard.

NERINDE, *jeune veuve Lacedemonienne, ſous l'habit d'homme, & nommée Siroës.* Mlle Fulquier.

ACARIS, *veuve, ſœur de Nerinde, deputée par les Prudes.* Mlle Silvia.

ALCANDRE, *parent de Lycurgue, député des Petit-Maîtres,* M. Baletti.

CYRRIS, *jeune Comédienne, députée par les Comédiens.* Mme Favart.

NERINE, *Suivante d'Acaris.* Mlle Coraline.

TRAZILE, *Grec, affranchi de Lycurgue.* M. Deheſſe.

ARLEQUIN, *Egyptien, affranchi de Lycurgue.* M. Carlin.

PRINCIPAUX LACEDEMONIENS.

La Scène eſt dans le Palais de Lycurgue.

LES LACEDEMONIENNES OU LYCURGUE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Palais brillant. On voit dans le fonds la ſtatue du Silence élevée ſur un Autel.

SCENE PREMIERE.

TRAZILE, ARLEQUIN.

Ils ſortent des deux côtés du Théâtre oppoſés. Arlequin porte un paquet de lettres.

TRAZILE *arrêtant Arlequin.*

IL n'eſt point encor jour : garde-toi de fraper.
En attendant je veux t'aprendre
Un ſecret important.

ARLEQUIN.

Je ſuis prêt à t'entendre :
Mais, Traziſe, dis-moi ſi tu vas me tromper.

TRAZILE.

Moi ! Je te tromperois, Arlequin ! Toi que j'aime,
Toi, le plus cher de mes amis !

ARLEQUIN.

Pour eux ton amitié ne doit pas être extrême....
De ce reproche à tort tu me parois ſurpris ;
Je ſuis Egiptien, la Gréce t'a vû naître ;
De Lycurgue, tous deux nous ſommes affranchis,
Moi bon, & toi méchant ; moi fidelle, & toi traître.

TRAZILE.

Tu pouvois te louer, ſans m'outrager ainſi.
A ce portrait par ton pinceau noirci
Je ne ſçaurois me reconnoître.
Quoiqu'il en ſoit, pour toi je ne ſuis point trompeur.
Juge combien je ſuis ſincere ;
Je le jure par mon honneur.

ARLEQUIN.

Ton honneur ! Tu veux donc me prouver le contraire ?

TRAZILE *préſentant une bourſe.*

Ce n'eſt pas mon deſſein, & voici mon garand.

ARLEQUIN *veut prendre la bourſe.*

Il eſt de bon aloi.

TRAZILE *la remettant dans ſa poche.*

Comme toi je le penſe.

Tu vas le recevoir. Il faut auparavant
Me promettre ſincerement
De mériter ta récompenſe.

ARLEQUIN.

Te faire une promeſſe eſt beaucoup hazarder.
N'importe ; je t'en fais trente fois plus d'avance ;
Que tu ne vas m'en demander.

TRAZILE.

Je ſuis très-curieux : ainſi tu dois répondre....

ARLEQUIN.

Que les Dieux puiſſent te confondre.
Pour moi ta bourſe eſt un tourment.
Parle, je ſuis preſſé.

TRAZILE.

Je veux d'abord aprendre
De qui ſont ces billets, à qui tu dois les rendre,
D'où tu viens.

ARLEQUIN.

De remplir ma charge.

TRAZILE.

Toi ! Comment,
Arlequin eſt muni d'une charge !

ARLEQUIN.

Oui, vraiment.
Je ſuis Eſpion de mon Maître.
De Sparte il veut changer les cœurs & les eſprits :
Par toi-même tu peux connoître
Contre ſes loix combien ils ſont aigris.

Chaque matin, ſans trop paroître,
Pour lui je recueille, & j'écris,
Tous les propos indécens, & hardis
De la Prude & du Petit-Maître,
De la Coquette, & de ſes favoris.

TRAZILE.

Tu dois être occupé.

ARLEQUIN.

Surement. Dans la ville
Il a, de plus, certains Correſpondans,
Qui par une prudence utile
Calment, ou détournent la bile
Des ennemis les plus ardens.

TRAZILE.

Tu portes leurs billets ?

ARLEQUIN.

Tu le vois. Ce ſoir même
Nos Rois, & leur conſeil doivent examiner
De notre Maître le ſiſtême,
L'aprouver, ou le condamner.
Cela rend aujourd'hui ma récolte abondante.

TRAZILE.

De ces billets l'objet me tente.
Il faudroit en ouvrir quelqu'un.

ARLEQUIN.

En ouvrir ! mon ami, tu te rends importun.
Sous cet arceau vois le Dieu du ſilence.
Il condamne ma complaiſance.

Pour l'y placer, Lycurgue eut de bonnes raiſons.
Son doigt me dit, Arlequin, ſois fidéle.

TRAZILE.

On réſiſte à mes cautions !
Je le veux bien ; nous garderons
Moi, mon argent, & toi, ton zéle.
On eut voulu te faire un ſort,
On auroit pû même t'aprendre
Le deſtin de ton coffre-fort :
Mais....

ARLEQUIN.

Ah ciel ? Que viens-je d'entendre ?
Tu connoîtrois l'infame, l'aſſaſſin...

TRAZILE.

C'eſt moi-même.

ARLEQUIN *crie.*

Au voleur !

TRAZILE.

Quel eſt donc ton deſſein ?
Tes cris pour moi ſont une offenſe.
Pour exciter la vigilance,
Il eſt permis ici de voler ſon voiſin ;
Et de l'adreſſe de ma main
Ton argent eſt la récompenſe.

ARLEQUIN.

Homme indigne du jour ! Scelerat !

TRAZILE.

Arlequin ?
Tu m'inſultes ! Je vais m'en plaindre à la Juſtice.

ARLEQUIN.

Arrête.... Ah ! quel eſt mon ſuplice !
Tu n'as pas tort ; & j'ai raiſon.
Daigne m'accorder le pardon
D'une injure trop véritable.
Je te croirai de la maiſon
Le coquin le plus honorable.

TRAZILE.

Oui, ton outrage eſt pardonable.
Je te promets de l'oublier.
Je veux ſuivre l'eſprit de la loi qui commande
D'être ſincere, & de ſe tutoyer.

ARLEQUIN.

Ton action ſeroit encor plus grande
Si tu voulois reſtituer.
Mais non, c'eſt à moi de me rendre,
De chaſſer mes remords, & de ſuivre mon bien.
Je ſuis prêt à tout entreprendre
Pour ravoir mon argent, & pour gagner le tien.

TRAZILE *lui donnant ſa bourſe.*

Voilà le prix de tes ſcrupules.
Ton coffre eſt dans ma chambre, & tu l'auras ce ſoir.
Ecoute : ces méchans, ces êtres ridicules,
Dont tu connois le déſeſpoir,
Pour ſeconder leurs ſatires ameres
M'ont accordé des honoraires.
Je leur ai vendu cherement
Quelques ſecrets, & beaucoup d'impoſtures.
Elles ont cauſé des murmures
Qui font craindre un ſoulevement.
Je te fais part de ma bonne fortune.

Il faut traverſer ſeulement
La vertu rigide, importune
D'un Philoſophe acrédité,
Qui prétend que Lacédémone,
Pour ſuivre ſon code, abandonne
Ses uſages, ſes mœurs, & ſa frivolité.

ARLEQUIN.

J'avois cru juſqu'ici voir en Lycurgue, un ſage
Honorant ſa patrie, & faiſant ſon bonheur :
Mais de ſes ennemis le ſéduiſant langage
Me fait connoître mon erreur.
Je me corrige, ou j'en embraſſe une autre.
De ce côté, ne vois-je pas venir
Cet ami de Lycurgue !

TRAZILE.

Il eſt auſſi le nôtre.
Je dois ici l'entretenir :
Va rendre ces billets, & deviens inviſible
Pour les entendre, & pour les retenir.

ARLEQUIN.

A mon égard, toi, ſonge à devenir
Le moins fripon qu'il te ſera poſſible.

Il ſort.

TRAZILE.

Il aproche en rêvant ! Songeons à découvrir
Ce qu'il me cache, & ce qui m'inquiete.
Il ignore certainement
Quel coup je vais porter à ſon ame diſcrete.

SCENE II.

TRAZILE, NERINDE *ſous l'habit d'homme, & le nom de Siroës.*

TRAZILE.

ENFIN, Seigneur, Arlequin ſe dément.
Son argent & le tien ont produit ſa défaite.

NERINDE.

Accepte mon remerciment,
En attendant l'effet de ma reconnoiſſance.

TRAZILE.

J'attendrai ſans impatience.
Mais, magnifique Siroës,
Le diſpenſateur de tes graces
Devroit ſçavoir quels en ſont les objets.
Lycurgue par hazard te trouve ſur ſes traces.
Il te méne dans ſon Palais.
De l'hoſpitalité le droit inviolable
Près de lui t'y donne l'accès :
Bientôt vous reſſentez les traits
D'une amitié mutuelle & durable.
Pourquoi de ton ami combatre les projets ?

NERINDE.

C'eſt pour ſervir Lacedemone.

TRAZILE.

Cette deffaite ſeroit bonne

Pour des eſprits moins ruſez que le mien.
Vit-on jamais Athenien
Des intérêts de Sparte embraſſer la défenſe ?
D'ailleurs ta vertu, ta prudence
Te diſent que Lycurgue agit pour notre bien.
Tu caches un ſecret, & mon cœur s'en offenſe.
Je vais t'aider à rompre le ſilence.
Sur ton bureau j'ai vu certain billet.

NERINDE.

Eh bien !

TRAZILE.

A Nerinde adreſſé. Je ſoupçonne & je penſe....

NERINDE *vivement.*

Trazile a des ſoupçons !

TRAZILE.

Oh non, je n'en ai plus :
A ce ton de fauſſet je les ai tous perdus.

NERINDE.

Quoi ! Tu m'accuſerois ! ....

TRAZILE.

De nous tromper, Madame.

NERINDE *lui donnant un diamant.*

Trazile, parle bas.

TRAZILE.

Je ſuis prudent, diſcret;

NERINDE.

Sois l'un & l'autre, & sache mon secret.
De Sparte tu vois une femme
Qu'a toujours animé l'amour de son pays.
Je derobe sous ces habits
Un dessein généreux, ma naissance & ma flâme.
Je me nomme Nerinde, & suis sœur d'Acaris,
De cette veuve prude & belle....

TRAZILE.

Oui, qui vient en ces lieux
Nous vanter des vertus, qu'on ignore chez elle:
De raison & d'honneur se croyant un modèle,
Et donnant des leçons que démentent ses yeux.

NERINDE.

La mort de mon époux m'a renduë à moi-même.
Je l'ai pleuré longtems.

TRAZILE.

On pleure ce qu'on aime.
De Lycurgue pourtant les talens précieux
Auront mis fin à ta douleur extrême.

NERINDE.

Un grand homme, avant qu'on l'ait vû,
Intereſſe les cœurs, & force leur hommage.
Malgré ſes envieux, toujours de ſa vertu
L'eſtime & le reſpect ſont le prix & le gage.

TRAZILE.

J'entends; & lorſqu'il a paru,
Souvent ces ſentimens, ces mouvemens de l'ame
Se changent en amour dans celle d'une femme.

NERINDE.

Tel fut mon ſort, & l'état de mon cœur.
J'aimai Lycurgue, & ma tendreſſe
Dut ſe cacher ſous un voile trompeur.
De notre ſexe il fuit ſans ceſſe
L'attrait, qu'il nomme ſéducteur,
Ou plutôt il a peur
D'être accuſé d'une foibleſſe.
Tu ſçais combien ſous cet habit
J'ai ſçu maitriſer ſon eſprit.
Mes ſuccès m'ont enhardie :
De ſa rigueur je défends ma patrie
Par mes diſcours, mes biens, & mon crédit.
De ce pays ma ſœur me croit partie ;
Et je dois éviter ſa rencontre en ces lieux.
Dans mon déguiſement ſa fauſſe prudérie
Trouveroit un crime odieux.
Doit-on, hélas ! blamer ma ruſe ?
Je ſers mon pays & mes feux,
Et mon motif eſt mon excuſe.

TRAZILE.

Dans cet apartement Lycurgue eſt prêt d'entrer.

NERINDE.

En diſputant hier il m'a quittée.
Sortons. Je veux qu'il me croye irritée :
Il faut ſçavoir ſe faire deſirer.

SCENE III.

LYCURGUE, ARLEQUIN *portant le pacquet de lettres, & courant après Lycurgue.*

ARLEQUIN.

OHE ! mon Maître ! ... à la fin je t'atrape.

LYCURGUE.

Ma chambre eſt pleine d'importuns,
Mais par bonheur, je leur échape.

ARLEQUIN.

Ici, tu pourrois bien en trouver quelques-uns.
Je t'annonce du mal. *Il donne les Lettres.*

LYCURGUE.

Dans le ſiécle où nous ſommes,
L'ami de la raiſon eſt l'ennemi des hommes.
Avant de les ſubir, j'ai prévu mes revers.
Que dit-on dans Lacedemone ?

Il écoute en liſant ſes lettres ; & à meſure qu'il les a lûes, il les jette ſur une table.

ARLEQUIN.

On a des ſentimens divers.
On t'aplaudit, on t'inſulte, on te donne
Quelques vertus, & beaucoup de travers.
Contre tes loix les jeunes gens font rage,
Et ne prétendent pas contraindre leurs deſirs.
Ils diſent que tu veux les priver des plaiſirs.
Donc tu jouiſſois à leur âge.

LICURGUE *froidement.*

Bon !

ARLEQUIN.

Par orgueil, par vanité
Il affiche, dit l'un, la ſingularité,
Et l'amour propre a fait ſon Code.
Non, non ; répond un autre avec méchanceté,
Il eſt Philoſophe par mode.
Il n'eſt point de maiſon, point de ſociété,
Où le nom de Philoſophie
Ne colore, & ne juſtifie
Le ridicule & l'indécent éclat
De quelque aimable ſcélerat.
Les femmes ſont de la partie.
Dirigeant leur eſprit, maîtreſſes de leurs cœurs
La Philoſophie en cornette
Fixe leur goût, préſide à leur toilette,
Produit leurs ſentimens, ou plutôt leurs erreurs,
Et chaque jour empiéte
Sur le droit de l'amour & celui des vapeurs.
Un autre plus malin aſſure
Que tu veux te venger des torts de la nature
En faiſant aux humains partager tes malheurs.

LYCURGUE.

Bon !

ARLEQUIN.

Si l'on croit leur calomnie,
Tu fais du mal par goût & par amuſement ;
Mais d'autres plus polis t'accuſent ſeulement
De préjugé, d'erreur & de folie.

LYCURGUE.

Ah ! Je ſuis fou certainement
S'ils ſont ſenſés & raiſonnables.

ARLEQUIN.

On te prépare hautement
Des obſtacles inſurmontables.
A te faire des ennemis
On travaille ſans ceſſe, & chacun a ſes armes ;
Le Petit-Maître ſes mépris,
Le Critique ſon fiel, la Coquette ſes charmes,
Le Guerrier ſes juremens,
L'Orateur ſes propos, qui ſéduiſent les ames,
La Prude ſon maintien & ſes beaux ſentimens,
La Comédienne ſes Amans,
Le Poëte ſes Epigrames.

LYCURGUE.

Je ſçaurai m'en venger, en les rendant heureux.
Mais voilà des avis fâcheux.

Il lit.

Tu dois te méfier de ce qui t'environne....
Cette nuit dans Lacedemone
En ſecret on s'eſt aſſemblé....
De tous côtés tu vas être accablé....
Pluſieurs députés ſe préparent
A traverſer tes loix & tes écrits :
Prends garde qu'ils ne s'en emparent.

Leurs noms ſont dans cet autre avis.
Liſons-les ; & craignons de nous laiſſer ſurprendre.

Les Comédiens te députent Cyrris,
Les Petits-Maîtres Alcandre,
Et les Prudes Acaris.

ARLEQUIN *vivement.*

Bon !

LYCURGUE.

Pourquoi donc ce cri d'une ame impatiente ?

ARLEQUIN.

Acaris doit ſans doute amener ſa ſuivante,
Et tu n'ignores pas combien je la chéris.

LYCURGUE.

C'eſt donc ainſi que ton cœur s'intereſſe
A mon deſtin, à mes ennuis!
Va, l'amour eſt une foibleſſe
Preſque toujours fatale à ceux quelle a ſéduits.

ARLEQUIN.

Bien autrement que toi je penſe.
On me verroit moins rigide en amour,
Si j'avois en main la puiſſance.
Je voudrois qu'on aimat, au moins deux fois par jour.

LYCURGUE.

Je m'amuſe de tes folies;
Et je veux bien les pardonner.
Mais changeons de propos; dois-je te ſoupçonner?
Connoîtrois-tu les perfidies.

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'on m'eut perverti.
Mais non; je ſuis fidelle & ſage.
Tu m'en croiras: je n'ai jamais menti.

LYCURGUE.

Je t'ai tiré de l'eſclavage;
Je t'ai rendu la liberté,
Ce premier droit, ce brillant apanage
Que tient des Dieux l'humanité.
Depuis, j'ai payé tes ſervices.

ARLEQUIN.

Mais on m'a volé mon argent ;
Pour les voleurs, il n'eſt point de ſuplices,
Et tu me laiſſes indigent.

LYCURGUE.

Je vais faire ceſſer ta plainte :
Il lui donne une bague.
Reçois ce dédomagement.

ARLEQUIN.

Ah Dieux ! ta bienfaiſance eſt feinte !
C'eſt un anneau de fer !

LYCURGUE.

Voilà dorénavant
Les tréſors de Lacédémone.

ARLEQUIN.

Tu te mocques de ma perſonne.
Ces anneaux auroient-ils quelque propriété ?

LYCURGUE.

Ils auront celle de détruire
Les funeſtes effets de l'inégalité ;
Le luxe, l'avarice, & le honteux délire
De l'opulence & de la vanité.

ARLEQUIN.

Des richeſſes, des pierreries
Tu voudrois donc nous dégager !

LYCURGUE.

Je veux que par la mer elles ſoient englouties.

ARLEQUIN *à part.*

Oh ! je vais aprendre à plonger.

LYCURGUE.

S'il échape quelques parties
De ces tréſors brillans, & corrupteurs ;
Elles ſeront avec ſoin départies
Aux citoyens ſans vertus & ſans mœurs.
La raiſon, à qui tout cede,
Alors mépriſera des pierres, du metal,
Du vice devenue le prix & le ſignal.

ARLEQUIN.

Oui, cependant je crains que le remede
Ne lui faſſe cherir le mal.

SCENE IV.

LYCURGUE, ARLEQUIN, TRAZILE.

TRAZILE *à Lycurgue.*

AVEC empreſſement on te cherche, on t'appelle,
Tu vas voir paroître Acaris,
Alcandre, Nerine & Cyrris.

LYCURGUE.

Qui leur a dit qu'ici....

TRAZILE.

C'eſt moi ; je ſuis fidele
A tes leçons ſur la ſincérité.

LYCURGUE.

Tes bonnes qualités ne ſervent qu'à me nuire.

ARLEQUIN.

Oui, quand il faut mentir il dit la vérité.

LYCURGUE *à Arlequin.*

Prends ces billets. Sortons; je veux écrire.

ARLEQUIN *bas à Trazile en ſortant.*

Si tu ne vas te jetter dans la Mer,
Nous ne gagnerons plus que des anneaux de fer.

SCENE V.

ALCANDRE, CYRRIS, NERINE, ACARIS, *en petit deuil.*

ACARIS.

IL nous fuit!

CYRRIS.

Il nous craint, & j'en ſuis enchantée.
Il faut le ſuivre, & le preſſer.

ACARIS.

D'un ſemblable deſir je me ſens agitée.

ALCANDRE.

C'eſt une eſpéce d'Ours que nous devons forcer.
Je ſuis ſon parent, & je penſe
Avoir le droit de le perſécuter.

NERINE.

Votre zéle répond d'une prompte vengeance.
Votre deſſein eſt bon ; mais pour l'exécuter
Il faut être d'accord d'avance.

ALCANDRE.

Nous ne ſçaurions avoir des avis différens :
Notre intérêt, notre but eſt le même.

CYRRIS.

Alcandre connoît bien ma complaiſance extrême ;
J'adopte en tout ſes ſentimens.

ACARIS.

Nous penſons tous de même.
Vous êtes ſûrement révoltés comme moi
De cette impertinente loi,
Qui veut nous deffendre de ſuivre
De nos maris le noble & le galand convoi.
On veut, quand ils ceſſent de vivre,
Que nous portions le deuil onze jours ſeulement.
On oſe nous deffendre
D'élever à ſa cendre
Un joli monument.
Hélas ! une honnête femme,
Pour un mari cher, qui n'eſt plus,
Ne pourra point faire éclater ſa flamme :
En pure perte elle aura des vertus !

NERINE *ironiquement.*

Quelle contrainte ! un cœur n'aura plus d'interprête,
Il ne pourra prouver ſa ſenſibilité,
Qu'en mettant la réalité
A la place de l'étiquéte.

ALCANDRE.

C'eſt une ridiculité ;
Et cette loi ſi bien imaginée
Qui doit forcer les jeunes gens
A ſe charger du poids d'un Hymenée ?

CYRRIS.

Elle eſt funeſte, & choque le bon ſens.

ACARIS.

Oh ! celle-là peut bien n'être pas condamnée.

ALCANDRE.

Ne l'être point, Madame ! elle eſt un attentat
Contre la liberté, les plaiſirs, & l'état,
Voit-on de jours plus agréables,
Plus enviez, moins condamnables,
Que ceux d'un Citoyen gardant le célibat ?
Comme il ne tient à rien, à tous il cherche à plaire
Par ſon eſprit, ſon caractére,
Ses égards, ſes talens, ſon ton & ſon éclat.
Légiſlateur du goût, des beaux arts, & des modes,
Des femmes adorateur,
Il eſt des maris incommodes
L'ami, l'exemple, & la terreur,

NERINE.

Cette brillante apologie,
Faite par un autre Orateur,
Pourroit fort bien paſſer pour ironie.

ACARIS.

ACARIS.

Elle ſeroit placée : & le Légiſlateur
De la ſageſſe entreprend la deffenſe,
Lorſque par ſes diſcours il ne peut l'inſpirer.

CYRRIS.

Ses loix réuſſiront, comme ſon éloquence.

NERINE *ironiquement.*

J'admire votre intelligence.
Votre union ne peut que proſperer.

ACARIS.

Deffendons nos vertus, ſurtout la bienſéance,
Contre une politique erreur.
Mais approuvons notre réformateur,
Lorſque réprimant la licence,
Par les ſentiers de l'innocence
Il veut nous conduire au bonheur.
Voyons-le avec plaiſir proſcrire les ſpectacles.

CYRRIS.

C'eſt en vain qu'il prétend bannir le Comédien.
A cette loi je veux oppoſer mille obſtacles,
Tous mes talens, mon crédit & mon bien.
Eh ! que voit-on dans les ouvrages
Que nous produiſons tous les jours ?
Nous offrons aux yeux les images
Du ridicule, & des tendres amours :
Nous critiquons les fous, & couronnons les ſages.
Le monde entier doit ſentir les outrages
Dont veut nous accabler un injuſte courroux :
Les hommes nous reſſemblent tous.
Que faiſons-nous pendant la vie ;

Nous jouons des rôles divers
Dans une même Comédie.
Notre Théâtre eſt l'Univers,
Nos Juges ſont le public & l'envie,
Quelquefois la raiſon, & ſouvent la folie.
Applaudi, ſifflé tour à tour,
L'homme naît, croît, jouit, décroît, & perd le jour,
En laiſſant pour remplir ſon rôle
Un fils, qui de ſa mort ſe plaint, & ſe conſole
Dans les bras des plaiſirs, des Jeux & de l'Amour.

ALCANDRE.

Une Actrice eſt d'ailleurs utile & néceſſaire
A la ſociété dont elle eſt l'ornement.

CYRRIS.

Sa critique mordante, & néanmoins légére,
Qu'on applaudit communément,
Pourſuit, corrige décemment
De ſes Adorateurs la troupe paſſagere.
Sa démarche, ſon air, & ſon ajuſtement,
Du Théâtre partout retraçant l'élégance,
De la femme du jour qui la hait, & l'encenſe,
Sont le modéle, & le tourment.
Du public recherchant l'eſtime,
Décente par état & par néceſſité,
Elle ſçait inſpirer aux cercles qu'elle anime
La raiſon, les égards, l'amour & la gaieté.

ALCANDRE.

De ces perfections j'aime à voir un enſemble
Former un portrait qui reſſemble.

NERINE.

Cyrris peint bien, mais elle peint en beau.

ACARIS.

De travers approuvés, elle a fait un tableau.

ALCANDRE.

Eh! du moins en ce jour, à la cauſe publique
Sacrifions nos avis, notre aigreur,
Pour combattre la politique
Du rigide Légiſlateur.
Sçavez-vous bien qu'il nous menace
De renverſer nos ſuperbes Palais,
Pour faire conſtruire à leur place
Des mazures ſans goût, ſans richeſſe, & ſans grace.

CYRRIS.

De rudeſſe & d'erreur, c'eſt un coupable excès.

ALCANDRE.

Vous ne connoiſſez pas toute notre diſgrace.
Il veut nous enlever nos chevaux, nos limiers,
Et nos chars....

NERINE.

Et vos créanciers.
Sûrement quelque jour ſes viſions farouches
Condamneront auſſi nos couleurs & nos mouches.

ACARIS.

On aſſure qu'il le prétend;
Et ſon projet n'eſt point blamable.

CYRRIS.

Il eſt abſurde, & condamnable.

ALCANDRE.

Du nôtre dans ce jour, ſi le but important
Ne peut vous réunir, Meſdames,
Au nom du tendre objet qui régne dans vos ames,
Daignez finir vos démêlés.

CYRRIS.

Je me rends.

ALCANDRE *à Acaris.*

Voulez-vous?

ACARIS.

Tout ce que vous voulez.

SCENE VI.

ALCANDRE, CYRRIS, NERINE, TRAZILE.

TRAZILE.

JE viens vous témoigner mon zéle.
Vous voyez tous un Serviteur
Très-intéreſſé, mais fidéle.

NERINE.

Il n'eſt pas tout-à-fait menteur.

ALCANDRE.

Faiſons pour un moment tréve à toute querelle.
Lycurgue a-t'il quelque nouveau projet?

TRAZILE.

Un, dont jamais il ne verra l'effet.

ALCANDRE.

Eh ! quel eſt-il ?

TRAZILE.

C'eſt de ſoumettre
Vos ſentimens à la ſaine raiſon.
De cette vérité, que j'ai ſçu me permettre,
Je vais par mes avis mériter le pardon.
On eſt en garde ici contre les fourberies
De votre députation.
Votre argent & vos pierreries
Aujourd'hui dans la Mer ſeront enſevelies.

CYRRIS.

Qu'entends-je ! Ah ciel !

NERINE.

Quoi ! la belle Cyrris
De ſes talens perdroit ainſi le prix !

ALCANDRE.

Allons, Meſdames, du courage.
Par notre activité prévenons nos malheurs.
Il faut ſolliciter nos Rois, nos Sénateurs.

CYRRIS.

Je prens pour mon partage
Tous ceux au-deſſous de trente ans.

ACARIS.

Alcandre me ſuivra chez les plus importans.

ALCANDRE.

Moi, Madame !

ACARIS.

Il n'eſt point d'uſage
De voir des Veuves de mon âge
Sans Ecuyer auprès d'un Magiſtrat.

NERINE *à part.*

Cela ſeroit pourtant ſans conſéquence.

ALCANDRE *à Acaris.*

Si je vous réſiſtois, je ſerois un ingrat.
Sortons : mais il faudroit d'avance
Trouver Lycurgue & le déſeſperer.
à Trazile.
Où pourrons-nous le rencontrer ?

TRAZILE.

Au Donjon, entouré d'une noble pouſſiére,
De livres, d'encre, & de papier.

CYRRIS.

Allons jouir des droits de notre miniſtere :
Pour les livres point de quartier.

SCENE VII.

NERINE, TRAZILE.

TRAZILE.

AU Donjon avec eux tu ne vas point te rendre ?

NERINE.

Leur zéle ardent n'a pas beſoin de moi.
D'ailleurs, je veux ſçavoir de toi
Des nouvelles du cœur d'Alcandre.

TRAZILE.

Oh ! je n'ai rien appris ; je t'en jure ma foi.

NERINE.

Tu ſçais tout ; mais Alcandre a payé ton ſilence,
Ton amour eſt moins fort que ta reconnoiſſance ;
Tu ceſſes de m'aimer, ou plûtôt tu me hais.

TRAZILE.

Bon ! pour douter de mon amour extrême
Tu connois trop bien tes attraits :
Mais tu veux par ce ſtratagême....

NERINE.

Je ne veux rien, car je m'en vais.

TRAZILE.

Tu devrois me traiter avec moins de rudeſſe
Et donner le tems à mon cœur
D'étouffer ſes remords.

NERINE.

Tu lui fais trop d'honneur.

TRAZILE.

Nerine, c'en eſt fait, je céde à ma tendreſſe.
Les grands hommes toujours ont eu quelque foibleſſe ;
Et je l'éprouve par malheur.

NERINE.

Finiſſons. Eſt-il vrai que malgré la promeſſe
Qu'a fait Alcandre à ma Maîtreſſe,
Il aime, & ſuit partout Cyrris ?

TRAZILE.

Il en eſt quelque choſe.

NERINE.

Et ce bijou de prix
Qu'il a reçû ſur ſon douaire ?

TRAZILE.

Au tendre objet de ſon ardeur ſincére
Il l'a remis, en avance du ſien.

NERINE.

Tu prétends donc que cet homme de bien,
De qui l'amour nous importune,
Doit épouſer deux femmes à la fois ?

TRAZILE.

Je penſe plûtôt, & je crois
Qu'il doit n'en épouſer aucune.

NERINE.

Le traître !

TRAZILE.

Il ne l'eſt point : il n'eſt que très-prudent.
Chargé de Créanciers & dépourvu d'argent,
Il connoît une Veuve & ſes grandes richeſſes.
Il la conſole, & forme un tendre engagement :
Mais il ſçait bien, lorſqu'il fait des promeſſes,
Qu'elles ruinent rarement.

NERINE.

Et ſon nouvel amour ?

TRAZILE.

Eſt un événement
Naturel & très-ordinaire.
Comme il prend part aux chagrins d'Acaris,
La conſolation lui devient néceſſaire;
Et ce ſoin regarde Cyrris.

NERINE.

Ah! les hommes ſont tous remplis de perfidie!

TRAZILE.

Ils le ſont, j'en conviens, mais un peu moins que vous.
Ceſſe de t'étonner, & calme ton courroux:
Ta conduite me juſtifie.
Depuis que notre amour l'un à l'autre nous lie,
Tu m'as prouvé cent fois ton infidélité.

NERINE.

Ce n'étoit que par fantaiſie,
Pour exciter ta jalouſie,
Ou ſeulement par curioſité.

TRAZILE.

Et ce noir Africain? ....

NERINE.

Mais, je ſuis prévenue
Pour ſon eſprit, même pour ſa beauté.

SCENE VIII.

NERINE, TRAZILE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

DE cet aveu que je ſuis enchanté !

NERINE.

Il m'écoutoit ! je ſuis perdue !

ARLEQUIN.

Il fut toujours permis d'aimer un beau garçon.

TRAZILE.

J'empêcherai que ſon amour n'éclate ;
Et je ſçaurai faire valoir ma date.

ARLEQUIN.

Trazile, mon ami, crois moi, baiſſe le ton,
Si tu ne veux être aſſommé ſur l'heure.
La vieille date ſert à la condition :
En amour, la plus fraîche eſt toujours la meilleure.

NERINE.

Ceſſez votre diſcuſſion.
à Arlequin.
Et toi, dis nous ce qu'à ton Maître
A fait la députation ?

ARLEQUIN.

Ils ont briſé porte & fenêtre,
Sans avoir pû le joindre & l'outrager.
Ils ſont enfin ſortis, & ſont allez peut-être
Chez tous nos Magiſtrats ſe plaindre, & ſe venger.

NERINE.

Je dois ſuivre Acaris, & je vais vous apprendre
Quel de vous deux à mon cœur peut prétendre.
Je prendrai pour Epoux celui des deux, par qui
Notre Légiſlateur ſera le plus trahi.

TRAZILE.

Dès ce ſoir tu combles mon ame.

ARLEQUIN.

Je me conſolerai ſi je manque le prix:
Lycurgue veut contraindre les Maris
A prêter pour un tems leur Femme.

TRAZILE.

Si ce projet doit être exécuté,
Je demeure garçon.

NERINE.

Va, va; malgré ton Maître,
Les Epouſes feront ce qu'elles voudront être,
Et leur premiére loi ſera leur volonté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRAZILE, NERINDE, *ſous le nom de Siroës.*

NERINDE.

J'Ai vû Lycurgue, cher Trazile,
Et je dois ici lui parler.
Nos Rois & leur Conſeil vont bientôt s'aſſembler,
Pour décider du ſort de cette Ville.
Ton Maître veut encor propoſer quelque loi.
Il a fait choix de cet aſile
Pour les rédiger avec moi.
Puiſſe ſon amitié contre lui m'être utile!

TRAZILE.

Pour aſſurer ton triomphe en ce jour,
De ton déguiſement découvre le myſtére.
On combat l'amitié, mais on céde à l'amour.

NERINDE.

Je ſerois perdue au contraire

Si Lycurgue me connoiſſoit.
Sa rigide vertu ſans doute étoufferoit
Ce ſentiment produit par la Nature,
Dont malgré lui ſon cœur goûte l'attrait,
Et que fomente ici mon heureuſe impoſture.
Hélas! je crains aſſez cet accident fâcheux.
Aujourd'hui par ma Sœur pluſieurs fois apperçue,
Je n'ai pû qu'en courant me ſouſtraire à ſa vûe.

TRAZILE.

Si tu n'échapes à ſes yeux,
Tu dois t'attendre à des atteintes rudes.
Qui détruiront tes deſſeins, ton eſpoir.
L'art de perſécuter eſt le premier ſçavoir
Et le ſecond plaiſir des prudes.

NERINDE.

Contre ſa curioſité
Ta vigilance eſt ma reſſource.

TRAZILE.

Mon Maître vient de ce côté.
Je ſors. Tu peux compter ſur ma fidélité:
Ma caution eſt dans ta bourſe.

Qui pour mieux mordre ſe déguiſe.
Pour des travers, que la mode authoriſe,
L'Autel du goût eſt déſerté.
Tout eſt clinquant, frivolité.
Foible & proſcrit l'amour n'a plus de charmes.
Dans les mains de Plutus il a remis ſes armes.
Nos Théâtres frondent en vain
Des préjugés conſacrés par l'uſage;
Et tandis qu'en ſecret le ſage
De la vertu déplore le deſtin,
Le vice eſt décoré d'un précieux butin,
Qui de ſa honte eſt le fruit & le gage.

NERINDE.

Tu vois tout du mauvais côté.

LYCURGUE.

J'oſe dire la vérité.
J'ai vû qu'il étoit néceſſaire
De détruire le caractère,
De fixer la légereté
D'une nation qui m'eſt chére.

NERINDE.

Tu lui parois un Cenſeur trop ſevére,
Et tu devrois la ménager.

LYCURGUE.

Je dois ſurtout la corriger,
Et tout moyen eſt bon, dès qu'il eſt ſalutaire.
Mais terminons un démêlé fâcheux
Qui de mon but me diſtrait & m'écarte;
Et laiſſe moi revoir quelque article douteux,
D'où dépend le deſtin de Sparte.
Lycurgue écrit de tems en tems.

Voici la loi ſur le luxe.

NERINDE.

Comment !
Il eſt donc vrai que tu prétends détruire
Ces Palais éclatans qu'on vante, & qu'on admire,
Pour nous loger modeſtement
Dans des réduits dénués d'ornement ?

LYCURGUE.

On y remplacera le faſte & l'opulence
Par l'agrément de la commodité.
Ils offriront ſans peine & ſans dépenſe
Moins d'embarras, & plus d'utilité.
Il lit.
Ordre de démolir les remparts de la Ville.

NERINDE.

Tu veux donc la livrer en proye aux ennemis ?

LYCURGUE.

Contre eux de nos remparts la force eſt inutile.
Nous veillerons de peur d'être ſurpris ;
Et nuit & jour préparez aux batailles
Nos bras vaudront bien des murailles.
Loi ſur les femmes... Celle-ci
Bleſſera leur délicateſſe.
Leur empire ſur nous doit en être affoibli :
Et je veux augmenter leur force & leur adreſſe.

NERINDE.

Oſes-tu les perſécuter !

LYCURGUE.

Je veux détruire la moleſſe

Qui les dégrade, entretient leur foiblesse,
Et ſéduit leurs amans, prompts à les imiter.
Leur bras à leur pays doit rendre des ſervices
Qui deviendront des exemples fameux.
Comme les hommes dans nos jeux
Elles feront leurs exercices.

SCENE III.

TRAZILE, LYCURGUE, NERINDE *ſous le nom de Siroës.*

TRAZILE *à Lycurgue.*

ACARIS demande à te voir.
A tes ordres ndele, ainſi qu'à mon devoir,
J'ai dit qu'ici tu ne devois pas être :
Elle ne m'a point cru.

NERINDE *à Lycurgue.*

Peut-être
Veut-elle dans ces lieux te parler en ſecret.
Je ſors ; je dois être diſcret.
Nerinde & Trazile ſortent.

LYCURGUE *renferme ſes papiers dans l'Autel par une ouverture ſecrette qui y eſt pratiquée.*

En déplorant mon infortune,
Dans cet Autel renfermons ces écrits.

SCENE IV.

LYCURGUE, ACARIS.

ACARIS.

Ton air contraint à l'aſpect d'Acaris
Lui prouve qu'elle t'importune.
Je t'aurois épargné ce fatal déplaiſir,
Si mon zéle, quand on t'offenſe,
N'eut fait céder ma répugnance
Au ſoin que j'ai de te ſervir.

LYCURGUE.

Ta viſite eſt de conſéquence.

ACARIS.

On ſe plaint contre toi, je viens t'en avertir.
On murmure, on crie, on menace.
Du danger que tu cours tu peux te garantir
En révoquant les loix qui cauſent ta diſgrace.

LYCURGUE.

De tous mes ennemis les propos menaçans
N'ont jamais pu me forcer à les craindre.
Leurs vices m'ont vangé de leur cris impuiſſans;
Et je ne me croirois à plaindre,
Que s'ils étoient mes partiſans.

ACARIS.

Par leurs deffauts fuſſent-ils mépriſables,

Ont-ils moins de reſſentiment ?
Ils ſont même plus redoutables.
La raiſon, la vertu, pourſuivent foiblement :
A ne pas ſe tromper toujours intéreſſées,
Elles voudroient, prêtes de ſe vanger,
Trouver dans l'ennemi dont elles ſont bleſſées
Un innocent à protéger.
Mais le vice implacable & l'aveugle folie
Font du mal par penchant, ſans pitié, ſans remords ;
Et penſent, uniſſant contre nous leurs efforts,
Que leur excès les juſtifie.

LYCURGUE.

Acaris, je ſers ma Patrie,
Si je corrige ſes abus,
Si je punis le vice, honorant les vertus.
Mes loix peuvent cauſer de petits maux ſenſibles,
Et produire à l'Etat de grands biens peu connus.
A des juges d'ailleurs, ſans doute incorruptibles,
J'en ai remis l'examen aujourd'hui.
Par eux je les verrai ſans peine réprouvées.
Si cependant elles ſont approuvées,
Et ſi nos Rois leur prêtent leur appui,
J'aurai vû remplir mon attente.
Sparte peut me perſécuter ;
Qu'à mes jours enſuite elle attente,
Je n'ai plus rien à redouter :
Lycurgue aura fondé ſon bonheur & ſa gloire,
Et mourant de ſes coups vivra dans ſa mémoire.

ACARIS.

En ta faveur nos Rois ſont prévenus.
Tu le ſçais, ton eſprit trop ſûr de ſa victoire,
Veut nous traiter en ennemis vaincus.
Pour corriger des deffauts prétendus

Tu ne crains point d'allarmer l'innocence.
Tu veux ſacrifier l'uſage & la décence
A des erreurs, que tu nommes vertus...
Mais ma ſincérité t'offenſe.
On doit, ſans diſputer, ſe rendre à tes avis.
Ce jeune Grec que tu chéris,
Et qui ſe cache par prudence,
Les aura ſans doute applaudis.
Crains du moins que tes ennemis
Sur lui n'exercent leur vengeance.

LYCURGUE.

N'es-tu venue ici que pour me menacer?

ACARIS.

Moi menacer! hélas! pourrois-tu le penſer!
Je ne ſuis point ton ennemie.

LYCURGUE.

Mon ame en eſt charmée, & je t'en remercie.

ACARIS.

Si tu voulois, condamnant tes projets,
Rendre le calme à ta Patrie,
Et t'appliquant à de nouveaux objets
Abjurer la Philoſophie
Pour goûter parmi nous les douceurs de la vie,
Si les ſoupirs d'un cœur né vertueux....

LYCURGUE.

Eh bien bien, Madame!

ACARIS.

Eh bien! on en verroit peut-être

En qui ton mérite a fait naître
Des ſentimens qui combleroient tes vœux.

LYCURGUE.

Peu de mots ſuffiront pour me faire connoître.
Je fus autrefois amoureux ;
Tout homme le fut, ou doit l'être ;
Mais pour toujours mon âge & ſurtout ma raiſon
De mon cœur ont fait diſparoître
Les charmes ſéduiſans de ce fatal poiſon.
Ne penſe pas non-plus que j'abandonne
Mes projets ſur Lacedemone.
D'ailleurs il n'en ſeroit plus tems ;
Maintenant le Sénat délibere & raiſonne
Sur l'objet des plus importans.

ACARIS,

Apprends un accident qui pourra les détruire.
Sous le maſque trompeur d'un habit emprunté,
Des femmes au Conſeil ont oſé s'introduire.
Tout le Sénat déconcerté,
Ne pouvant s'empêcher d'en rire,
Murmure pour la forme, & bientôt ſe retire
Pour l'honneur de ſa gravité.

LYCURGUE.

Ah ciel ! à ce revers aurois-je dû m'attendre !
Au Palais de nos Rois il faut vite me rendre.

SCENE V.

ACARIS, LYCURGUE, ALCANDRE.

ALCANDRE *retenant Lycurgue.*

NON, mon parent, il faut reſter.

LYCURGUE.

Pourquoi ?

ALCANDRE.

C'eſt que je viens pour te perſécuter :
Et je ne prétends pas perdre ainſi ma viſite.

LYCURGUE.

Tu crois que ce propos m'irrite :
Je n'ai point par malheur le tems de t'écouter.
A me haïr j'aurois pu t'exiter,
Et je ſuis perdu ſi tu changes ;
Tes ſatyres ſont des louanges.

SCENE VI.

ALCANDRE, ACARIS.

ALCANDRE.

A Combler ſes deſirs je me ſens dévoué ;
Je lui promets qu'il ſera bien loué.

ACARIS.

Du Sénat il ſçait l'avanture.
Il va tâcher d'en prévenir l'effet.

ALCANDRE.

J'ai ſçu par tout ce que j'ai fait
Lui donner de la tablature.
Les Maîtreſſes des Sénateurs
Vont recevoir la viſite importune
De deux cens jeunes fous, gens à bonne fortune
Qui m'ont répondu de leurs cœurs.

ACARIS.

C'eſt bien penſé.

ALCANDRE.

Ces Soldats de Cythere
Vont tout ſoumettre dans ce jour:
Ils ont tous l'art heureux de plaire,
Et ſervent à la fois la Patrie & l'Amour.

ACARIS.

J'eſpere beaucoup de leur zéle.
J'allois t'accuſer ſans raiſon
De m'avoir méchamment laiſſée avec Cléon.

ALC[illegible]RE.

Tu ſçais co[illegible]idéle,
Combien je c[illegible]oître ingrat.
D'u[illegible]e belle
Rien n'eut p[illegible]Etat.

[illegible]RIS.

ACARIS.

S'il étoit un peu plus ſincére
Que cet aveu ſeroit flateur !
Mais, Alcandre, tu n'es qu'un aimable impoſteur.

ALCANDRE.

Moi, Madame !

ACARIS.

Cyrris a le don de te plaire.

ALCANDRE.

Je la vois quelquefois, oui, c'eſt la vérité :
Mais c'eſt par bienſéance, & par néceſſité.
Un homme de mon rang & de mon caractére
Doit, plus que tout, craindre l'obſcurité :
Et ſon plus grand mérite eſt ſa célébrité.
Un cortége brillant, des coureurs vifs & leſtes,
Un habit riche & ſingulier
Sont des objets trop communs, trop modeſtes,
Pour forcer le public à ne pas oublier
Nos noms, nos qualités, même notre exiſtence.
La ſingularité n'eſt plus que la décence.
Mais ſommes-nous les protecteurs
D'une Actrice jeune & jolie ;
Nous partageons ſes Spectateurs.
La même bou[illegible]ui publie
[illegible]auté, ſes talens [illegible]oman & ſes mœurs
Fait l'hiſtoi[illegible]e vie.
[illegible]in tandis que [illegible]e ravie
ns un cerc[illegible]s cœurs,
leurs l'obje[illegible]hommage,
n miroir où [illegible]otre image,
envieux & [illegible]eurs.

ACARIS.

De l'oubli pour toujours il faut être la proye,
Plutôt que d'en ſortir par une telle voye.
Mais, ton avis fut-il même adopté,
D'où vient envers Cyrris ta prodigalité ?

ALCANDRE.

Moi prodigue, Acaris ! ce reproche m'offenſe.
Nomme autrement ma généroſité.
Mieux que perſonne, en vérité,
Je crois poſſéder l'art de placer ma dépenſe.
Sur un mérite obſcur & conteſté
Doit-on me voir répandre mes largeſſes,
Ou ſoulager de mes richeſſes
Les malheurs de la pauvreté ?
Je connois trop le grand monde & l'uſage.
De nos biens faiſons un hommage,
Pour qu'on ne puiſſe l'ignorer,
A des objets qui ſçachent les montrer.
C'eſt en jouir, qu'en faire un tel partage.

ACARIS.

Dis plutôt que c'eſt publier
Sa folie & ſon injuſtice.
D'une vertu c'eſt faire un vice.
Par de vaines raiſons tu prétends pallier
Ton inconſtance reconnue.

ALCANDRE.

Non, je veux te remercier
De tant de morale perdue.
Notre union prochaine entre nous eſt conclue,
L'Hymen doit la ratifier.
A ſes engagemens mon cœur toujours fidéle,
Formera tôt ou tard une chaîne ſi belle.

ACARIS.

La loi qui doit forcer nos cœurs à ſ lier
A tes deſirs pourtant a paru peu propice.

ALCANDRE.

Ma foi, c'eſt que du ſacrifice
Je veux avoir le mérite en entier.
Paſſe moi quelques ſoins pour la petite Actrice.
Cyrris entre & écoute.
La médiſance amuſe ſon ennui.
Qui n'eſt ſon courtiſan devient ſon ennemi.
Il faut de ſes attraits ſe dire la victime,
Pour n'être pas celle de ſes propos.
On lui parle, on imite une foule de ſots,
Mais ſans l'aimer, ſans même qu'on l'eſtime.

SCENE VII.

ACARIS, ALCANDRE, CYRRIS.

CYRRIS.

VOILA certainement un ſingulier portrait.

ALCANDRE.

Tu n'en connois point le modele.

CYRRIS.

J'ai cru que je l'étois. Il m'a paru bien laid :
Mais on voit tous les jours la peinture infidele.

ALCANDRE.

A mes regards Cyrris paroît trop belle,
Pour que je l'euſſe peinte ainſi.

ACARIS.

Il eſt bon Avocat, mais ſa cauſe eſt mauvaiſe.

CYRRIS.

Il en deſire le ſuccès.
Il ſuffit qu'elle me déplaiſe.
Je pourrai m'en venger, & j'ai vû Siroës.

ALCANDRE *ironiquement.*

On le dit dangereux.

CYRRIS.

Il eſt très eſtimable.
Il ſeroit même trop aimable,
N'étoit cette amitié qu'il nous faut redouter.

ACARIS.

Je l'en corrigerai; ma batterie eſt prête.

CYRRIS.

Garde-toi bien de l'inſulter.
Je me charge de ſa deffaite.

ALCANDRE.

Cyrris, quelle préſomption!

CYRRIS.

Je n'en ai point; car Siroës m'adore.

ALCANDRE

Tu ſçais de lui ſa paſſion!

CYRRIS.

Il n'oſe pas me l'avouer encore :
Mais à la fin, d'un entretien galant
Ménagé par ma politique,
Sa rougeur, ſon ton patétique
M'ont été de ſa flâme un aſſuré garand.

SCENE VIII.

NERINE, ACARIS, ALCANDRE, CYRRIS.

ACARIS.

VIENS, Nerine ; à quel point Sparte eſt-elle animée ?

NERINE.

Hélas ! ſa fureur eſt calmée.
On préparoit avec éclat
Contre Lycurgue dix requêtes
Que l'on vouloit préſenter au Sénat,
Et que devoit ſigner tout le corps des coquettes.
Deux mille citoyens aloient les ſoutenir,
Pour être plus ſurs d'obtenir
Une réponſe moins fatale ;
Quand vers la porte occidentale
Du peuple tout à coup ſe tournent les regards.
Dans un char poudreux trois vieillards
Fendent une foule empreſſée.
On reconnoît en eux la députation
Par l'Etat à Delphe envoyée
Pour conſulter ſur nos loix Apollon.

Au peuple de l'Oracle ils liſent la réponſe.
A Lacedemone elle annonce
Une gloire éclatante, & des biens infinis,
Si de Lycurgue elle ſuit les avis.
Alors le citoyen dont l'ame eſt conſternée
Croit que ſon zele eſt une erreur
Par le ciel même condamnée,
Et penſe voir un Dieu dans ſon légiſlateur.
Lycurgue avec ſoin en profite:
Il ſe fait voir, il parle, il ſollicite;
Il veut que le Sénat pour aprouver ſes loix
S'aſſemble dans ce jour une ſeconde fois.
Les requettes ſont déchirées,
Les filles ſont en pleurs, & les femmes outrées;
L'une veut ſe plaindre à nos Rois,
Celle-ci pleure, l'autre crie;
Et moi, je ris de cette Comédie.

ACARIS.

Notre malheur eſt aſſuré.

NERINE.

Aux Dieux, Lacedemone cede.

ALCANDRE.

A cet évenement, ſans doute préparé,
Ne peut-on pas trouver quelque remede?

CYRRIS.

Hélas! Tout eſt déſeſperé.

ALCANDRE.

Je voudrois parler à Trazile,
Je viens de former un projet.

NERINE.

J'aperçois Arlequin. Il peut nous être utile ;
Trazile en a fait un ſujet.
Arlequin.

SCENE IX.

ARLEQUIN, NERINE, ACARIS, ALCANDRE, CYRRIS.

ARLEQUIN.

C'Est l'amour qui me guide & m'apelle.
Dans mon cœur par mon Maître il eſt mal combatu.
Aprochons. Voulez-vous d'un ſerviteur fidele
Marchander encor la vertu ?

NERINE.

Non, mon enfant, elle ne ſçauroit l'être ;
Et l'on ne peut jamais la vendre qu'une fois.

ALCANDRE.

Il faut nous aprendre où ton Maître
Met ordinairement ſes papiers & ſes loix.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt que cela ?

ALCANDRE.

Non.

ARLEQUIN.

Je vais vous

NERINE.

Arlequin dans ſon genre eſt un homme de bien :
Pour nous il n'a point de miſtere.

ALCANDRE *à Arlequin.*

Reponds ; où les met-il ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

NERINE.

J'avois deviné ſa réponſe.

ARLEQUIN *à Alcandre.*

Tu vois bien que je n'ai pas tort.

NERINE.

Dès qu'il paroît, un menſonge l'annonce.

ARLEQUIN.

Moi !

NERINE.

Mais enſuite un généreux remord
Le rend ſincere & véridique ;
Surtout s'il craint d'un bras le vigoureux effort,
Comme en ces lieux là choſe ſe pratique.

ARLEQUIN *à Alcandre.*

Ne badinons pas, s'il vous plaît.

ALCANDRE.

C'eſt ma coutume ; elle t'a mis au fait.

NERINE.

S'il parle d'autre part, il ſçait comme je penſe.

ALCANDRE.

Réponds ; & plus de réſiſtance.

ARLEQUIN.

Vous voyez cet Autel ; là tout eſt raſſemblé.

ALCANDRE.

Il faut nous l'ouvrir.

ARLEQUIN.

Moi ! Je n'en ai pas la clef.

NERINE.

Venez ; avec nos bras faiſons-en l'ouverture.

Acaris, Alcandre & Cyrris vont tâcher de forcer l'Autel. Nerine fait ſemblant de les ſuivre, & revient doucement écouter Arlequin.

ARLEQUIN *à part.*

Ils vont bien être attrapez, ſur ma foi.
Ils forceront ſans doute la ſerrure :
Mais un reſſort caché, qui n'eſt ſçu que de moi,
Pourra les arrêter, & contre eux me raſſure.

Apercevant Nerine.

La traitreſſe ! Je ſuis perdu !

NERINE.

Oui, puiſque j'ai tout entendu.

ARLEQUIN *bas.*

Écoute ; ils ne ſont point dans notre confidence :
Je vais faire un marché, qui pour toi ſera bon.
On a par de l'argent ſéduit mon innocence ;
Je te le donnerai, pour n'être plus fripon.

NERINE.

Non, il faut rompre le ſilence.
Aux Acteurs.
Vous travaillerez tous en vain
Sans le ſecours de ce coquin.

ALCANDRE *à Arlequin.*

Mon cher ami, ceſſe d'être rebelle.
Dans ces papiers je voudrois ſeulement
M'inſtruire d'une bagatelle.

ARLEQUIN.

Vous n'en emporterez aucun ?

ALCANDRE.

Aſſurément.
Je le promets, & je ſerai fidele.

ARLEQUIN.

Ma main va vous prouver mon zéle.
Arlequin ouvre l'Autel. Tous les Acteurs prenent des Ecrits & les liſent.

ALCANDRE.

Loi qui défend de voyager.

CYRRIS.

Loi ſur la modeſtie... Ah ! l'homme inſuportable !

ARLEQUIN.

Toute la ville enſemble doit manger.
Je ſerai le dernier à table.

ACARIS.

Les femmes aujourd'hui... Fi ! qu'elle indignité !

NERINE.

Defendu de parler. Quelle loi déteſtable !

ARLEQUIN.

Par une muſique agréable
Le ſoldat doit être excité....
Les garçons jeuneront,.... Ça ne vaut pas le diable.

CYRRIS.

Très expreſſément défendons
De recevoir des préſens....

ARLEQUIN.

Les poltrons.
Pour notre honneur & notre gloire,
Seront noyez. J'ai bien peur de trop boire.

ALCANDRE.

Je ne me trompe pas, nous lui réſiſterons ;
J'ai trouvé... Victoire ! Victoire !

CYRRIS.

Sont-ce encore des loix ?

ALCANDRE.

Non certes.

ACARIS.

Écoutons.

ALCANDRE *lit.*

Nicaſtor Grand-Prêtre d'Apollon à Lycurgue. Les deputés de Lacedemone recevront de notre part une réponſe telle que tu me l'as demandée. Je te ſervirai avec plaiſir, moins en Miniſtre des Dieux, qu'en Philoſophe. Je ſçais comme toi qu'un menſonge utile eſt un bienfait.

NERINE.

Bon! Voilà pour Lycurgue un furieux obſtacle.

ALCANDRE.

Au peuple allons montrer ces biſarres écrits.
Allons par ce billet éclairer les eſprits
Sur la fauſſeté de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Un moment, un moment.

ALCANDRE.

Il veut nous arrêter?

Le Acteurs rient.

ARLEQUIN.

Vous ne devez point emporter
Ces papiers importans. Vous m'avez rendu traitre;
Voudriez-vous me trahir le premier?

Les Acteurs éclatent de rire & ſortent.

Ah! Je vais me punir d'avoir pû me fier
Aux promeſſes d'un Petit-Maître.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LICURGUE, ARLEQUIN.

LYCURGUE *entrainant Arlequin.*

JE t'ai déja dit quatre fois
De venir au Sénat, pour y porter mes loix.
Veux-tu par ton ſilence exciter ma colere ?

ARLEQUIN.

Je ne te ſuis point néceſſaire.

LYCURGUE.

Qui de nous deux en ce moment
Doit le ſçavoir ?

ARLEQUIN.

C'eſt moi certainement.

LYCURGUE.

As-tu perdu l'eſprit ? Seroit-ce yvrognerie ?

ARLEQUIN.

Chaſſe-moi d'ici, je t'en prie.

LYCURGUE *donnant une Clef.*

Demeure, & dans l'inſtant qu'on ouvre cet Autel.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois l'ouvrir.

LYCURGUE.

Ce propos m'inquiete,
Et porte dans mon cœur un ſoupçon trop cruel.
Il faut l'ouvrir moi-même.

ARLEQUIN.

Arrête.

Préſentant une boëte.

Avant que de perdre tes pas,
Daigne regarder cette boëte.

LYCURGUE.

Eſt-ce-là ton excuſe ?

ARLEQUIN.

Et mon dernier repas.

LYCURGUE.

Que veux-tu dire encor ?

ARLEQUIN.

C'eſt du poiſon. Hélas !
Tu vois un valet fourbe & traitre
Que Trazile & Nerine ont ſéduit en ce jour.

A mon devoir envers mon Maître
J'ai préferé l'intérêt & l'amour.
De cet Autel ma main a forcé la ſerrure.

LYCURGUE.

Qu'oſes-tu m'avouer !

ARLEQUIN.

Un crime, une impoſture
Qui te livre à tes ennemis.
Ils ont pillé tes manuſcrits.

LYCURGUE *s'approchant de l'Autel.*

Voyons. O ciel ! mon infortune eſt ſure !
Le billet du Grand-Prêtre....

ARLEQUIN.

Hélas ! ils ont tout pris.

LYCURGUE.

Où ſont-ils maintenant ?

ARLEQUIN.

Dans les places publiques.
Ils tournent contre toi tes deſſeins politiques.

LYCURGUE.

Ne trouverai-je ſur mes pas
Que des fourbes & des ingrats !
Fatal objet de mes largeſſes,
Etoit-ce à toi de me trahir !
Cruel, de ma bonté devois-tu me punir !
Si tu deſirois des richeſſes,
Pourquoi ne pas m'en prévenir ?
J'euſſe aſſouvi ton avarice.
Comblé de mes bienfaits tu cauſes mon ſuplice.

ARLEQUIN *pleurant.*

J'ai tort : mais ce poiſon en me faiſant mourir
Te venge de mon injuſtice.

LYCURGUE.

Tu veux te rendre encor plus criminel.
La vie eſt un dépôt confié par le ciel
Au genre humain, qu'il protege, & qu'il aime.
L'homme trop foible, ou trop cruel,
Qui veut en diſpoſer dans ſa fureur extrême,
Pêche contre les Dieux, les mortels & lui-même.
Victime de ta trahiſon,
Je t'en accorde le pardon.

ARLEQUIN *à genoux, & baiſant la main de Lycurgue.*

Tu veux me pardonner ! ah ! que je ſuis barbare !
Quel doit être le prix d'une vertu ſi rare !

LYCURGUE.

Leve-toi. La vertu qu'ici je te fais voir
Eſt un foible mérite ; elle n'eſt qu'un devoir.
J'aperçois Siroës. Laiſſe-nous, va m'attendre.

ARLEQUIN.

Tu vas être obéi. Je ſens que le remord
Te venge dans mon cœur, mieux que n'eut fait ma mort.

Il ſort en pleurant.

SCENE II.

LYCURGUE, NERINDE, *ſous le nom de Siroës.*

NERINDE.

QUELQU'UN a t'il ozé t'aprendre
Le ſort fatal de tes écrits ?
Sçais-tu combien un billet qu'on t'a pris,
Et qu'a rendu public Alcandre,
Contre tes loix irrite les eſprits ?

LYCURGUE.

Je ſçais que ſur mes pas renaiſſent les obſtacles.
Mon courage croit avec eux ;
Et s'il eſt ſecouru des Dieux
Il peut produire des miracles.

NERINDE.

Tu perſiſtes dans tes deſſeins !
Tes nouveaux efforts ſeront vains.

LYCURGUE.

Ils ſauveront ſans doute ma patrie.
On a convoqué le Sénat :
Dans un moment je vais avec éclat
De tous mes ennemis y braver la furie.

NERINDE.

Mon amitié pour toi n'a plus d'attraits !
Tu ne m'aimes donc plus ! ... Tu ne m'aimas jamais.

LYCURGUE.

Mon cœur à qui tu fais ce reproche terrible
Pour toi, cher Siroës, ne fut que trop ſenſible.
Dans ce cœur emporté par mes ſens attendris
Toi ſeul a balancé l'amour de mon pays.

NERINDE.

Le tems & les effets m'ont prouvé le contraire.
Tu n'as jamais voulu te rendre à mes avis.
Qu'en ce moment dumoins ils ſoient par toi ſuivis :
Cette preuve m'eſt néceſſaire.
On a divulgué tes écrits.
Les citoyens qu'ils intereſſent
Vont devenir tes ennemis.
Tes amis mêmes reconnoiſſent
La fauſſeté de l'oracle ſurpris.
Pourquoi, ſoutenant ton ouvrage,
Vouloir ſubitement changer dans un Etat
Les préjugés, & les mœurs, & l'uſage ?
Il faut aller de ce pas au Sénat
Déclarer que tes loix t'ont paru trop ſéveres.

LYCURGUE.

Siroës, tu me déſeſperes !
Le ſentiment qui nous unit
Eſt un lien innocent, eſtimable,
Dont la nature s'aplaudit :
Vouloir en abuſer, c'eſt ſe rendre coupable.
Dans ſes deſſeins mon cœur eſt affermi.
Il n'en perdra l'objet, qu'en perdant l'eſpérance ;
Dût ma juſte perſévérance
Faire de Siroës mon plus grand ennemi.
Mais non, tu changeras toi-même de penſée.
Ton ame à me combattre eſt-elle intereſſée ?
D'où vient pour Sparte ton amour ?

NERINE.

Doit-on haïr les lieux où l'on reçut le jour !...
à part.
Dieux ! Qu'ai-je dit !

LYCURGUE.

Quoi ! Sparte eſt ta patrie !

NERINDE.

Tu me croyois Athenien :
Mais mon ame s'eſt démentie.
Je ſuis Lacedemonien.
J'ai hazardé de paroître perfide
Pour ſauver mon pays de ta vertu rigide.

LYCURGUE.

Ton motif t'excuſe à mes yeux ;
Et de notre amitié doit reſſerrer les nœuds,
Si par toi ton erreur eſt enfin reconnue.

NERINDE.

Puiſque ton ame prévenue
Eſt conſtante dans ſes projets,
Cher Lycurgue, je dois te quitter pour jamais.
Elle veut ſortir.

LYCURGUE.

Ami cruel, & prévenu toi-même,
Tu veux m'abandonner ! Tu rends ma peine extrême.
Acaris paroît.
Depuis le funeſte moment
Où tu t'offris à mon ame attendrie,
Ta préſence a produit le bonheur de ma vie,
Ton abſence a fait mon tourment,

LYCURGUE.

Je dois l'oublier !

NERINDE.

Si mon ame
Eut eu pour ſeul objet l'amour de mon pays,
J'en paroîtrois plus eſtimable.
Mais je dois faire un aveu véritable :
J'aime Lycurgue, & je m'en applaudis.

LYCURGUE.

Cet aveu me charme & maccable.
S'il eſt vrai que tu me chéris,
Nerinde, il faut aprouver mes avis.

NERINDE.

Je veux les changer au contraire.
L'amour me répond du ſuccès.

LYCURGUE.

Il te trompe dans tes projets.
Tu ne me connois point.

NERINDE.

Non ; mais je te ſuis chere,
Et tu craindras de me déplaire.

LYCURGUE.

Ah ! C'eſt trop me perſécuter !
Je te fuis, & je ſuis la raiſon qui m'éclaire.

NERINDE.

Lycurgue, tu veux me quiter !
Mes contradictions....

LYCURGUE.

J'en ai trop éprouvées ;
Et je jure par tes attraits
De ne plus te voir déſormais,
Si mes loix ne ſont aprouvées.

NERINDE.

Il me fuit ! Je le perds peut-être ſans retour.

SCENE

SCENE IV.

CYRRIS, ALCANDRE, ACARIS, NERINDE.

CYRRIS.

DANS cet apartement cachée avec Alcandre
Nous venons de tout entendre.
Vous avez toutes deux trop compté sur l'amour
Et sur l'effet de votre réſiſtance.
Il eut fallu moins donner au hazard;
Sur les hommes notre puiſſance
Tient de la nature & de l'art.

NERINDE.

J'aime, j'aprends que je ſuis adorée,
Et mon bonheur n'a duré qu'un inſtant!

CYRRIS.

De ſon chagrin je ſuis déſeſperée.

ACARIS.

Comme elle mon cœur le reſſent.

ALCANDRE.

Oh! Je penſe bien autrement.
Une femme dont la rendreſſe
Pleure la perte d'un amant,
Fait tort à ſes attraits, & prouve ſa foibleſſe.
On ne croit point à ſa douleur;
On croit plutôt que ſon adreſſe

Peſant l'eloge de ſon cœur
Parmi tous ceux qu'elle intéreſſe
Veut choiſir un conſolateur.
J'ai vû, vous en croirez ma bouche trop ſincére,
. . . . Une femme d'humeur auſtere,
Que ſon amant quitoit avec raiſon,
Répandre des torrens de larmes,
Du bruit de ſes ſanglots alarmer ſa maiſon,
Et jurer que lui ſeul pour elle auroit des charmes.
Elle devoit lui conſacrer ſa foi,
Et déteſtant ſa perfidie
Elle vouloit pour lui perdre la vie :
J'arrive ; & le ſoir même elle vecut pour moi.

ACARIS.

De cette femme mépriſable
L'action baſſe & condamnable
Doit-elle t'engager en ce facheux moment
A condamner le ſentiment !
Par un malheur que je déplore
L'uſage veut qu'on ſoit & mechant, & railleur :
Aprends que l'eſprit dèshonnore
Lorſqu'il brille aux dépens du cœur.

ALCANDRE.

Eh ! Quoi ! De la morale encore !

CYRRIS.

C'eſt la ſcience d'Acaris.
Dans ſa bouche elle eſt très-placée.

NERINDE.

A railler mon ame bleſſée
Vous pouvez tous exciter vos eſprits ;
Je vais déplorer mes ennuis
Et le malheur de ma patrie.

CYRRIS.

Tu dois ſur ſon deſtin être moins attendrie.
Les manuſcrits de ton amant
Ont bien plus fait que tes ſoupirs.

NERINDE.

Comment !

CYRRIS.

Tous les États & tous les caractères
Contre ſes loix ſont réunis.
Des Sénateurs les cœurs auſteres
Par leurs Maitreſſes ſont ſéduits.
Il doit à tous ſes ennemis
Bien payer ſes tracaſſeries.
J'ai déja vû ſur ſes écrits
Trois Chanſons & deux Comédies.

NERINDE.

Je l'ai perſécuté ; je le plains maintenant,
Et pour lui je commence à craindre.

SCENE V.

TRAZILE, CYRRIS, ALCANDRE, ACARIS, NERINDE.

TRAZILE.

HELAS ! Je dois auſſi le plaindre !
Je ſuis un grand coquin.

ALCANDRE.

Trazile eſt repentant !

TRAZILE.

Je me fais une réprimande.
Quand on a le cœur bon, tôt ou tard on s'amende.

ALCANDRE.

Tu vas auſſi nous rendre notre argent ?

TRAZILE.

Du paſſé perdons la mémoire :
Il m'afflige, me bleſſe, & gâte mon hiſtoire.
Celui que j'ai tant outragé,
Trop inſtruit de mes mœurs & de ma politique,
En me les pardonnant m'a donné mon congé.
Il monte au Sénat : moi, dans la place publique
M'inſinuant parmi nos citoyens
J'écoute leurs vifs entretiens.
Contre lui chacun d'eux opine,
Et tous méditent ſa ruine.
Ils ont voulu ſuivre nos Sénateurs;
La Garde, du Sénat leur interdit l'entrée :
Leur ame en eſt déſeſperée;
J'entends des juremens, des plaintes & des pleurs.
Tout à coup deux cens Petits-Maîtres
Attirent l'œil des ſpectateurs
Accumulez & perchez aux fenêtres :
Ils ſont parez de guirlandes de fleurs.
Deux cens femmes des plus jolies
Les ſuivent portant des flambeaux,
Et l'on ne vit jamais de plus belles furies.
Les fleurs de leurs amans ſeront des prix nouveaux
Qui doivent payer leur ravage.
Le premier objet de leur rage
Doit être le Palais de chaque Sénateur.
Le peuple accouru, les ſeconde,
Et puiſe dans leurs yeux une lieue à la ronde
L'eſpoir & le plaiſir, l'amour & la fureur.

ACARIS.

Quel ſort affreux !

CYRRIS.

Quel deſtin agréable !

NERINDE.

Dieux ! Quels forfaits & quelle horreur !
O vertueux legiſlateur ;
De tous tes ennemis la colere implacable
Me découvre enfin mon erreur.
A ne pas corriger leur cœur,
Le tien ſe fut rendu coupable.
Mais de leurs attentats pourra-t-on le ſauver ?

ALCANDRE.

Il en eſt un moyen que je viens de trouver.

NERINDE.

Quel eſt-il ?

ALCANDRE.

C'eſt de conduire nos Dames
Dans un carrefour à leur choix.
Là, le Legiſlateur dépoſera ſes loix,
Qui dans l'inſtant ſeront en proie aux flammes.
Pour donner cet avis j'ai de bonnes raiſons.
Il prouve mon intelligence.
Il vaut bien mieux bruler, je penſe,
Des manuſcrits que des maiſons.
Enſuite rejettant tout cenſeur incommode,
On pourra me nommer pour faire un nouveau Code.

SCENE VI.

NERINE, TRAZILE, CYRRIS, ALCANDRE, ACARIS, NERINDE.

NERINE.

AU ſecours ! Au ſecours !

NERINDE.

Nerine, que veux-tu ?

NERINDE.

Hélas !

CYRRIS.

Pourquoi crier ?

NERINE.

Tout eſt perdu !

ACARIS.

Explique-toi mieux.

NERINE.

Eh Meſdames,
Le Palais voiſin eſt en flâmes.
Peut-être celui-ci va-t-il être détruit.

TRAZILE.

De mes travaux je vais ſauver le fruit.
Il ſort en courant.

NERINDE.

Je vole vers Lycurgue, & mon ame ſenſible
Sçaura dans ce moment terrible
Avec plaiſir partager ſes malheurs.

Elle ſort.

SCENE VII.

ALCANDRE, CYRRIS, ACARIS, NERINE.

ACARIS *à Nerine.*

DIs-nous quelle eſt la cauſe?....

NERINE.

Un traître
A rapporté que tous nos Sénateurs
Approuveroient nos loix. Alors j'ai vû paroître
Et briller dans les airs mille flambeaux ardens.
De chaque Sénateur on brule la demeure.

ALCANDRE.

Qu'ont-ils fait à ces accidens?

NERINE.

Ils ſe ſont diſperſez ſur l'heure.
Chacun chez ſoi s'en retourne en tremblant
Pour tâcher de ſauver ſes meubles, ſon argent.

CYRRIS.

De Lycurgue l'attente eſt vaine;

ALCANDRE.

Il a ſans doute diſparu ?

NERINE.

Au-devant de nos Rois dans la place prochaine
Il s'eſt aucontraire rendu.
Entouré d'ennemis ſa perte eſt trop certaine.
Il leur parloit, lorſque j'ai vû
Ce Palais menacé d'être réduit en cendre.

ACARIS.

En ce moment fatal que faire ? Qu'entreprendre ?
Reſterons-nous ? Où devons-nous aller ?

ALCANDRE.

Mais, pour ſauver Lycurgue il faudroit un miracle.
Ce Palais, dit-on, va bruler :
Sortons pour jouir du ſpectacle.

ACARIS.

Ah ! Que ton cœur eſt inhumain !

CYRRIS.

Pour moi j'aprouve ſon deſſein ;
Et même de Lycurgue il ſeconde les vues.
Ses loix condamnoient nos Palais.

NERINE.

En effet, ſes deſirs vont être ſatisfaits :
Sparte bientôt n'aura plus que des rues.
Mais, voyez-le de ce côté.
Il eſt ſuivi d'un peuple révolté.

ACARIS.

Il approche. Va-t-il devenir leur victime ?

SCENE VIII.

ALCANDRE, CYRRIS, ACARIS, NERINE, LYCURGUE, PRINCIPAUX LACEDEMONIENS.

LYCURGUE.

VENEZ cruels, venez conſommer votre crime.
Puniſſez votre bienfaicteur.
Délivrez mes yeux de l'horreur
De vous voir ingrats & perfides;
De voir des Citoyens aveuglés par l'erreur
Contre eux-mêmes tourner leurs armes parricides.
Frapez... Vous ſuſpendez vos coups!
Manqueriez-vous ici de force ou de courage?
Parlez: ſur moi ma main achevant votre ouvrage
Juſtifiera votre courroux....
Vous vous taiſez!... Votre ſilence
Eſt-il l'effet d'un retour généreux?
J'oſe le croire; & mon expérience
Me découvrit en vous des cœurs nés vertueux.
Oui, vous avez devant les yeux
L'éclat immortel de la gloire
Dont ſe couvrirent vos Ayeux;
Et vous craignez que vos Neveux
Ne flétriſſent votre mémoire;
Gardez ces ſentimens: ils vous rendront heureux;
Sur vos devoirs ils ſçauront vous inſtruire;
Ils vous apprendront que mon cœur
N'a demandé, ne cherche, & ne deſire
Que d'établir ſur vous l'empire
De la raiſon & de l'honneur.
Tel eſt mon but, que vous nommez coupable
Je veux former par mes projets divers

Une Nation indomptable,
Le modéle de l'Univers.
Mais vous croyez que mes loix trop auſtéres
Doivent vous rendre malheureux :
Me puniſſent vos Rois, me confondent les Dieux,
Si je veux être auteur de vos miſéres.
On me verra toujours blâmer & réprouver
Ce qui pourra vous nuire & vous contraindre.
Mon cœur plus d'une fois a ſçu vous le prouver.
Vous penſez, dites-vous, que mes loix ſont à craindre :
Mais, avant que de vous en plaindre,
Vous devriez les éprouver.
C'eſt un point que je vous propoſe,
Ou plutôt que je dois exiger aujourd'hui.
Je vais juſqu'à Pheres conſulter un ami ;
De vos cœurs permettez que Lycurgue diſpoſe à
Il faut me promettre en ce jour
D'exécuter mes loix juſques à mon retour.
Lacedemoniens vos ames s'attendriſſent !
A mes avis vos regards aplaudiſſent !
C'en eſt fait ; vous êtes vaincus :
Et vos remords vous rendent vos vertus.
S'aprochant de l'Autel.
Amis, votre ſerment ſur l'Autel du ſilence
Doit conſacrer votre perſévérance.
J'ai celui du Sénat & celui de vos Rois.

UN LACEDEMONIEN.

Oui, nous jurons d'obéïr à tes loix
Tant que durera ton abſence.

LYCURGUE.

O Dieux ! vous comblez donc enfin mon eſpérance !

Amis, venez des feux arrêter les progrès,
Tandis qu'avec tranſport je vole vers Pheres.

Lycurgue & les Lacedemoniens ſortent précipitamment par un côté du Théâtre, Arlequin entre par l'autre.

SCENE IX.

ACARIS, CYRRIS, ALCANDRE, NERINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

IL va quitter Lacedemone !

NERINE.

C'eſt ſans doute pour peu de tems.

ARLEQUIN.

Il part, ſans emmener ſes gens !

NERINE.

Il fuit la compagnie, & n'aime que la bonne.

ALCANDRE.

Devions-nous nous attendre à ſubir un tel ſort !

ACARIS.

Il ne m'connoît pas.

CYRRIS.

Moi, j'en ſuis ſtupéfaite.

NERINE.

De cet événement vous vous plaignez à tort.
Plus de malheur; la paix eſt faite.

CYRRIS.

Quoi! l'on donne le nom de paix
A cet arrangement bizarre!

ALCANDRE.

C'eſt la guerre qu'on nous déclare.

ACARIS.

Entendez mieux vos intérêts.
Des innovations, de la gêne preſcrite
On ſe dégoûtera bien vite;
Et l'on condamnera Lycurgue à ſon retour.

ALCANDRE.

Oui, mais nous ſouffrirons en attendant ce jour.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que vous devez être
Raiſonnables trois jours, ou du moins le paroître;
Et ce tems doit vous effrayer.

CYRRIS.

h! combien je vais m'ennuyer!

ARLEQUIN.

Vous pourrez tous en attendant mon maître
Vous amuſer à le calomnier.

NERINE.

Calmez donc votre impatience.
Sçachez payer votre bonheur
De quelques jours de complaiſance.

SCENE X, & *derniere.*

TRAZILE, ACARIS, ALCANDRE, NERINE, ARLEQUIN.

TRAZILE.

DE quelques jours! que je plains votre erreur!

CYRRIS.

Comment? explique-toi.

TRAZILE.

Non, mon ame attendrie...

ALCANDRE.

Veux-tu par ton ſilence aigrir notre douleur?

TRAZILE.

Lycurgue pour toujours a quitté ſa Patrie.

ACARIS.

Ah Dieux !

TRAZILE.

Lacedemone a promis déſormais
Juſques à ſon retour de n'avoir que ſon code....

ARLEQUIN.

J'entends ; pour triompher, la plus ſimple méthode
Eſt qu'il n'y retourne jamais.

TRAZILE.

C'eſt le parti qu'il a ſçu prendre.
En ſortant de la Ville il vient de me l'aprendre.

CYRRIS.

Le traitre !

ACARIS.

O ciel !

ALCANDRE.

Je ſuis outré !

ARLEQUIN.

Et moi, je ſuis déſeſperé.
Je vais recourir à ma boëte.

TRAZILE *faiſant ſigne à Acaris.*

A ſes pas attaché, Siroës l'a ſuivi.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on apelle une amitié parfaite.
Je prétends imiter un ſi fidele ami.

ALCANDRE.

Pour être libre ailleurs je veux les ſuivre auſſi.

TRAZILE.

La loi nouvelle autrement en ordonne.
Tout Citoyen dès aujourd'hui
Reſtera dans Lacedemone,
Et doit de plus être eſclave ou mari.

CYRRIS.

C'eſt une loi cruelle & vile.

TRAZILE.

Contre nos loix tu te plaindras en vain.
Tu n'as qu'un jour pour quitter cette Ville.

CYRRIS.

Je ſuis au déſeſpoir !

ALCANDRE *à Acaris après avoir regardé Cyrris.*

Recevras-tu ma main ?

ACARIS.

Alcandre tu connois mon cœur & mon deſſein.
Je donne Nerine à Trazile.
Une ample dot changera leur deſtin.

TRAZILE.

L'un des dons étoit inutile.

ARLEQUIN.

Je perds Nerine pour toujours ;
Je me repens de mes fautes connues ;
A la raiſon vos ames ſont rendues :
C'eſt aujourd'hui le plus beau de nos jours.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *les Lacedemonienes, Comédie en trois Actes*, faiſant partie du nouveau Recueil de Piéces de Théâtre, & je crois que l'on en peut permettre l'impreſſion. A Paris, ce 1 Août 1754.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome V. du Choix de différentes Piéces de Théâtre.

LE LEGS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Pierre Carlet de Chamblain

PAR M. DE MARIVAUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE:

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 11 Juin 1736.

Et imprimée telle qu'elle ſe joue actuellement ſur ce Théâtre.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, *Suivante de la Comteſſe.*

L'EPINE, *Valet-de-Chambre du Marquis.*

LE LEGS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LA démarche que vous allez faire auprès du Marquis m'allarme.

HORTENSE.

Je ne riſque rien, vous dis-je. Raiſonnons. Défunt ſon parent & le mien, lui laiſſe quatre cent mille francs, à la charge, il eſt vrai, de m'épouſer ou de m'en donner deux cent mille; cela eſt à ſon choix: mais le Marquis

ne ſent rien pour moi, j'en ſuis ſûre. De plus, je ſuis preſque certaine qu'il a de l'inclination pour la Comteſſe ; d'ailleurs, il eſt déjà aſſez riche par lui-même : voilà encore une ſucceſſion de quatre cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas ; & vous croyez que, plutôt que d'en diſtraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouſer, moi qui lui ſuis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comteſſe, qui, peut-être, ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi ? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comteſſe ne le hait pas ?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, & je n'en ſuis pas ſurpriſe. Du caractère dont elle eſt, celui du Marquis doit être de ſon goût. La Comteſſe eſt une femme bruſque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtreſſe. Le Marquis eſt un homme doux, uni, paiſible, aiſé à conduire ; & voilà ce qu'il faut à la Comteſſe. D'ailleurs, le Marquis eſt d'un âge qui lui convient ; elle n'eſt plus de cette grande jeuneſſe : il a trente-cinq ou quarente ans ; & je vois bien qu'elle ſeroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main ?

HORTENSE.

Eh ! non, vous dis-je; laiſſez-moi faire. Je crois qu'il eſpère que ce ſera moi qui le refuſerai. Peut-être même feindra-t-il de conſentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point aſſez riche pour m'épouſer avec deux cent mille francs de moins, & je ſuis bien aiſe de vous les apporter en mariage : je ſuis perſuadée que la Comteſſe & le Marquis ne ſe haïſſent pas. Voyons ce que me diront là-deſſus l'Epine & Liſette qui vont venir me parler. L'un eſt un Gaſcon froid, mais adroit; Liſette a de l'eſprit. Je ſais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs Maîtres; je les intéreſſerai à m'inſtruire, & tout ira bien. Les voilà qui viennent; retirez-vous.

SCÈNE II.

HORTENSE, LISETTE, L'ÉPINE.

HORTENSE.

VENEZ, Liſette, approchez.

LISETTE.

Que ſouhaitez-vous de nous, Madame ?

HORTENSE.

Rien que vous ne puiſſiez me dire ſans bleſſer la fidélité que vous devez, (*à l'Epine.*) vous au Marquis, (*à Liſette.*) & vous à la Comteſſe.

LISETTE.

Tant mieux, Madame.

L'ÉPINE.

Ce début encourage. Nos ſervices vous ſont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de ſa poche.*

Tenez; Liſette, tout ſervice mérite récompenſe.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. (*A l'Epine, lui donnant quelques louis.*) Voilà pour vous, Monsieur de l'Epine.

L'ÉPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de Mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Voici de quoi il est question. Dites-moi, l'Epine; je me figure que le Marquis aime la Comtesse: me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est. Soupçonnez-vous qu'il l'aime?

L'ÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la Comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

L'ÉPINE.

Je differe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois auſſi qu'ils s'aiment. Et ſuppoſons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils ſont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, l'Epine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comteſſe? Et vous, Liſette, diſpoſer la Comteſſe à ſe l'entendre dire? Ce ſera une induſtrie fort innocente.

L'ÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'eſt qu'il me ſemble que voilà préciſément le ſervice que vous exigez de moi; & c'eſt préciſément celui que je ne puis vous rendre. Ma Maitreſſe eſt veuve; elle eſt tranquille; ſon état eſt heureux, ce ſeroit dommage de l'en tirer: je prie le Ciel qu'elle y reſte.

L'ÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à reſtitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monſieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il eſt bon, très-bon;

il a ſes peines, chaque état a les ſiennes : quelquefois le mien me pèſe ; le tout eſt égal. Oui, je vous ſervirai, Madame, je vous ſervirai ; je n'y vois point de mal. On s'eſt marié de tout tems, on ſe mariera toujours ; on n'a que cette honnête reſſource, quand on aime.

HORTENSE.

Vous me ſurprenez, Liſette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion de ma part.

L'ÉPINE.

De la mienne, j'en ſuis demeuré à l'eſtime. Néanmoins, Mademoiſelle eſt aimable ; mais j'ai paſſé mon chemin ſans y prendre garde.

LISETTE.

J'eſpère que vous paſſerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Adieu, Liſette ; vous ferez ce qu'il vous plaira ; je ne vous demande que le ſecret. J'accepte vos ſervices, l'Epine.

SCÈNE III.

L'ÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

NOus n'avons rien à nous dire, Monsr de l'Épine. J'ai affaire, & je vous laiſſe.

L'ÉPINE.

Doucement, Mademoiſelle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

L'ÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas enviſagé vos graces; je ne connoiſſois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant: c'eſt tout au plus ſi je connois actuellement la vôtre.

L'ÉPINE.

Cette Dame ſe figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle ſe figuroit mal.

L'ÉPINE.

Attendez, voici l'accident. Son diſcours a

fait que mes yeux ſe ſont arrêtés deſſus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

L'ÉPINE.

Et vous êtes jolie, ſandis; oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur l'Epine, vous êtes très-galant; oh! très-galant.

L'ÉPINE.

A mon exemple, enviſagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

L'ÉPINE.

Eh donc! Eſt-ce là ce l'Epine que vous connoiſſiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous le dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

L'ÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont eſtimé que j'étois un garçon aſſez revenant; mais nous y retournerons; c'eſt partie à remettre. Écoutez le reſtant. Il eſt certain que

mon Maître diſtingue tendrement votre Maîtreſſe. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ſes ſentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponſe que j'aurai l'honneur de lui communiquer ſera courte.

L'ÉPINE.

Remarquons d'abondance, que la Comteſſe ſe plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuſe en le voyant. Vous me direz que nos gens ſont d'étranges perſonnes; & je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout ſimple, peu haſardeux dans le diſcours, n'oſera jamais aventurer la déclaration; & des déclarations, la Comteſſe les épouvante. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux perſonnages. Qu'en ſera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute ſimpleſſe, & qu'ils s'épouſeront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez; êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

L'ÉPINE.

Mademoiſelle, eſt-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

L'ÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais conſidérez l'occurrence. Je vous prédis que nos Maîtres ſe marieront. Que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne ſe marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma Maitreſſe, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-deſſous d'elle; & j'aurai ſoin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'eſt pas de mon petit intérêt qu'elle ſe marie. Ma condition n'en ſeroit pas ſi bonne; entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la Comteſſe y gagne; & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-deſſus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, & ne me valent rien. Ainſi, croyez-moi, quelque jolie que je ſois, continuez de n'en rien voir; laiſſez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & paſſez toujours ſans y prendre garde.

L'ÉPINE, *froidement.*

Je les ai vûes, Mademoiſelle; j'en ſuis frappé, & n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

L'ÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot ?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

L'ÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient : il faut qu'ils s'épousent, selon moi ; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

L'ÉPINE.

Patience. Je vous aime, & vous me refusez le réciproque ? Je calcule qu'il me faut besoin ; & je l'aurai, sandis !

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis !

L'ÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez passer mon Maître qui nous arrive.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, L'ÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH! vous voici, Liſette? Je ſuis bien-aiſe de vous trouver,

LISETTE.

Je vous ſuis obligée, Monſieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quelque choſe à vous dire. Etes-vous un peu de nos amis?

L'ÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'eſtime & de reſpect pour Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaiſir, Liſette; je fais beaucoup de cas de vous, auſſi.

Vous me paroiſſez une très-bonne fille, & vous êtes à une maitreſſe qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-tems que je le ſais, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi ? Que vous en dit-elle ?

LISETTE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

C'eſt que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez vous aimer, Monſieur le Marquis ? Eſt-ce de l'amour que vous entendez ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui, de l'amour, de l'inclination comme tu voudras ; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela ſe peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en ſait rien ; je n'ai pas oſé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'eſt ce qui me ſemble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarraſſe : &, comme ta maitreſſe eſt une femme fort raiſonnable, j'ai peur qu'elle ne ſe moque de moi ; & je ne ſaurois plus que lui dire : de ſorte que j'ai rêvé qu'il ſeroit bon que tu la prévinſſes en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monſieur ; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh ! d'où vient ? Je t'aurai grande obligation. Je paierai bien tes peines. (*Montrant l'Epine.*) Et ſi ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

L'ÉPINE, *froidement & ſans regarder Liſette.*

Derechef, recueillez-vous là-deſſus, Mademoiſelle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, Monſieur le Marquis. Si je parlois de vos ſentimens à ma Maitreſſe, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle ; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoiſſez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire ?

LISETTE.

Abſolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme ! Allons, il ne faut donc plus y penſer.

L'ÉPINE, *froidement.*

Monſieur, ne vous déconfortez pas du récit de Mademoiſelle ; n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous. Venez me conſulter à l'écart, je ſerai plus conſolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Liſette ; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCÈNE V.

L'EPINE, LISETTE.

L'ÉPINE.

N'EXIGEZ rien. Ne gênons point Mademoiſelle. Soyons également ennemis déclarés ; faiſons-nous du mal en toute franchiſe. Adieu, gentille perſonne : je vous chéris ni plus ni moins ; gardez-moi votre cœur, c'eſt un dépôt que je vous laiſſe.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre l'Epine ; vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais auſſi le plus divertiſſant.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

VOICI ma Maitreſſe. De l'humeur dont elle eſt, je crois que cet amour-ci ne la divertira guères. Garre que le Marquis ne ſoit bien-tôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Liſette; dites qu'on porte cette lettre à la poſte; en voilà dix que j'écris depuis trois ſemaines. La ſotte choſe qu'un procès! Que j'en ſuis laſſe! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui ſe remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre proces! Une affaire de dix mille francs! Voilà quelque choſe de bien conſidérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence ; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh ! il faut pourtant que vous connoiſſiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Briſons là-deſſus. Je réve à une autre choſe. Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être beſoin ; & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poſte : on le porteroit avec le mien. Où eſt-il le Marquis ? L'as-tu vu ce matin ?

LISETTE.

Oh ! oui. Malepeſte, il a ſes raiſons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner. Celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflammé de paſſion...

LA COMTESSE.

Qui eſt ce bénêt-là ?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle eſt un ſot. Je ne veux rien ſavoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'eſt point de Paris. Votre conquête eſt

dans le château. Vous l'appellez benêt : moi, je vais le flatter ; c'eſt un ſoupirant qui a l'air fort ſimple, un air bon-homme. Y êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui eſt-ce qui reſſemble à cela-ici ?

LISETTE.

Eh ! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui eſt avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris ſon air ſimple & de bon-homme ? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure ; il ſera reconnoiſſable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal ; en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de ſon amour ?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit ; rien que cela. N'en riez-vous pas ? Ne faites pas ſemblant de le

ſavoir. Au reſte, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal. C'eſt un fort honnête-homme, qui a d'excellentes qualités, & j'aime encore mieux que ce ſoit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas auſſi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'eſtime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marqué en mille occaſions d'une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, Madame, c'eſt de l'amour qui regarde vos appas; c'eſt de la flamme. Il languit, il ſoupire.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'eſt pas un étourdi: il faut qu'il le ſente, puiſqu'il le dit; & ce n'eſt pas de ces gens-là qu'on ſe moque: jamais leur amour n'eſt ridicule. Mais il n'oſera m'en parler, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien; j'y ai mis bon ordre; il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute eſpérance; n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais... oui, ſans doute, oui...; pourvu que vous ne l'ayez pas bruſqué, pourtant: il falloit

y prendre garde; c'eſt un ami que je veux conſerver. Et vous avez quelquefois le ton dur & revêche, Liſette; il valoit mieux le laiſſer dire.

LISETTE.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlaſſe en ſa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, ſi je vous en parlois; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le ſien.

LA COMTESSE.

Le ſien! Quelle groſſièreté! Ah! que c'eſt mal parler! Son congé! Et même, eſt-ce que je vous aurois donné le vôtre? Vous ſavez bien que non. D'où vient mentir, Liſette? C'eſt un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je conſidère le plus, & qui le mérite le mieux. Quel ſot langage de domeſtique! Eh! il étoit ſi ſimple de vous en tenir à lui dire: Monſieur, je ne ſaurois; ce ne ſont pas-là mes affaires: parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il oſât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! ſon congé! Il va ſe croire inſulté.

LISETTE.

LISETTE.

Eh ! non, Madame; il étoit impoſſible de vous en débarraſſer à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher ? Voulez-vous être ſa femme par politeſſe, lui qui doit épouſer Hortenſe ? Je ne lui ai rien dit de trop. Et vous en voilà quitte. (*Le Marquis paroit : la timidité s'empare de lui, il ſe retire précipitamment ; l'Épine court après lui.*) Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Evitez-le; vous avez le tems.

LA COMTESSE.

L'éviter ! Lui qui me voit ! Ah ! je m'en garderai bien. Après les diſcours que vous lui avez tenus, il croiroit que je vous les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum ! il y a ici quelque choſe. (*Haut.*) Madame, je ſuis d'avis de reſter auprès de vous : cela m'arrive ſouvent, & vous en ſerez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle fineſſe ! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain ? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés ? Non, non, partez. S'il me parle, je ſais répondre.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, *ſeule.*

ELLE avoit la fureur de reſter. Les domeſtiques ſont haïſſables; il n'y a pas juſqu'à leur zele qui ne vous déſoblige. C'eſt toujours de travers qu'ils vous ſervent.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME, Monſieur le Marquis vous a vu de loin avec Liſette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche; il a le deſir de vous conſulter; mais il ſe fait le ſcrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun! Il ne ſauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, l'Épine; qu'il vienne.

L'ÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

SCÈNE IX.

L'ÉPINE, LE MARQUIS.

L'ÉPINE, *appellant le Marquis.*

MONSIEUR, venez prendre audience ; Madame l'accorde.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis ? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'eſt que j'ai bien des choſes à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroiſſez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'eſprit en peine. J'ai beſoin de conſeils, j'ai beſoin de graces; & le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins beſoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque choſe.

LE MARQUIS.

Oh! bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, ſi vous voulez.

LA COMTESSE

Comment, ſi je veux! Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout ſur moi, Marquis; je ſuis bien-aiſe de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette aſſurance m'eſt bien agréable, & je ſerois tenté d'en abuſer.

LA COMTESSE.

J'ai grand'peur que vous ne réſiſtiez à la tentation. Vous ne comptez pas aſſez ſur vos amis, Marquis, vous êtes trop réſervé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup, cela eſt vrai.

LE MARQUIS.

Vous ſavez dans quelle ſituation je ſuis avec Hortenſe ; que je dois l'épouſer, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui ; & je me ſuis apperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh ! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe. Son caractere eſt ſi différent du vôtre ! Elle a quelque choſe de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes ; elle ſonge trop à ſes graces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens ; & moi, ce n'eſt pas-là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais preſque toutes les femmes ſont de même. Vous ne trouverez que cela par-tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaiſez ſans y ſonger; ce n'eſt pas votre faute. Vous ne ſavez pas ſeulement que vous êtes aimable; mais d'autres le ſavent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis! je penſe qu'à cet égard-là les autres ſongent auſſi peu à moi que j'y ſonge moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connois qui ne vous diſent pas tout ce qu'ils ſongent.

LA COMTESSE.

Eh! qui ſont-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, ſans doute?

LE MARQUIS.

Bon! des amis! voilà bien de quoi; vous n'en aurez encore de long-tems.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée du petit compliment que vous me faites en paſſant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment? Vous qui ne voulez pas que j'aye encore des amis, eſt-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuſerez. Mais quand je ſerois autre choſe, il n'y auroit rien de ſurprenant.

LA COMTESSE

Eh bien! je ne laiſſerois pas que d'en être ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, ſurpriſe. Je veux pourtant croire que je ſuis aimable, puiſque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh! charmante! Et je ſerois bien-heureux ſi Hortenſe vous reſſembloit: je l'épouſerois d'un grand cœur: & j'ai bien de la peine à m'y réſoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois; & ce ſeroit encore pis, ſi vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'eſt que juſtement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui ! vous aimez ailleurs !

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en ſouriant.*

Je m'en ſuis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh ! vous-êtes vous doutée de la perſonne ?

LA COMTESSE.

Non ; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaiſir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puiſque vous voilà ?

LE MARQUIS.

C'eſt que vous ne connoiſſez qu'elle : c'eſt la plus aimable femme, la plus franche.... Vous parlez de gens ſans façon ; il n'y a perſonne comme elle ; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epouſez-la, Marquis, épouſez-la, & laiſſez-là Hortenſe, il n'y a point à héſiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je ſonge à une choſe. N'y auroit-il pas moyen de me ſauver les deux cent mille francs ? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occaſion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'eſt bien dit, une autre moi-même !

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'eſt votre franchiſe, qui eſt une qualité admirable. Revenons. Comment vous ſauver vos deux cent mille francs ?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'Hortenſe aime le Chevalier. Mais, à propos, c'eſt votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui: je conclus qu'elle ne ſe ſoucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire ſemblant de vouloir l'épouſer; elle me refuſera, & je ne lui devrai plus rien; ſon refus me ſervira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait du riſque; elle a du diſcernement, Marquis. Vous ſuppoſez qu'elle vous refuſera. Je n'en ſais rien; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai?

LA COMTESSE.

C'eſt mon ſentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez; vous encouragez ma franchiſe.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchiſe! Mais mettez-vous donc dans l'eſprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous? & que cela ſoit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me raviſſez d'eſpérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortenſe alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'eſpere que non ; en tout cas, je lui paierois ſa ſomme, pourvu qu'auparavant la perſonne qui a pris mon cœur, ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle ſeroit donc bien difficile ! Mais Marquis, eſt-ce qu'elle ne ſait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; je n'ai pas oſé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh ! en vérité, c'eſt la pouſſer trop loin. Et toute amie des bienſéances que je ſuis, je ne vous approuve pas : ce n'eſt pas ſe rendre juſtice.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſi ſenſée, que j'ai peur d'elle. Vous me conſeillez donc de lui en parler ?

LA COMTESSE.

Eh ! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle eſt ſenſée ; que

craignez-vous? Il eſt louable de penſer modeſtement de ſoi; mais avec de la modeſtie, on parle, on ſe propoſe. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! ſi vous ſaviez qui c'eſt, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuſe de n'aimer rien, & de mépriſer l'amour?

LA COMTESSE.

Moi, mépriſer ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne ſeroit pas raiſonnable. Ce n'eſt pas l'amour, ce ſont les amans, tels qu'ils ſont la plûpart, que je mépriſe, & non pas le ſentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en ſoi que de fort honnête, & de fort involontaire: c'eſt le plus doux ſentiment de la vie, comment le haïrois-je? Non, certes; & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette ſimplicité de caractere, tenez, que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le ſent.....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace; voilà ce que je penſe. Je ne ſuis pas une ame ſauvage.

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien dommage !.... Vous avez la plus belle ſanté !....

LA COMTESSE, *à part.*

Il eſt bien queſtion de ma ſanté ! (*Haut.*) C'eſt l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même. L'œil le plus vif, le teint le plus frais !

LA COMTESSE.

Je me porte aſſez bien. Mais ſavez-vous bien que vous me dites des douceurs ſans y penſer ?

LE MARQUIS.

Pourquoi, ſans y penſer ? Moi, j'y penſe.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la perſonne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Et ! ſi c'étoit vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment, ſi c'étoit moi ! Eſt-ce de moi dont il s'agit ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce une déclaration d'amour que vous me faites ?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Mais quand ce ſeroit vous.... il n'eſt pas néceſſaire de ſe fâcher. Ne diroit-on pas que tout eſt perdu ? Calmez-vous ; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte ! Vous êtes bien ſingulier !

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaiſe humeur. Et ! tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit ſi bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réuſſit ! Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ? A qui en avez-vous ? Je vous demande à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

A perſonne, Madame, à perſonne. Je ne dirai plus mot : êtes-vous contente ? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me reſſemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original ! (*Haut.*) Et qui eſt-ce qui vous querelle ?

LE MARQUIS.

Ah! la maniere dont vous me refuſez n'eſt pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur : au ſurplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, & je me tairai. Adieu, Comteſſe; n'en ſoyons pas moins bons amis; &, du moins, ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortenſe. (*Il s'éloigne comme pour ſortir.*)

LA COMTESSE, *à ſoi-même.*

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens ſimples & unis; mais, en vérité, celui-là l'eſt trop.

SCENE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à ſortir.*

MONSIEUR le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas : nous avons à nous parler ; & Madame peut être préſente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous ſavez ce dont il s'agit.

LE MARQUIS.

Non, je ne ſais pas ce que c'eſt ; je ne m'en ſouviens plus.

HORTENSE.

Vous me ſurprenez ! Je me flattois que vous ſeriez le premier à rompre le ſilence. Il eſt humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un teſtament qui nous regarde ?

LE MARQUIS.

Oh ! oui, je me ſouviens du teſtament.

HORTENSE.

Et qui diſpoſe de ma main en votre faveur ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouſe ; cela eſt vrai.

HORTENSE.

Hé bien ! Monſieur, à quoi vous déterminez-vous ? Il eſt tems de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival : c'eſt le Chevalier, qui eſt parent de Madame ; que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, & que j'eſtime aſſez pour en faire mon époux, ſi vous ne devenez pas le mien : c'eſt ce que je lui ai dit juſqu'ici ; & comme il m'aſſure avoir des raiſons preſſantes de ſavoir aujoud'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuſer de vous parler. Monſieur, le congédierai-je, ou non ? Que voulez-vous que je lui diſe ? Ma main eſt à vous, ſi vous me la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace ; je la prends, Madame.

HORTENSE.

Voilà qui eſt donc arrêté ? Nous ne ſommes qu'à une lieue de Paris ; il eſt de bonne heure ; envoyons chercher un Notaire. Voici Liſette ; je vais lui dire de nous faire venir l'Épine.

SCENE XII.

LISETTE, *entrant d'un côté*, LE CHEVALIER, *entrant de l'autre*, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, *allant au devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

IL accepte ma main, mais de mauvaiſe grace ; ce n'eſt qu'une ruſe, ne vous effrayez pas, & ne dites mot. Liſette, on doit paſſer un contrat de mariage entre Monſieur le Marquis & moi ; il veut tout-à-l'heure faire partir l'Épine pour amener ſon Notaire de Paris : ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ſes ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous ? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'eſt que pour rendre ſervice. Tenez, je n'ai que faire de ſortir, je le vois ſur la terraſſe. (*Elle appelle.*) Monſieur de l'Épine !

LA COMTESSE, *à part.*

Cette ſotte !

SCENE XIII.

L'EPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

L'ÉPINE.

QUI eſt-ce qui m'appelle ?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contract de mariage entre Madame & votre Maître ; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de Monſieur le Marquis.

L'ÉPINE.

Nous avons une partie de chaſſe pour tantôt : je m'étois arrangé pour courir le lièvre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'eſt pourtant le dernier qu'on veut.

L'ÉPINE.

Ce n'eſt pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre ; je le compte pour mort. Ne ſavez-vous pas ? La fièvre le travailloit quand nous partîmes, avec le Médecin par deſſus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car ſi celui de Monſieur eſt mort, le mien l'eſt auſſi. Il y a quelque tems qu'il me dit qu'il étoit le ſien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre ? Quand je me fâcherois, il n'en ſera ni plus, ni moins. Il faut donc le chaſſer. (*à l'Épine.*) Retire-toi. (*L'Épine & Liſette ſortent.*)

SCÈNE XIV.

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

HORTENSE.

ON ſe paſſera de lui. Allez toujours écrire. *(Elle feint de ſe retirer avec le Chevalier.)*

LE MARQUIS, *bas à la Comteſſe.*

Si je lui offrois cent mille francs ? mais ils ne ſont pas prêts ; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi ; je les ai à Paris. Rappellez-les ; votre ſituation me fait de la peine.

LE MARQUIS, *à Hortenſe.*

Madame, voulez-vous revenir ? C'eſt que j'ai une propoſition à vous faire, & qui eſt tout-à-fait raiſonnable.

HORTENSE.

Une propoſition ! Monſieur le Marquis, vous m'avez donc trompée ? Votre amour n'eſt pas auſſi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous ? On prétend auſſi que vous ne m'aimez point ; cela me chicane. Ainſi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux : il y a deux cent mille francs ſur le teſtament ; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

LE CHEVALIER, *à Hortenſe, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y penſez pas, Monſieur : cent mille francs ne peuvent entrer en comparaiſon avec l'avantage de vous épouſer ; & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas, quand je ſuis de mauvaiſe humeur ; & je vous annonce que j'y ſerai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me raſſûre.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas ? Allons notre chemin, vous ſerez mariés.

HORTENSE.

Oui, finiſſons, Monſieur; je vous épouſerai; il n'y a que cela à dire. (*Elle ſort.*)

LE MARQUIS

Oui, parbleu, j'en aurai le plaiſir.

SCENE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

RESTEZ, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en penſez-vous, vous qui aimez Hortenſe, vous qu'elle aime? Ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne ſuis pas ſon amant, il m'effraie.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'eſt une choſe affreuſe! Il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ſoucie gueres; elle ſera ma femme: mais en revanche, je ſerai ſon mari; c'eſt ce qui me conſole: & ce ſont plus ſes affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la nôce, & ce ſoir confinée dans ſon appartement; pas plus de façons. Je ſuis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſerois d'avis qu'on les empêchât abſolument de s'engager. Hortenſe peut-elle ſe ſacrifier à un auſſi vil intérêt ? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, & qui avez du pouvoir ſur elle, retenez-la : faites-lui, par pitié, entendre raiſon, ſi ce n'eſt par amour. Je ſuis ſûre qu'elle ne diſpute ſi vilainement qu'à cauſe de vous.

LE CHEVALIER, *a part.*

Il n'y a plus de riſque à tenir bon. (*Haut.*) Que voulez-vous que j'y faſſe, Comteſſe ? je n'y vois point de remede.

LA COMTESSE.

Comment ? Que dites-vous ? Il faut que j'aie mal entendu ; car je vous eſtime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, & que c'eſt préciſément ma tendreſſe qui me défend de la réſoudre à ce que vous ſouhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'eſprit me prouverez-vous la juſteſſe de ce petit raiſonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle ſoit heureuſe, ſi je l'épouſe ; elle ne le ſeroit pas aſſez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altéreroit ; je la verrois ſe repentir de m'avoir épouſé,

ouſé, de n'avoir pas épouſé Monſieur; & à quoi je ne m'expoſerai point.

LA COMTESSE.

ne peut vous répondre qu'en hauſſant les épaules. Eſt-ce vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercénaire auſſi, mon petit cousin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs ſont fort bien aſſortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendreſſe ne raiſonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, ne prononcez pas ſeulement ce mot de tendreſſe; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA COMTESSE.

Vous me ſcandaliſez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureuſement: mais je ne m'en vanterai point. Ah! ciel! moi qui vous

eſtime ! Quelle avarice ſordide ! Quel cœur ſans ſentiment ! Et de pareils gens diſent qu'ils aiment ! Ah ! le vilain amour ! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *bruſquement.*

Ni moi plus rien à entendre : Monſieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortenſe ; après quoi, j'eſpere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monſieur, le contrat ſigné, je pars. Pour vous, Comteſſe, quand vous y penſerez bien ſérieuſement, vous excuſerez votre parent, & vous lui rendrez plus de juſtice.

LA COMTESSE.

Ah ! non : voilà qui eſt fini ; je ne ſaurois le mépriſer davantage.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

EH bien ! ſuis-je aſſez à plaindre ?

LA COMTESSE.

Eh ! Monſieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouſer ! Non, parbleu, je n'irai pas m'incommoder juſques-là ; je ne pourrois pas les trouver ſans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai juſtement la moitié de cette ſomme-là toute prête. A l'égard du reſte, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh ! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre ? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne-heure ; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiſelle, elle ſeroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de ſentimens ſi meſquins? Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puiſque vous dites que vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'eſt égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puiſque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin, eſt-ce une néceſſité que je vous épouſe à cauſe de la ſituation déſagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroit bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce ſoit une néceſſité; vous me faites plus ridicule que je ne le ſuis. Je ſais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime; & je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente, & d'un ton ſérieux.*

Vous faites fort bien, Monſieur; votre diſcrétion eſt tout-à-fait raiſonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'eſt que j'épouſerai cette fille-ci, avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu ſans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis.... Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, ſans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant!

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en ſavois qu'un, qui n'a pas réuſſi, & je n'en ſais plus. Je ſuis votre très-humble ſerviteur. (*Il ſe retire & fait pluſieurs révérences.*)

LA COMTESSE.

Bon ſoir, Monſieur. Ne perdez point de tems en révérences; la choſe preſſe.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, *ſeule.*

LA, qu'on me diſe en vertu de quoi cet homme-là s'eſt mis dans la tête que je ne l'aimois point. Je ſuis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'eſt qu'un idiot. Il faut que je me ſatisfaſſe.

SCENE XVIII.

L'EPINE, LA COMTESSE.

L'ÉPINE.

PUIS-JE prendre la licence de m'approcher de Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

L'ÉPINE.

De nous rendre réconciliés, Monſieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'avec l'eſprit tourné comme il l'a, il eſt homme à te punir de l'avoir bien ſervi.

L'ÉPINE.

J'ai le contentement que vous approuvez mon refus de partir? Il vous ſemble que je ſuis un ſerviteur excellent, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

L'ÉPINE.

C'eſt cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poſte. Madame, enſeignez à Monſieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce Notaire me conſternoit. Dans l'excès de mon zele, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort ; je l'aurois enterré, ſandis : le tout par affection ; & néanmoins on me gronde. (*S'approchant de la Comteſſe, d'un air myſterieux.*) Je ſais au demeurant que Monſieur le Marquis vous aime.

LA COMTESSE, *bruſquement.*

Cela ſe peut bien.

L'ÉPINE.

Eh oui ! Madame, vous êtes le tourment de ſon cœur. Liſette le ſait : nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compaſſion ; mais elle a craint la diminution de ſes petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

L'ÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puiſſance d'é-

poux ; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative ? C'étoit donc-là le motif de ſes refus ? Liſette eſt une jolie petite perſonne ! L'impertinente ! la voici. Va, laiſſe-nous. Je te raccommoderai avec ton maître : dis-lui que je le pris de me venir parler.

SCENE XIX.

LISETTE, LA COMTESSE, L'EPINE.

L'ÉPINE, *à Liſette, en ſortant :*

MADEMOISELLE, vous allez trouver le tems orageux ; mais ce n'eſt qu'une gentilleſſe de ma façon, pour obtenir votre cœur.

(*Il s'en va.*)

SCENE XX.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE, *s'approchant de la Comteſſe.*

QUE veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah! c'eſt donc vous?

LISETTE.

Oui, Madame. La poſte n'étoit point partie. Eh bien! que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouſe.

LISETTE.

Je ne ſais pas en quoi je le mérite; mais ce qui eſt de certain, c'eſt que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conſeiller. (*A part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, ſi j'avois un mari, avez-vous dit à l'Épine. Penſeroit-on que je ferai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie & aux ſervices intéreſſés de mes domeſtiques ?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne ſavez pas qu'il m'aime, Madame ; que par-là il a intérêt que vous épouſiez ſon maître ; &, comme j'ai refuſé de vous parler en faveur du Marquis, l'Épine a cru que je le deſſervois auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirois : & voilà comme il s'y prend ! Mais en bonne foi, me reconnoiſſez-vous au diſcours qu'il me fait tenir ? Y a-t-il même du bon ſens ? M'en aimeriez-vous moins quand vous ſerez mariée ? En ſerez-vous moins bonne, moins généreuſe ?

LA COMTESSE.

Je ne le penſe pas.

LISETTE.

Sur-tout avec le Marquis, qui, de ſon côté, eſt le meilleur homme du monde ? Ainſi, qu'eſt-

ce que j'y perdrois? Au contraire, ſi j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore eſpérer les ſiens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je penſe ſi différemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en queſtion, parce que je le juge néceſſaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui eſt bien; je vous crois. Je ne ſavois pas que l'Épine vous aimoit, & cela change tout; c'eſt un article qui te juſtifie: n'en parlons plus. Qu'eſt-ce que tu me voulois dire?

LISETTE.

Que je ſongeois que le Marquis eſt un homme eſtimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais penſé autrement.

LISETTE.

Un homme avec qui vous aurez l'agrément d'avoir un mari ſûr, ſans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela eſt encore vrai : ce n'eſt pas-là ce que je diſpute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, & je ſuis née pareſſeuſe.

LISETTE.

Vous en avez des inſtans de mauvaiſe humeur, qui nuiſent à votre ſanté.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, Avocats, Fermiers; le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'eſt, peut-être, le ſeul homme qui vous convienne ?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous ſentez point de l'éloignement pour lui ?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle paſſion ; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui ſoit contraire.

LISETTE.

Eh ! n'eſt-ce pas aſſez, vraiment ? De la paſſion ! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous reſterez toujours veuve : &, à proprement parler, ce n'eſt pas lui que je vous propoſe d'épouſer, c'eſt ſon caractere.

LA COMTESSE.

Qui eſt admirable, j'en conviens. Et on peut dire aſſurément que tu parles bien pour lui. Tu me diſpoſes on ne peut pas mieux ; mais il n'aura pas l'eſprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc ? Ne vous a-t-il pas parlé de ſon amour ?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit ; & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée ; c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui eſt arrivé ? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le ſouffrir. En un mot, je le déteſte ; je ſuis

furieuſe contre ſon amour : voilà d'où il part ; moyennant quoi, je ne ſaurois le déſabuſer ſans lui dire : Monſieur, vous ne ſavez ce que vous dites ; & ce ſeroit me jetter à ſa tête : auſſi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh ! c'eſt une autre affaire : vous avez raiſon ; ce n'eſt point ce que je vous conſeille non plus ; & il n'y a qu'à le laiſſer-là.

LA COMTESSE.

Bon ! Tu veux que je l'épouſe, tu veux que je le laiſſe-là ; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Et peut-être n'a-t-il pas tant de tort, & que c'eſt ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y penſois : c'eſt ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à l'Épine, & que je lui inſinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Liſette ; à moins que je n'y ſois pour rien.

LISETTE.

Apparemment ; ce n'eſt pas vous qui vous en aviſez, c'eſt moi.

LA COMTESSE.

En ce cas je n'y prends point de part. Si je l'épouſe, c'eſt toi à qui il en aura obligation; & je prétends qu'il le ſache, afin qu'il t'en récompenſe.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits! Je vous quitte pour chercher l'Épine; mais ce n'eſt pas la peine: voilà le Marquis, & je vous laiſſe.

SCÈNE XXI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *à part, ſans voir la Comteſſe.*

VOICI cette lettre que je viens de faire pour le Notaire : mais je ne ſais pas ſi elle partira : je ne ſuis pas d'accord avec moi-méme. (*A la Comteſſe.*) On dit que vous ſouhaitez me parler, Comteſſe?

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt en faveur de l'Épine. Il n'a voulu que vous rendre ſervice ; il craint que vous ne le congédiez, & vous m'obligerez de le garder : c'eſt une grace que vous ne me refuſerez pas, puiſque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-tems.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en défierois, puiſque je ne ſaurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ha, ha, ha; ce ton bruſque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la choſe eſt fort plaiſante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne penſez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je penſe que je voudrois ne vous avoir jamais vûe.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des graces! A quoi me ſerviroient-elles? N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïſſable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre hai-

ne ! Eh ! quelles preuves avez-vous de la mienne ? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des diſcours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille ? Toutes viſions que vous prenez, je ne ſais comment, dans votre tête, & que vous vous figurez venir de moi ; viſions que vous groſſiſſez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une mal-adreſſe ! Ce n'eſt non plus à moi que vous parlez qu'à qui ne vous parla jamais ; & cependant Monſieur ſe plaint.

LE MARQUIS.

C'eſt que Monſieur eſt un extravagant.

LA COMTESSE.

C'eſt, du moins, le plus inſupportable homme que je connoiſſe. Oui, vous pouvez être perſuadé qu'il n'y a rien de ſi original que vos converſations avec moi ; de ſi incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre averſion m'accommode !

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'eſt-ce pas? & je vous crois. Mais voyons: que ſouhaiteriez-vous que je vous répondiſſe?

LE MARQUIS.

Ce que je ſouhaiterois? Voilà qui eſt bien difficile à deviner! Parbleu, vous le ſavez de reſte.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Allez, Monſieur, je ne vous aimerai jamais; non jamais.

LE MARQUIS.

Tant-pis, Madame, tant-pis: je vous prie de trouver bon que j'en ſois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorſqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut, du moins, leur demander ce qu'ils en penſent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y ſaurois tenir. Adieu. (*Elle veut s'en aller.*)

LE MARQUIS, *la retenant.*

Eh bien ! Madame, je vous aime ; qu'en penſez-vous ? &, encore une fois, qu'en penſez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que j'en penſe ? Que je le veux bien, Monſieur ; &, encore une fois, que je le veux bien ; car, ſi je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Vous le voulez bien ? Ah ! je reſpire ! Comteſſe, donnez-moi votre main, que je la baiſe.

SCENE XXII.

& derniere.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

VOTRE billet eſt-il prêt, Marquis ? Mais vous baiſez la main de la Comteſſe, ce me ſemble ?

LE MARQUIS.

Oui ; c'eſt pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, ſans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embraſſe, Marquis. (*A la Comteſſe.*) Comteſſe, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien ! vous ne l'attendrez plus.

FIN.

Longchamps, Pierre de

MALAGRIDA,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES

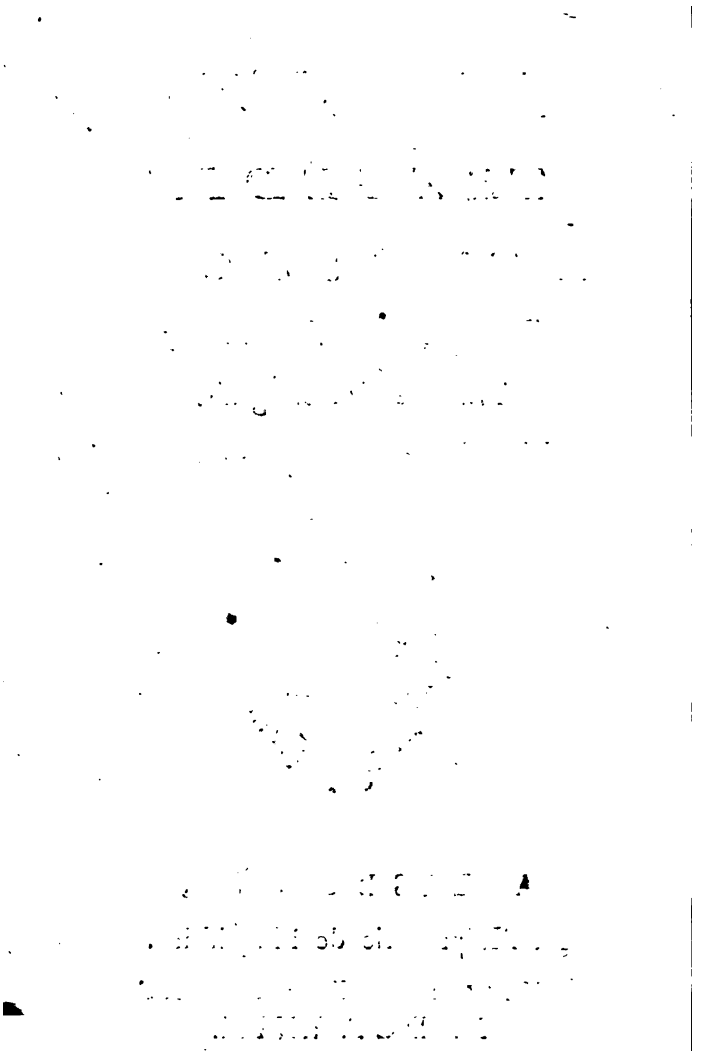
ET EN VERS;

Traduite du Portugais.

Prix, vingt-quatre ſols.

A LISBONNE,
De l'Imprimerie de l'Inquiſition.

M. DCC. LXIII.



A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

DE CARVALHO,

DUC D'OEIRAS,

MINISTRE DU ROI DE PORTUGAL.

MONSEIGNEUR,

Je fais paroître ſous vos auſpices une Tragédie dont vous êtes le Héros ; ce ſeul mérite peut lui valoir un ſuccès que je n'oſe attendre de mes foibles talens. En effet, Monſeigneur, quel préjugé

pour ma Pièce que votre nom, qui la décore preſque à chaque page ! Toute l'Europe ne le prononce plus qu'avec des tranſports d'enthouſiaſme, ce nom chéri des Nations fideles à leurs Maitres. Puiſſe une foible étincelle de ce ſentiment, réjaillir ſur des Vers conſacrés à peindre les vertus d'un grand Miniſtre, qui réunit à tant de qualités ſublimes, le mérite incomparable d'avoir arraché aux piéges de la mort un grand Roi ſon Souverain !

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Excellence,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur D E * * *

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL y a long-tems que j'avois conçu l'idée de cette Tragédie. J'en avois même exécuté quelques Scènes, que je condamnois à un oubli profond, dans la crainte de mortifier quelques particuliers honnêtes gens, qui auroient pu ſe rencontrer dans un Corps également proſcrit par les Loix & par la Religion. Je concevois la poſſibilité d'un Jéſuite honnête homme, parce que je ne ſuppoſois pas tous les Jéſuites éclairés. Dans cette hypothèſe, j'ai ſuivi le précepte *Alteri ne feceris, &c.* Je demande aujourd'hui ſi je viole ce précepte philoſophique, en déclamant quelques Vers contre une Société que cent Arrêts ont flétrie, & qu'un dernier coup de foudre vient d'anéantir. Si l'on me ſoutient l'affirmative, je demanderai encore qui ſont & où ſont ceux que j'offenſe, & il ſe trouvera, toute recherche faite, que je n'aurai point écrit contre les Jéſuites, parce qu'il n'y aura plus de Jéſuites, lorſque mon Ouvrage paroîtra; que je ne pour-

ſuis qu'un phantôme, que l'on ne connoîtra bien-tôt en France que par tradition ; qu'une chimere, qui n'aura qu'une exiſtence de reminiſcence. On ſe retranchera à me dire que je trouble au moins la cendre des morts ; & je répondrai que je diſſéque un cadavre, que je fouille dans ſes entrailles, que j'y trouve les traces du venin qui l'a tué ; que je démontre enfin que ſa mort n'a d'autre principe, que le vice de ſa propre conſtitution. Je veux fermer la bouche à l'impoſture, qui débite, ſans le croire, que les Jéſuites ſont la victime de l'injuſtice & de l'animoſité de leurs Ennemis. Je veux blanchir l'innocence, ſans m'ériger en cenſeur du vice. Telle eſt au moins mon intention, & il ne s'agit ici que de la juſtifier. Je laiſſe à d'autres les réflexions ſur les moyens que j'ai pris pour arriver à mon but. On ne manquera pas de dire qu'une Tragédie n'eſt point une diſſertation, & on dira vrai. Je n'ai point prétendu diſſerter, j'ai voulu peindre. Si l'on reconnoît les Jéſuites ſous les traits de Malagrida & dans les autres tableaux que j'ai tracés d'après les mémoires les plus exacts, toutes mes preuves ſont faites. La Société pouvoit exiſter dix ſiécles avec une meilleure économie ; mais quelqu'immenſe que fût ſon pouvoir, elle a encore plus dé-

penſé en forfaits, qu'elle n'a amaſſé en crédit ; & voilà la cauſe de ſa prompte deſtruction : je ne ſuis point de l'avis de ces Politiques qui attribuent ſa chûte à ſon trop de puiſſance. Ce n'eſt pas le nuage le plus élevé qui crève, mais celui qui eſt le plus chargé de vapeurs.

Telles ſeroient en ſubſtance mes réponſes à certaines gens qui me condamneroient avant que de m'avoir lû ; viendroient, après la lecture, des reproches d'un autre genre ; on inſiſteroit ſur la hardieſſe que je me ſuis permiſe, d'altérer des circonſtances connues de l'aſſaſſinat du Roi de Portugal. J'aurois beau m'appuyer de l'autorité des plus grands Maîtres de l'art, qui ſe ſont donné avec ſuccès de pareilles licences, on ne voudroit pas m'en croire, ou bien on les condamneroit pour ne pas m'excuſer. De quel droit, me diroit-on, oſez-vous faire aſſaſſiner le Marquis de Tavora par ſa propre femme qui n'y a jamais penſé ? Parce qu'il étoit dans le caractere de Malagrida de lui conſeiller un tel forfait, & dans le caractere de cette méchante femme de l'exécuter ; parce que la nature n'a plus de droits ſur un cœur qu'un amour criminel enivre ; parce que les Jéſuites l'avoient dreſſée à toute

eſpèce de crimes, & que, de tout temps, ils ont fait de bons élèves dans ce genre : parce qu'enfin, la vraiſemblance ſuffit au Théâtre, pourvu qu'on y reſpecte les faits principaux qui ſont la baſe du Poëme.

En effet, n'eſt-ce pas confondre la Tragédie avec l'Hiſtoire, dont l'objet eſt d'inſtruire, ſi elle peut, ſans ennuyer, que d'exiger d'elle cette vérité ſcrupuleuſe, qui lui feroit ſouvent manquer ſon but, qui eſt de plaire. Emouvoir les paſſions, voilà l'objet du Poëte dramatique ; s'il y réuſſit, n'importe comment, on doit lui tenir compte du plaiſir qu'il nous donne, fût-ce même en nous trompant ſur les faits. Si des drames de pure imagination, tels qu'Alzire, reproduiſent cent fois le charme qu'on éprouve dans leur lecture, pourquoi un ſujet d'hiſtoire, où l'on aura modifié quelques circonſtances, n'auroit-il pas le même effet ?

Ce que je dis de certains faits, ne ſçauroit s'appliquer aux mœurs, & ſi Guſman, confident d'Aveiros, eût été un perſonnage de marque dans ma Pièce, je n'aurois pas oſé me ſervir de lui pour mon dénouement : les vertus que je lui prête, ne reſſemblent en rien au vrai caractere de ce ſcélérat ; mais

il falloit ſortir d'embarras, & je prie le Lecteur de me pardonner cette vraie licence, en faveur des détails qu'elle me donne occaſion de faire. On goûtera peut-être le combat des ſentimens qu'il éprouve tour-à-tour pour ſon Roi & pour ſon Maître.

Quant à Malagrida, je ne crois pas démentir l'idée que les Relations nous donnent de ce monſtre, en le repréſentant, dans la premiere Scene du premier Acte, amoureux de la Marquiſe de Tavora ſa pénitente ; les Jéſuites mêmes auroient paſſé condamnation ſur ce point, en faveur du ſilence que je m'impoſe ſur un article plus grave encore. Tout le monde eſt inſtruit de la circonſtance du cachot.

Il me reſte à parler de l'amour du Duc d'Aveiros & de la Marquiſe de Tavora, ſur lequel roule une partie de l'intrigue de ma Tragédie. Quoique les Relations ne diſent rien de poſitif là-deſſus, elles donnent aſſez à entendre que l'amour étoit un des principaux mobiles de la conjuration. D'ailleurs quel moyen de ſuppoſer qu'une femme eût pû ſe porter à tant d'horreurs, ſi un pareil motif ne l'eût déterminée. Qu'eût-elle gagné à placer Aveiros ſur un Trône

qu'il n'eût point partagé avec elle. Que l'on compare le riſque qu'elle court avec l'avantage qui peut réſulter du ſuccès incertain d'une pareille démarche, & on conviendra qu'il falloit faire jouer une paſſion plus forte encore que l'ambition. Ce reſſort, plus puiſſant dans cette occaſion-ci, c'eſt l'amour.

Mais, répliquera-t-on, ces ſortes de peintures ſont dangéreuſes, & il ne ſeroit pas ſûr de permettre à de jeunes perſonnes la lecture de votre Ouvrage. Je réponds que la peinture d'un amour auſſi criminel, & qui a des effets ſi révoltans, ne peut inſpirer que de l'horreur : que la Phédre de Racine a été regardée de tout temps comme une école de mœurs ; que le grand Arnauld lui-même en eût conſeillé la lecture, ſans l'Epiſode d'Hippolite & d'Aricie. Je ſuis bien éloigné de proſcrire les tableaux d'un amour légitime : je ſuis même aſſez peu rigoriſte ſur le choix des couleurs, pourvu qu'elles ſoient vraies ; mais je mets en fait, que s'ils ſont quelquefois des impreſſions funeſtes, c'eſt parce que l'amour marche à côté de l'innocence. Les foibleſſes d'un Héros amoureux ſe confondent aiſément avec ſes vertus ; les tranſports d'un ſcélérat paſſionné rentrent d'eux-mêmes dans la claſſe de ſes vices.

Je finis en ſoumettant ces réflexions au jugement du Public ; leur juſteſſe ou leur fauſſeté dépend de l'impreſſion que fera ſur lui cette Tragédie. J'aurai raiſon ſi elle l'amuſe, & je ſerai le premier à me condamner, ſi j'ai le malheur de lui déplaire.

ACTEURS.

CARVALHO, *Miniſtre du Roi de Portugal.*

LE DUC D'AVEIROS, *Chef de la Conjuration.*

LE MARQUIS DE TAVORA.

LA MARQUISE DE TAVORA, *Amante d'Aveiros.*

MALAGRIDA, *faux Prophete.*

MATHOS, ALEXANDRE, } *Confidens de Malagrida.*

GOMEZ, *Confident de Carvalho.*

GUSMAN, *Confident d'Aveiros.*

FERNANDEZ, *Chef des Gardes du Palais.*

SUITE DE CARVALHO.

TROUPE DE CONJURÉS.

La Scene eſt à Lisbonne, dans le Palais du Roi.

MALAGRIDA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MALAGRIDA, MATHOS, ALEXANDRE, *& plusieurs autres Jésuites.*

MALAGRIDA.

ENfin l'instant approche, où, par d'heureux forfaits,
Nous verrons de Bragance échouer les projets.
Je vous l'avois promis, & quoique ma prudence
Redoutât ses périls d'une telle vengeance,
J'ai sçu trouver des bras, qui, prompts à nous venger,
Dans le sang du Tyran, brûlent de se plonger.

Tout ſeconde mes vœux, & Ricci va connoître;
Qu'enfant de Loyola, je ſuis digne de l'être.
Cependant en tous lieux faites ſemer le bruit,
Que l'Ennemi des Saints doit périr cette nuit;
Que, ſur lui, du Très-Haut la vengeance s'apprête;
Que Bragance s'endort au ſein de la tempête.
Du trépas qui l'attend, ſi Lisbonne frémit
Dites que Dieu m'inſpire & que je l'ai prédit.
De la Religion faites valoir l'empire:
Dites que le Tyran ſongeoit à la détruire;
Et que, dans peu de jours, de nouveaux tremblemens
Du Portugal en feu ſappoient les fondemens,
Si l'Eternel enfin, vaincu par ma priere,
N'eût tourné contre lui les traits de ſa colere.

MATHOS.

Ainſi donc nous touchons au fortuné moment,
Où, de nos attentats, lâche & vil inſtrument,
Un brigand forcené...

MALAGRIDA.

C'eſt à des mains plus ſûres
Que j'ai commis le ſoin de venger nos injures,
Mathos.... il t'en ſouvient.... ſon poignard égaré
Ne put frapper, hélas! qu'un coup mal aſſuré.
Sous un ciel plus heureux, le bras ſur qui je compte,
D'un complot mal tiſſu, va réparer la honte.
Rempli de mon projet, j'ai pénétré la Cour;
Dans ces cœurs ſi cachés, j'ai ſçu porter le jour;

J'ai vu que tous ces Grands ſont un amas de traîtres,
Toujours prêts à flatter, à s'immoler leurs Maîtres.
Reſpirant à la fois la haîne & les honneurs,
Ils déteſtent Bragance, & briguent ſes faveurs,
Et, ſous les faux dehors d'un zèle qu'ils trahiſſent,
Ils baiſent une main que dans l'ame ils maudiſſent.
Cet Aveiros ſur-tout, dont le cœur ulceré,
Comme à l'ambition, à l'amour eſt livré,
Forcé de taire un feu qui n'oſe plus paroître,
Ne voit qu'en frémiſſant, ſon Rival dans ſon Maître.
Tu ſçais que Tavora lui prodigua long-temps
Ces charmes dont l'éclat eût ſubjugué mes ſens,
Si mon ame, aux forfaits toute entiere livrée,
Aux voluptés encor eût pu donner entrée;
Mais ſur d'autres objets portant tous mes deſirs,
De mon cœur, pour un temps, j'écartai les plaiſirs.
Bragance avoit perdu l'objet de ſa tendreſſe,
Bien-tôt ſon cœur oiſif brûla pour la Princeſſe;
Aveiros moins amant encor qu'ambitieux,
Sous des dehors ſereins, diſſimula ſes feux,
Et ce parti prudent lui ſauva la diſgrace
De perdre en même temps ſa maîtreſſe & ſa place.
Favori de ſon Maître, en ce haut point d'honneur,
Il dévoroit en vain ſa jalouſe fureur;
Je ſçais la pénétrer, bien-tôt ma prévoyance
A pour unique objet, d'enflâmer ſa vengeance.
J'aigris ſon déſeſpoir, j'irrite ſon ennui;
De la Religion, je lui promets l'appui;

J'exagere à ſes yeux l'éclat d'une Couronne ;
Je dis qu'à ſon pouvoir il ne manque qu'un Trône ;
Que Bragance eſt l'horreur & du Peuple & des Grands ;
Et que Dieu même, enfin, veut la mort des Tyrans.
Ce diſcours, cher Mathos, eſt comme un trait de flâme ;
Dont le ſoudain éclair vient embraſer ſon ame ;
Du Prince, ſon Rival, il dévore le rang,
Il dit que de Bragance il va percer le flanc :
Et, dans les noirs accès de ſa jalouſe rage,
Il brûle de donner le ſignal du carnage.
Si ma prudence alors n'eût retenu ſes pas,
Il ſe perdoit ſans doute, & ne nous ſauvoit pas.
Pour m'aſſurer le fruit de ſix mois d'artifice,
D'un Prince que je hais, j'éloigne le ſupplice ;
Lui préparant un coup, non moins ſûr, mais plus lent ;
D'un projet mieux conçu, je dirige le plan :
De ce complot, Amis, dont j'ai tiſſu la trame,
Aveiros eſt le bras, mais nous en ſommes l'ame ;
Si le ſuccès le ſuit, pour l'en récompenſer,
Sur le Trône vacant, je prétends le placer.

ALEXANDRE.

Eh ! ne craignez-vous point que votre heureux complice
Ne nous puniſſe, un jour, de ce fatal ſervice ?
Aveiros, de ſon Trône, aura ſoin d'écarter
Ces coups que, ſur Bragance, il eſt prêt de porter ;
Et, ſçachant quels effets produit notre colere,
Il nous accablera, crainte de nous déplaire.

MALAGRIDA.

Aveirós, croyez-moi, briguera notre appui :
D'un Trône qui chancelle, il tomberoit ſans lui.
S'il ne partage un rang où je permets qu'il tende,
Comme on l'y voit monter, je veux qu'il en deſcende.
Amis, ce temps n'eſt plus, où nos bras incertains
Ne tranchoient qu'en tremblant les jours des Souverains ;
Des Jéſuites alors l'adroite politique
N'avoit pas tout ſoumis à notre République ;
Un pouvoir plus antique, & non moins redouté,
Des Potentats Chrétiens ſubjuguoit la fierté,
Et Rome, de tout temps la rivale des Trônes,
De ſes foudres encor ébranloit les Couronnes ;
Ces Pontifes enfin, moins adroits qu'inhumains,
Laiſſerent émouſſer le glaive dans leurs mains.
Loyola s'en ſaiſit. Le fanatiſme impie
Se ſignale bien-tôt ; ſa pieuſe furie
Arme contre les Rois la ſuperſtition,
Et fait une vertu de la rébellion.
Dans de vagues propos d'abord notre prudence
De nos ſourdes erreurs hazarda la ſemence ;
Aux Tribunaux ſacrés, leur venin corrupteur
Se gliſſa quelquefois dans l'ame du pécheur :
Mais à l'erreur bien-tôt donnant plus de carriere,
Le Regicide enfin fit retentir la Chaire ;
Et l'immenſe Recueil de nos Ecrits divers
A poignarder les Rois inſtruiſit l'Univers.

C'eſt en vain qu'un Tyran prétendroit nous détruire,
Dès qu'il eſt ſoupçonné, ſous nos coups il expire,
Et ce vaſte pouvoir dont on fait tant de bruit,
Si nous le condamnons, s'éclipſe ou ſe détruit.
Quand Ricci le commande, à ſa voix meurtriere
Les Maîtres des Humains rentrent dans la pouſſiere.

ALEXANDRE.

Si j'en crois cependant un ſonge, dont l'erreur
M'a frappé cette nuit d'épouvante & d'horreur,
Nous allons voir tomber cette grandeur immenſe,
Qui des Rois, nos Rivaux, nous ſoumet la puiſſance.
A peine ſur mes ſens fatigués de forfaits,
Le ſommeil répandoit ſes pavots inquiets,
Qu'à la ſombre lueur d'un éclair formidable,
J'apperçois un coloſſe énorme, épouvantable:
Sous l'humble habit d'Ignace, il portoit juſqu'aux Cieux
D'un front pâle & flétri l'orgueil ambitieux.
Son vaſte corps ombrage & la mer & la terre;
Il parcourt, d'un coup d'œil, l'un & l'autre hémiſphere:
Sa main tient un poignard entouré de ſerpens,
Et ſes pieds ſont portés ſur les Trônes ſanglans:
Des Rois de l'Univers la puiſſance frivole
Sembloit s'anéantir à l'aſpect de l'idole,
Qui, de ces Potentats réglant le triſte ſort,
Achetoit à vil prix leur ſuffrage ou leur mort.
Mais un pouvoir ſans borne attire trop de haine,
Il eſt le ſûr garant d'une chûte prochaine;

A l'Univers ſéduit bientôt le Portugal
De la deſtruction a donné le ſignal :
Soudain vous euſſiez vu tous les Dieux de la terre,
Contre ce monſtre affreux, réunir leur tonnerre.
En vain de vils Prélats lui prêtant leur appui,
Contre un Sénat auguſte, ont combattu pour lui.
J'ai vu tomber ſa tête. Avide de Couronnes,
Elle rouloit encor ſur les marches des Trônes,
Quand je m'arrache enfin au ſiniſtre ſommeil,
Dont la trace effrayante a ſuivi mon réveil.

MALAGRIDA.

Je ne m'attendois pas que l'erreur d'un vain ſonge
Dût enfanter le trouble où la frayeur vous plonge,
Et que, lorſqu'à Bragance on va porter la mort,
Vous duſſiez nous prédire un auſſi triſte ſort.
D'un ſecret cependant je veux bien vous inſtruire,
Et vous initier au grand art de prédire.
Sçachez qu'un vrai Prophete, & qui craint de mentir,
A le double talent de parler & d'agir ;
Que la prédiction compromet ſa ſcience,
Si de l'événement il n'eſt chargé d'avance.
Je vous crus plus inſtruit, & ne ſoupçonnois point
Qu'un fils d'Ignace un jour dût errer ſur ce point.
Mais bien-tôt en ces lieux Tavora doit ſe rendre,
Et je veux ſans témoins lui parler & l'entendre.
Allez, prophétiſez & ſouvenez-vous bien
Qu'un Tyran doit périr, & qu'un ſonge n'eſt rien.

SCENE II.

MALAGRIDA, *ſeul.*

CRUELS preſſentimens, funeſte impatience,
Que vous me vendez cher l'eſpoir de la vengeance !
Et que mon foible cœur, contraint à ſe trahir,
Donne à regret la paix dont il ne peut jouir !
Oui, c'eſt un ſoin cruel d'encourager le crime,
Quand on eſt du remords la première victime.
Eh ! quel eſt donc le prix de cette douce paix
Qu'on ne peut acheter par trente ans de forfaits ?
Mais, que dis-je ? au remords Malagrida ſenſible
Ne peut-il étouffer ſa voix ſourde & terrible ?
Sors de mon lâche cœur, inflexible bourreau,
Ou je vais t'en bannir par un crime nouveau.
J'entends du bruit, on vient... la Princeſſe s'avance,
Empoiſonnons ce cœur dont j'ai la confiance ;
Uſons des droits ſacrés que je me fis donner
De ſonder les forfaits & de les pardonner.

SCENE III.

MALAGRIDA, LA MARQUISE DE TAVORA.

LA MARQUISE DE TAVORA, *à part.*

AVEIROS en ces lieux ne paroît point encore!
Quel objet te retient, cher amant que j'adore?
Peut-être tout entier à tes soupçons jaloux,
Tu te plains... mais que vois-je?.. Aveiros, est-ce vous?

MALAGRIDA.

Madame, si j'en crois à ma vuë incertaine,
Je lis sur votre front plus d'amour que de haine.
La haine cependant doit régner à son tour,
Et ce jour de vengeance est peu fait pour l'amour.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Depuis quand jugez-vous qu'il soit digne de blâme,
Cet amour dont vous-même avez nourri la flâme?
Quand d'un hymen sacré j'osai trahir les nœuds,
A vos pieds j'apportai le secret de mes feux.
Je rougissois encor d'une flâme adultere,
Dont ma bouche, en tremblant, avouoit le mystere;
Votre prudence alors eût pu me retenir:
Aux bornes du devoir que je n'osois franchir.
A vos ordres sans doute effrayée & tremblante,
J'aurois frémi des noms & d'épouse & d'amante,

Dont je prétends couvrir l'horreur d'un parricide.
La vengeance & l'amour, voilà ce qui me guide.
Au moment où Bragance eût changé mon deſtin,
A lui percer le flanc, je diſpoſai ma main:
Et ſi j'ai différé le trépas d'un barbare,
Je voulois aſſurer les coups que je prépare;
Je ne l'épargne, enfin, que pour mieux le punir.

MALAGRIDA.

Moderez des tranſports qui pourroient nous trahir.
On vient; c'eſt Aveiros.

SCENE IV.

AVEIROS, MALAGRIDA, LA MARQUISE DE TAVORA.

LA MARQUISE DE TAVORA.

CHER amant que j'implore,
Ton cœur m'a ſoupçonnée, aimeroit-il encore?
Me fait-il grace, enfin?

AVEIROS.

Ah! béni ſoit le Ciel.

MALAGRIDA.

Qui joint vos intérêts, à ceux de l'Eternel;

LA MARQUISE DE TAVORA.

Qui te rend à mes vœux, cher objet de mes larmes;

AVEIROS.

Qui, loin de ton amant, lui conſerva tes charmes!

Ton

Ton cœur, ton ame... hélas ! privé de tant de biens,
Je déplorois tes maux plus encor que les miens ;
Tavora, me disois-je, aime Aveiros sans doute,
Elle a pu me quitter : que cet effort lui coute !
Son malheureux amant regne encor sur son cœur,
Je la suis dans les bras de son persécuteur,
Et ces tendres soupirs, que sa douleur m'adresse,
En trompant mon rival, consolent ma tendresse.
Un autre cependant jouit de ses appas.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Je perdois mon amant en ne le fuyant pas.
Tu connois d'un rival la sombre jalousie,
Il fallut te trahir pour te sauver la vie ;
Mais Tavora, sensible à cette trahison,
De la mort du tyran attendoit son pardon.
Je vais le mériter, & dans le sang d'un traître,
Me laver d'un affront qui m'avilit peut-être.

AVEIROS.

Où courez-vous, Madame ?

MALAGRIDA.

Allez, belle Judith,
Et méritez ce nom par la mort d'un proscrit,
Dont le Ciel, en vos mains, a remis le supplice.

AVEIROS.

Et vous lui commandez ce fatal sacrifice !
Songez à quel péril vous nous exposez tous,
Si l'on découvre un jour la trace de nos coups.
Ah ! si de ce complot on dénouoit la trame,
Quelle honte pour toi, quel tourment pour mon ame !

Tavora, ſeul objet qu'idolâtre mon cœur....
Sur un vil échaffaut... Ah ! je frémis d'horreur !

MALAGRIDA.

Si le Ciel la choiſit, s'il daigna lui remettre....

AVEIROS.

N'eſt il point d'autres bras que vous puiſſiez commettre
A l'emploi dangereux d'aſſaſſiner un Roi,
Sans nous tant expoſer, Tavora, vous & moi ?
Aſſez d'autres, ſans nous, dans l'eſpoir du ſalaire,
Rempliront d'aſſaſſin l'odieux miniſtere.
Il eſt de ces brigands, meurtriers par état,
Qu'on achette au beſoin pour un aſſaſſinat ;
Qui vendent à vil prix leur fureur mercénaire,
S'enrichiſſent du ſang qu'ils mettent à l'enchere.
A de pareilles mains, nous pouvons confier
Le deſtin du tyran qu'il faut ſacrifier.

MALAGRIDA.

Et depuis quand, Seigneur, êtes vous ſi timide ?
Vous reſpiriez tantôt l'ardeur du régicide,
Et ſi mon bras alors ne vous eût retenu,
Aveiros ſe perdoit par excès de vertu.

AVEIROS.

Je me perdois, mais ſeul, & ma flamme contente,
Pour un moment au moins, retrouvoit mon amante.
Mais qui vous répondra que le Ciel n'ait formé
Le projet dont ma main....

LA MARQUISE DE TAVORA.

Il ne t'a pas nommé.

MALAGRIDA.

Et la prédiction....

AVEIROS.

Que mon ame reſpecte,
Si vous continuez, me deviendra ſuſpecte.
Quoi qu'ordonne le Ciel, à des aſſaſſinats,
Tavora, croyez-moi, doit refuſer ſon bras.
Il en eſt de plus vils, qu'une grande Princeſſe
Peut employer au meurtre avec moins de baſſeſſe.
D'un forfait généreux l'inſtrument s'avilit :
Il faut, ſans le commettre, en recueillir le fruit ;
Et par un double crime, écartant les indices,
Échapper au ſoupçon en perdant nos complices.

MALAGRIDA.

C'eſt l'art des Grands au moins.

AVEIROS.

Et ce ſera le mien.
Guſman, que me veut-il ?

SCENE V.

GUSMAN, AVEIROS, LA MARQUISE DE TAVORA, MALAGRIDA.

AVEIROS.

PARLE.

GUSMAN.

Seigneur.

AVEIROS.

Eh ! bien.

GUSMAN.

Carvalho, ſans témoins, vous demande audience.

MALAGRIDA.

De ce complot, ô Ciel ! auroit-il connoiſſance ?

AVEIROS.

Séparons-nous, Madame.

TAVORA.

Hélas !

MALAGRIDA.

Je vais prier
Qu'à d'autres bras le Ciel veuille bien ſe fier.

AVEIROS, *à part.*

Va, monſtre, ſi Bragance expire ma victime,
Je veux, en t'immolant, réparer ce grand crime.

SCENE VI.

AVEIROS, CARVALHO.

AVEIROS.

SEIGNEUR, qui peut cauſer le trouble où je vous vois ?

CARVALHO.

On en veut à tes jours, ô le meilleur des Rois !
Si j'en crois cette lettre, une main ennemie
Tranche le fil ſacré de la plus belle vie....

Il nous rend tous heureux, & d'indignes Sujets
Lui réſervent la mort pour prix de ſes bienfaits !

AVEIROS.

Quel effroi me ſaiſit ! ô Bragance ! ô mon Maître !
Ne m'ôtez pas l'honneur de prévenir le traître.
Nommez-moi le coupable, & ma main, ſans horreur,
De cent coups de poignard va lui percer le cœur.
Et fût-il d'Aveiros ou le fils ou le pere,
J'ai ſoif de tout ſon ſang.

CARVALHO.

Ce qui me déſeſpere.
C'eſt que de ce complot l'obſcure trahiſon,
De tout ce que je vois, écarte le ſoupçon. . . .
Des Jéſuites pourtant je redoute la rage ;
De leur deſtruction j'ai conſommé l'ouvrage.
Cet important ſecret entre nous concentré,
Dans Liſbonne, Seigneur, auroit-il tranſpiré ? . . ?
Il n'eſt point de forfaits dont ils ne ſoient capables.

AVEIROS.

Mais l'intérêt toujours guida leurs mains coupables.
Et, comme à les ſervir il paroît ſe porter,
Bragance, de leurs coups, n'a rien à redouter.

CARVALHO.

Si de Bragance enfin ils pénétroient la haine ?

AVEIROS.

D'Aveiros & de vous la mort ſeroit certaine,
Et déjà de tous deux le funeſte trépas
Eût ſignalé le cours de leurs aſſaſſinats.

CARVALHO.

Puiſſent-ils, épargnant une tête ſi chere,
Appéſantir ſur moi les traits de leur colere.

AVEIROS.

Puiſſe mon ſang verſé devenir le garant
Des jours d'un Souverain non moins juſte que grand.

CARVALHO.

Des foudres cependant qui menacent ſa tête,
Allons, s'il en eſt temps, écarter la tempête.
Que Bragance lui-même, à l'ombre de la nuit,
S'éloigne du Palais ſans eſcorte & ſans bruit;
Ainſi des Conjurés trompons l'injuſte rage.

AVEIROS, *à part.*

Ma fureur de ce pas va preſſer le carnage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MALAGRIDA, *ſeul.*

CARVALHO nous redoute, & ſon fatal courroux,
Parmi tant d'ennemis, ne ſoupçonne que nous !
Miniſtre impérieux, ce ſoupçon qui m'offenſe
Ajoutera ta perte à celle de Bragance ;
Et tes ſoins inquiets & ton farouche orgueil,
Sans retarder ſa chûte, ont creuſé ton cercueil.
D'un ſtratagême vain que m'importe l'audace ?
Il ne peut le ſauver du coup qui vous menace.
Loin des murs de Liſbonne, où la peur le conduit,
L'inſenſé va ſe perdre & le trépas le ſuit ;
Le flambeau de la mort, dans cette route obſcure,
Eclairera la nuit dont l'horreur le raſſure :
Mais ſon obſcurité, favorable à mes vœux,
Déjà prête aux forfaits un voile officieux :
Les momens nous ſont chers, & mon impatience
Va preſſer d'Aveiros la trop lente vengeance.
Il doit en ce lieu même armer les Conjurés ;
A ſervir mes deſſeins ſont-ils bien préparés ?

J'ai, pour mieux le ſéduire, ordonné ces preſtiges
Que le peuple confond avec les vrais prodiges. . . .
Mais je l'entends, lui-même adreſſe ici ſes pas ;
Il marche accompagné.

SCENE II.

LE MARQUIS DE TAVORA, AVEIROS, MALAGRIDA, *pluſieurs Conjurés.*

AVEIROS, *aux Conjurés.*

MINISTRES du trépas
Qu'exige du Très-haut la juſtice éternelle,
Promettez à ce Dieu de venger ſa querelle :
Etouffez dans vos cœurs des remords indiſcrets. . . .

MALAGRIDA.

Et ſondez avec moi la nuit de ſes décrets.
Je le ſens, Dieu lui-même & m'éclaire & m'inſpire ;
Écoutez ; par ma voix, ce Dieu va vous inſtruire.
» Depuis longtemps Liſbonne en bute à tous mes coups,
» Eprouve ces fléaux, enfans de mon courroux :
» Les élémens ligués pour lui faire la guerre,
» Contre elle tour à tour ont vomi leur tonnerre :
» Le Ciel a renverſé ces Palais orgueilleux,
» Dont le faîte impoſant ſembloit braver les Cieux :

» Ces foudres ſouterrains qu'enflamma ſa juſtice,
» Ont fait de ces climats un vaſte précipice.
» Ces métaux, par le luxe, en tréſors érigés,
» Dans leur ſource premiere ont été replongés;
» Et la terre entr'ouvrant ſes lugubres abîmes,
» A dévoré cet or, pere de tous les crimes:
» Ma colere a creuſé dans ſes flancs entr'ouverts,
» Un viſible chemin de Lisbonne aux Enfers.
» Ma colere ſe laſſe & ſe repent peut-être,
» D'avoir puni Liſbonne, en épargnant ſon Maître.
» Les forfaits de Bragance ont cauſé les malheurs
» D'un peuple, trop longtems l'objet de mes rigueurs;
» Je conſens qu'il reſpire, & qu'un traître périſſe:
» Le ſalut de l'Etat dépend de ſon ſupplice.
» O vous, dignes héros qu'a choiſi mon courroux,
» Dans le ſang du tyran, vengez-moi, vengez-vous;
» Que Liſbonne, à ce prix, ne ſoit plus criminelle;
» Je retire le bras appéſanti ſur elle:
» Je lui deſtine un Roi dont les faits éclatans....
» Mais je le nommerai quand il en ſera temps.
Ainſi parle le Dieu dont je ſuis l'interprete.
O vous qui le craignez, imitez ſon prophete;
Sur ce livre ſacré jurez tous avec moi,
D'exterminer un monſtre ennemi de ſa loi.
Ses forfaits trop longtemps ont prophané le trône.

AVEIROS.

Je jure d'affranchir & l'Egliſe & Liſbonne,
Du joug impérieux qu'impoſa ce Tyran,
Indigne de ſon peuple, indigne de ſon rang,

Et pour mieux cimenter ce ſerment redoutable,
Je jure, au nom de tous, une haine implacable
Au premier infracteur. ...

LE MARQUIS DE TAVORA.

Ne jure que pour toi :
Quel qu'il ſoit, Aveiros, ce tyran eſt mon Roi,
Et le remords rentrant dans mon ame ſurpriſe,
Me dit que je te ſers croyant ſervir l'Egliſe ;
Que Bragance ſeroit un Roi moins odieux,
Si tu n'étois toi-même un Sujet factieux :
De ton ambition telle eſt l'hypocriſie,
Que pour perdre ton Roi tu le traites d'impie,
Sûr de trouver ainſi de fanatiques mains,
Qui, par religion, ſerviront tes deſſeins.
Je veux bien l'avouer, ton fatal ſtratagême,
Juſques à ce moment, m'avoit ſéduit moi-même.

AVEIROS.

Et tu deviens enfin l'appui du raviſſeur,
Qui t'enleve à la fois ton épouſe & l'honneur.

LE MARQUIS DE TAVORA.

N'aigris point, Aveiros, la ſombre jalouſie
D'un cœur né pour le crime ou pour l'ignominie ;
Je dévore à regret la honte de mon lit,
Mais non moins que l'affront le forfait avilit.

AVEIROS.

Par la voix du prophete un Dieu daigne t'inſtruire.

LE MARQUIS DE TAVORA.

Et qui m'aſſurera que c'eſt Dieu qui l'inſpire ?

Je connois ſes pareils, & la Religion
Ne ſert plus que de maſque à leur ambition ;
Des meurtriers des Rois tel eſt l'infâme uſage,
Ils font parler le Dieu que leur forfait outrage ;
Et dans leurs noirs complots intéreſſant le Ciel,
Ils prétent, diſent-ils, leurs bras à l'Eternel.

MALAGRIDA.

Ainſi vous renoncez au ſacré diadême,
Que, ſur un autre front, je vais poſer moi-même.
Pour obtenir du Ciel qu'il daignât vous nommer,
Il falloit le ſervir & non le blaſphémer ;
Porter les premiers coups dans le ſein de Bragance,
Et mériter ainſi la ſuprême puiſſance.

LE MARQUIS DE TAVORA.

De ce funeſte honneur ſi je deviens jaloux,
Cruels, ce ne ſera que pour vous perdre tous.

MALAGRIDA.

Pour croire que le Ciel m'ait dicté cet oracle,
Qu'exigez-vous enfin ?

LE MARQUIS DE TAVORA.

Il me faut un miracle.

MALAGRIDA.

Dieu puiſſant, dans ce cœur que tu daignas choiſir,
S'il en eſt temps encor, verſe le repentir.
Fais gronder, ô mon Dieu, la foudre redoutable,
Qui, même en l'épargnant, épouvante un coupable.
Quand du Ciel irrité le courroux nous inſtruit,
Sa lumiere eſt terrible, & le trépas la ſuit.

Écoutez, & tremblez.

(On entend un coup de tonnerre, & une voix qui prononce les vers ſuivans.)

» D'un traître qui m'offenſe
» Les forfaits ont laſſé ma trop longue clémence ;
» Un tyran fuit en vain le deſtin qui l'attend.
» Miniſtres du trépas, qu'a choiſi ma vengeance,
» Dans l'ombre de la nuit ſuivez le crime errant :
» Faites voler la mort ſur les pas de Bragance,
» Ou redoutez les coups que ma bonté ſuſpend.

LE MARQUIS DE TAVORA.

Il eſt donc des forfaits que ta juſtice ordonne ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon cœur s'abandonne :
Bragance, par mes coups, deſcendra chez les morts ;
Mais affranchis ce cœur du poids de ſes remords.
Allons, & ſi jamais mon courage chancelle,
Sur mon impiété, ſignalez votre zèle ;
Si Bragance m'échappe, amis, à ſon défaut,
Que je ſois la victime immolée au Très-haut :
Ainſi l'ordonne un Dieu qu'irrita ma foibleſſe.

AVEIROS.

Qu'entends-je ? & loin du Roi, que nous veut la Princeſſe ?

LE MARQUIS DE TAVORA.

Ah ! je lis dans ſes yeux qu'elle vient me chercher,
Pour hâter ma lenteur & me la reprocher.

SCENE III.

LA MARQUISE DE TAVORA, LE MARQUIS DE TAVORA, AVEIROS, MALAGRIDA, *pluſieurs Conjurés.*

AVEIROS.

DE nos projets la trame eſt-elle découverte ?

LA MARQUISE DE TAVORA.

Sans en être éclairci, le Roi les déconcerte ;
Mépriſant nos complots, qu'il traite de faux bruit,
Dans les murs du Palais il veut paſſer la nuit.
En vain, pour le conduire à ſa perte certaine,
J'affecte des frayeurs dont je couvre ma haine :
» Qu'ai-je à craindre, dit-il, de mes heureux Sujets ?
» J'ai contr'eux pour appui leur amour, mes bienfaits.
» D'un Monarque puiſſant la plus ſure défenſe,
» C'eſt le rempart des cœurs & de la bienfaiſance ;
» Et ſi loin du devoir, ils pouvoient s'égarer,
» Leur intérêt bientôt les y feroit rentrer.
Ainſi, par imprudence, il ſort du précipice,
Où le parti plus ſage eût hâté ſon ſupplice.
Cependant Carvalho, ce prudent ennemi,
Met à profit le temps que nous perdons ici.
A ne rien redouter, ſi le tyran s'obſtine,
Nous allons éprouver le ſort qu'on lui deſtine.

LE MARQUIS DE TAVORA.

De ce fatal complot l'obſcurité nous perd,
Et je tremblerois moins s'il étoit découvert.

MALAGRIDA.

Allez, Madame, allez, faites parler ces charmes
Que l'amour donne aux yeux qu'il baigne de ſes larmes.
Pour aſſurer les coups qui doivent le frapper,
Attendriſſez ce cœur qui veut leur échapper :
Que l'impie, en croyant éviter ſa ruine,
Se livre, de lui-même, au bras qui l'aſſaſſine :
Que la mort ſoit le prix de ſon aveugle erreur ;
Mais que les voluptés en ſoient l'avant-coureur.

AVEIROS.

Quand la voix du prophete a daigné les permettre,
Il n'eſt plus de forfaits qu'on ne puiſſe commettre.

MALAGRIDA.

Trahir un ennemi que le Ciel a proſcrit,
Ce n'eſt qu'être fidele aux loix qu'il nous preſcrit.
Cent exemples fameux s'offrent à ma mémoire ;
Mais de Judith, Madame, on vous apprit l'hiſtoire.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Malagrida, ceſſez d'enflammer mon courroux.
(*En jettant les yeux ſur le Marquis.*)
Je venge mon amant ... car enfin mon époux,
Dans ce cœur ulceré, regne encore à ce titre.
Quand un amour ſi cher, de ma haine eſt l'arbitre,
Ses tranſports ſont cruels. Mais j'entends quelque bruit.

MALAGRIDA.

Dans ces lieux & ſi tard, quel ſujet le conduit !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, MATHOS.

AVEIROS.

MATHOS, inſtruiſez-nous de tout ce qui ſe paſſe.

MATHOS.

Seigneur, tous nos amis ſecondent notre audace.
J'ai fait parler la voix de la Religion,
Et tous ont cru ſans peine à ma prédiction.
On déteſte Bragance ; & le peuple crédule,
Quand le Ciel a parlé, ſe ſoumet ſans ſcrupule.
Mais de Malagrida le nom ſi reſpecté,
Volant de bouche en bouche, eſt partout répété ;
Et Liſbonne, pour nous, indiſcrette & fidele,
Si nous ne nous hâtons, nous perd par trop de zele :
De ce preſſant danger je viens vous avertir.
La foudre eſt dans nos mains, qui peut la retenir ?
De ce zèle indiſcret, je redoute la ſuite.

AVEIROS.

De Bragance, Madame, allez preſſer la fuite ;
Et s'il réſiſte encor, haſardez ce ſoupir
Qui déſigne un complot que l'on n'oſe trahir.
Laiſſez-lui redouter votre époux & moi-même.

MALAGRIDA.

Et ſi ce n'eſt aſſez d'un pareil ſtratagême,

Des Sujets de Ricci peignez-lui le courroux :
Il croira vos ſoupçons, s'ils s'adreſſent à nous.
Faites qu'à nos deſirs ſes haines favorables
Secondent nos projets, nous en croyant capables.
Enfin, dans ce complot, nous montrant à demi,
Feignons de nous trahir pour perdre un ennemi.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Toute entiere à ſa mort Tavora ſe dévoue ;
Fiez-vous à mon bras, ſi ce projet échoue :
Mais je vais du tyran précipiter le ſort.

MALAGRIDA, *à Mathos.*

Et vous, de nos amis moderez le tranſport,
Et qu'un ordre du Ciel les contraigne au ſilence.
Allez.

SCENE V.

AVEIROS, LE MARQUIS DE TAVORA, MALAGRIDA, *pluſieurs Conjurés.*

LE MARQUIS DE TAVORA.

DE vos conſeils que faut-il que je penſe ?
Ah ! je n'en puis douter ; ſi Tavora les ſuit,
Cette nuit eſt pour nous une éternelle nuit.
Il me ſemble déjà qu'au nombre des complices,
On me nomme...que dis-je ? on nous livre aux ſupplices.
Le cruel....

MALAGRIDA.

Occupé de ſoins plus importans,
Ne ſongez qu'à ſa fuite, & c'eſt où je l'attends.
Seigneur, raſſurez-vous...ſurtout qu'il vous ſouvienne
Que le Dieu que je ſers, défend qu'on le prévienne;
Que la foudre qui gronde eſt encor dans ſa main,
Et que, deux fois, ce Dieu ne tonne pas en vain:
Ceſſez de vous livrer à des terreurs frivoles.

AVEIROS.

Mais le temps eſt trop cher pour le perdre en paroles.
(*Il donne à tous les Conjurés des armes meurtrieres.*)
Amis, qu'à mes complots je dus aſſocier,
Recevez de ma main l'inſtrument meurtrier,
Qui d'un Tyran cruel va moiſſonner la vie.

MALAGRIDA.

Baignez-vous ſans remords dans le ſang de l'impie,
Soldats du Dieu vivant, dont le Ciel a fait choix:
(*Il remet à chacun d'eux un Crucifix.*)
Je remets en vos mains l'image de ſa Croix;
Il combat avec vous, & ce précieux gage
Vous répond d'un ſuccès que lui-même il partage.
Ce Dieu terrible & ſaint vous aide à le venger.

LE MARQUIS DE TAVORA.

Tremble, tyran, mon cœur ne craint plus de danger.
A ſortir du Palais, il s'apprête ſans doute;
Allons, braves amis, enſanglanter ſa route;
Que l'ange de la mort précipite ſes pas....

MALAGRIDA.

Du ſein des voluptés dans la nuit du trépas.

SCENE VI.

AVEIROS, MALAGRIDA.

MALAGRIDA, *à Aveiros, qui paroît plongé dans une ſombre mélancolie.*

QUEL calme inquiétant flétrit votre viſage ?
Vous reſpiriez tantôt la mort & le carnage ;
Seigneur, puis-je ſçavoir quel ſentiment nouveau
Peut, de la haine en vous, éteindre le flambeau ?
Un coupable remords, dont le cri vous menace,
Nous livre-t-il au Roi, dont il obtient la grace ?
Parlez, & quoi qu'ordonne un lâche repentir...

AVEIROS.

D'une belle action je ne ſçais point rougir ?
Malagrida, ſçachez qu'amant de la Princeſſe,
Du Prince ſon époux je n'ai point la foibleſſe :
Si je tremble, la haine excite mes terreurs,
Et je crains qu'un Rival n'échappe à mes fureurs.
Je crains la confiance où ſon cœur ſe repoſe,
Et de mon trouble enfin, voilà l'unique cauſe.
Ses bienfaits, je l'avoue, ont droit de balancer
Les pleurs que Tavora prendra ſoin de verſer.
Auprès d'un Roi, ſi cher au peuple qu'on accuſe,
Le bonheur des Sujets fait leur premiere excuſe ;

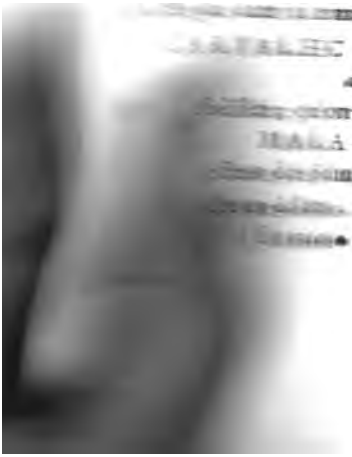
Et, quel que ſoit leur crime, un Prince généreux
Les ſoupçonne à regret, quand il les rend heureux.
Que faire cependant ſi ce projet échoue ?

MALAGRIDA.

Il nous reſte un parti que ma prudence avoue.
Si Bragance perſiſte à repouſſer les traits
Que nous lui réſervons loin des murs du Palais,
Tavora, qui chez lui trouve une libre entrée,
Peut ouvrir à nos coups une route aſſurée.
Daignez parler, Seigneur; dans un preſſant danger,
Le plus ſûr eſt ſouvent de ne rien ménager;
Et ſans prendre conſeil d'une lente ſageſſe,
Saiſiſſons les moyens que cet inſtant nous laiſſe :
L'eſpoir de la vengeance eſt perdu ſans retour,
Si du Prince une fois on éclaire l'amour.
Je crains, dans Carvalho, cette rare prudence,
Dont le vaſte coup d'œil... Mais ſçachons qui s'avance.
Juſte Ciel ! c'eſt lui-même.

AVEIROS.

Ah ! je lis dans ſes yeux
Du plus grand des malheurs le préſage odieux.
Nous ſommes découverts.



CARVALHO, *avec ſurpriſe.*

Le Ciel tonne pour lui !
Ah ! ne le croyez pas, le crime & l'impoſture,
Pour renverſer ſes Loix, imitent la Nature.
L'art le plus dangereux de ces vils impoſteurs,
C'eſt de tromper les ſens pour ſéduire les cœurs ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de ſes fourbes oracles,
Un Jéſuite au beſoin a recours aux miracles.
Sanctifiant l'horreur des plus cruels forfaits,
Sa bouche les annonce au nom d'un Dieu de paix.
(*En s'adreſſant à Malagrida.*)
S'il eſt vrai que du Ciel tu commandes la foudre,
Traître, que tardes-tu de nous réduire en poudre ?
Et pourquoi, te bornant aux éclats d'un vain bruit,
Ne me replonges-tu dans l'éternelle nuit ?
L'hypocrite ſe tait, & ſon ame abattue
Succombe ſous le poids du remords qui la tue.

MALAGRIDA.

Quand le remords ſaiſit un cœur tel que le mien,
Lâche, pour l'en bannir il eſt plus d'un moyen ;
Et le réduit obſcur du cachot le plus ſombre
Peut couvrir des forfaits, du ſecret de ſon ombre.

CARVALHO.

Qu'on l'entraîne, Soldats : ſon aſpect odieux
Empoiſonneroit l'air qu'on reſpire en ces lieux.

MALAGRIDA.

Quand j'emporte avec moi le ſecret des complices,
Je vois d'un œil ſerein l'appareil des ſupplices.
Mais que la mort du Roi précéde mon trépas ;
Je jure, à ce ſeul prix, de ne les trahir pas.

SCENE VIII.

CARVALHO, AVEIROS.

CARVALHO.

ENFIN de ce complot j'ai pénétré l'abîme ;
J'en ſoupçonnai l'auteur dès que je ſçus le crime.
Je connois les pareils de ce monſtre odieux,
De Ricci, leur deſpote, eſclaves orgueilleux ;
Ils ſont pour obéïr à ce Roi ſans couronne,
Ennemis tour à tour de l'Egliſe & du Trône.
Pénitens ſans eſpoir, fanatiques ſans foi,
L'art de tromper le monde eſt leur unique loi.
De la Religion qu'ils prêchent & détruiſent,
Ils préſentent le maſque aux peuples qu'ils ſéduiſent ;
Et trahiſſant le Dieu qu'ils prêchent en public,
Son culte n'eſt pour eux qu'un ſordide trafic,
Où, pour l'eſpoir douteux du ſalut de ſon ame,
Le foible vend ſon or à cette ſecte infâme.
Enfin pour dernier trait à ce tableau d'horreurs,
Des Puiſſans de la Terre ils briguent les faveurs ;
Et ſous l'humble dehors d'une piété baſſe,
De leur cloître & des Cours ils dévorent l'eſpace :
Près du Trône des Rois ils brûlent de s'aſſeoir,
Et malheur à celui qui va les recevoir !

De leur ambition déplorable victime,
Qu'il choisisse bien-tôt du trépas ou du crime,
Qu'il s'apprête à combler leurs infâmes projets;
Ou la mort va punir le refus des forfaits.
J'ai fondé ce complot, & mon ame indignée
A reconnu Ricci sans en être étonnée:
Et Bragance, du crime ennemi déclaré,
Dût s'attendre sans doute à ce meurtre sacré.
Mais ce que l'avenir refusera de croire,
C'est qu'un Prince, accablé sous le poids de sa gloire,
Que son Maître a comblé de bienfaits & d'honneurs,
Ait pu s'abandonner à cet excès d'horreurs.
O, d'un cœur né perfide, exemple épouvantable!

AVEIROS, *à part.*

Ah! je me reconnois, & le remords m'accable.

(*A Carvalho.*)

Daignez m'associer à ce secret affreux.

CARVALHO.

De ces pieux Brigands le complice odieux,
C'est... frémissez d'horreur.

AVEIROS, *à part.*

Aux regards qu'il m'adresse,
Je ne le vois que trop.

CARVALHO.

L'époux de la Princesse.

AVEIROS, *bas.*

Je respire, le crime a repris tous ses droits,
Et d'un lâche remords je n'entends plus la voix.

(*Haut.*)

Epoux de Tavora, ta ſourde jalouſie
A donc pu te livrer à cette perfidie !
Toi, l'ami d'un Héros l'amour de ſes Sujets !
Mais ſon âme eſt peu faite à ces ſanglans projets.
Le reconnoiſſez-vous à ce trait exécrable ?

CARVALHO.

Plus que vous j'ai frémi quand je l'ai ſçu coupable ;
A l'évidence en vain j'ai long-temps réſiſté,
Mais le jour eſt moins clair que ſon atrocité.

AVEIROS.

Excuſez ma pitié, Seigneur, & que ſur l'heure,
(Son crime eſt ſon Arrêt), cet infidele meure ;
Et que Malagrida, frappé des mêmes coups,
Tombe & force le Ciel à s'expliquer pour nous.
Tant qu'ils ſubſiſteront, ces deux premiers complices,
Craignons tout d'un parti fécond en artifices.
Quand la Religion arme ſon bras pour eux,
Des Chefs de Conjurés ſont par-tout dangereux :
Même dans leur priſon leur fureur eſt à craindre,
Si tout leur ſang verſé differe de l'éteindre.

CARVALHO.

J'ai tout prévu ; Bragance, à leurs coups échappé,
Ne craint plus les fureurs d'un parti diſſipé.
Des Gardes du Palais j'ai groſſi la cohorte ;
Allez, & prenez ſoin qu'aucun n'entre ou ne ſorte :
Je remets dans vos mains ce dépôt précieux.

AVEIROS.

AVEIROS.

Mais Bragance tantôt, fuyant loin de ces lieux,
Trouvoit, à la faveur de cette nuit obſcure,
Contre ſes aſſaſſins une retraite ſûre.

CARVALHO.

Ma prudence, Seigneur, en ordonne autrement,
Je vous inſtruirai mieux dans un autre moment.
Allez, quant aux tourmens réſervés aux parjures,
En ſon temps, ſur ce point, nous prendrons des meſures.

AVEIROS, *à part.*

On différe leur mort.... inutile amitié,
Dont j'ai voulu couvrir une fauſſe pitié!
J'ai feint de m'attendrir pour mon lâche complice,
Sans obtenir le droit de hâter ſon ſupplice.
Ah! déja pour ma perte, il n'a que trop vécu.

SCENE IX.

CARVALHO, *ſeul.*

DANS ſes propres détours lui-même s'eſt perdu.
Au travers du faux zèle où ſa haine ſe cache,
J'ai démêlé le crime & les frayeurs du lâche.
De ſes foibles amis un mot peut le trahir,
Et s'il preſſe leur ſort, c'eſt pour s'en garantir.

Dans quel piége, Grand Dieu, j'avois conduit mon Maître,
Si je n'euſſe éclairé les forfaits de ce traître !
Au centre de ſa Cour, on le croit retiré.
Ainſi des aſſaſſins le glaive eſt égaré.
Hors l'enceinte des murs où Fernandez le guide,
Bragance eſt à l'abri des fureurs d'un perfide,
Qui, pourſuivant une ombre échappée à ſes traits,
Va rappeller le crime aux portes du Palais.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

AVEIROS, GUSMAN.

GUSMAN.

C'En eſt donc fait, l'eſpoir ceſſe enfin de nous luire;
Le crime eſt conſommé, mais Bragance reſpire.

AVEIROS.

Me dis-tu vrai, Guſman ?

GUSMAN.

Eh ! pourquoi vous flatter,
Quand tout ce que j'ai vu nous défend de douter.
Rien n'eſt plus vrai, Seigneur; le Tyran vit encore;
Et le Peuple inconſtant vous condamne & l'adore.
Quel eſpoir vous ſéduit ?

AVEIROS.

D'un cœur au déſeſpoir
La plus ſûre reſſource eſt de n'en point avoir.

Quand on craint tout, Guſman, on n'a plus rien à craindre;
Il eſt temps d'éclater....

GUSMAN.

Ah! daignez vous contraindre.

AVEIROS.

Que m'importe, après tout, le trépas qui m'attend,
Aux enfers, avant moi, ſi Bragance deſcend?
Je vois, en frémiſſant, mon Rival ſur le Trône;
Mais j'en veux à ſes jours bien plus qu'à ſa couronne.
Il mourra.

GUSMAN.

Quel eſpoir!

AVEIROS.

Il m'eſt cher à tel point,
Que le ſceptre, ſans lui, ne me flatteroit point.
Il ſuffit à mes vœux que mon rival périſſe.
Qu'on me deſtine après le Trône ou le ſupplice:
Je me ſoumets, ſans peine, à l'un ou l'autre ſort;
Et mon ambition n'aſpire qu'à ſa mort:
Même, ſur l'échaffaud, on me verra ſourire
Aux tourmens qu'à ce prix je préfere à l'Empire:
Et préſenter ma tête, avec un front égal,
Soit au fer des bourreaux, ſoit au bandeau Royal.
Quoiqu'à diſſimuler je m'abaiſſe avec peine,
Concentrons cependant le ſecret de ma haine:
Mais avant tout, Guſman, puis-je compter ſur toi?

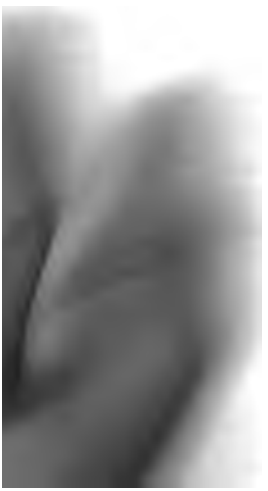
GUSMAN.

Quoi qu'ordonne le ſort, Aveiros eſt mon Roi,

Cette fidélité, que je vous ai jurée,
Fussiez-vous dans les fers, seroit toujours sacrée;
Et le cœur de Guſman, pour changer de dessein,
Ne prit jamais conseil d'un aveugle destin.
Que le sort, à vos vœux, soit contraire ou propice,
Je ne mesure point ma foi sur son caprice;
Seigneur, vous obéir est ma suprême loi.

AVEIROS.

J'ai besoin de ton bras, ainsi que de ta foi.
Guſman, sans ton appui, dans ce moment peut-être,
On trahit le secret qui peut sauver ton maître:
Et de Malagrida.... Tu connois ton devoir,
De ce monstre enchaîné préviens le désespoir.
Il sçait qu'en nous perdant, il recule sa perte:
S'il parle, c'en est fait, notre tombe est ouverte.
Tu peux, à la faveur du crédit de mon nom,
Pénétrer, sans obstacle, au fond de sa prison....
Carvalho vient: fuyons sa présence funeste.
Cette lettre, Guſman, t'apprendra tout le reste;
Et sur-tout qu'Aveiros se reposoit sur toi,
Sans qu'un nouveau serment l'assurât de ta foi.



SCENE III.

CARVALHO, GUSMAN, *Suite de Carvalho.*

CARVALHO, *à Gusman.*

TOUT ſouillé des forfaits du plus indigne maître,
Perfide, en ce Palais, oſes-tu bien paroître ?
Confident odieux de ſes lâches complots,
Ne redoutes-tu point le deſtin d'Aveiros ?
Téméraires, tremblez. Mais quel deſſein ſiniſtre
Conduit ici tes pas ?

GUSMAN

J'y cherchois le Miniſtre ;
Et malgré vos ſoupçons, peut-être que, ſans moi,
Un plus preſſant danger menaceroit le Roi.
Cette lettre, Seigneur, pourra mieux vous apprendre,
Qu'à de nouveaux forfaits on doit encor s'attendre.
Aux imprécations qu'exhale ſon courroux,
J'ai jugé qu'Aveiros tentoit de nouveaux coups.
Sans doute ce billet, tracé dans ſa colere,
De ce nouveau complot éclaircit le myſtere.
J'ai caché le coupable autant que je l'ai pu ;
J'eſpérois vainement qu'un retour de vertu,

De ſes pas égarés, éclaireroit l'abîme :
Mais le cruel, en proie à l'ivreſſe du crime,
Et certain d'un trépas qu'il attend ſans effroi,
N'aſpire qu'au bonheur de poignarder ſon Roi :
Cependant puniſſez mon ſilence coupable.

CARVALHO.

Oui, telle eſt de nos Loix la rigueur équitable,
Qu'on ſe rend criminel des forfaits que l'on tait ;
Et de ta mort, Guſman, ton ſilence eſt l'Arrêt.
Je te plains ; mais ton cœur fut le dépoſitaire
De ce ſecret affreux que ta bouche a pu taire.

GUSMAN.

Un ſilence plus long m'eût ſauvé le trépas ;
Je l'ai rompu, Seigneur, & ne m'en repens pas,
Puiſque, dans mon malheur, j'ai cette confiance
Que les jours de mon Roi ſeront ma récompenſe.
Un Sujet, à ce prix, doit-il craindre la mort ?

CARVALHO.

Tu t'égares, Guſman, dans l'eſpoir d'un tel ſort ;
Pour mériter l'honneur dont ſe flatte ton ame,
Il falloit du complot déconcerter la trame,
Toi-même, avant le coup, m'informer du projet,
Et, pour ſauver ton Roi, perdre un lâche Sujet.
Que nous ſert un aveu que le remords t'inſpire,
Quand Bragance eſt ſans crainte, & qu'Aveiros expire ?
Un autre a devancé ce trop lent repentir.

GUSMAN.

Le croyez-vous, Seigneur, qu'on m'ait ſçu prévenir ?

CARVALHO.

De ce Héros encor j'ignore l'exiſtence :
Mais, ſi jamais le Ciel l'offre à ma bienfaiſance,
Je veux, en ſa faveur ſignalant mon pouvoir,
Etonner ſes vertus & paſſer ſon eſpoir.

GUSMAN.

Seigneur, c'en eſt aſſez ; puiſqu'il faut vous le dire,
De tant d'horreurs Guſman prit ſoin de vous inſtruire ;
Mais je rougis encor, que, né pour le ſervir,
Aveiros ait forcé mon cœur à le trahir :
J'en ſuis le délateur, & ma délicateſſe,
Dans ce devoir ſacré, trouve quelque baſſeſſe,
Quand je me vois réduit à la néceſſité
De remplir ce devoir par une lâcheté.
Car enfin, quel que fut le projet de ce traître,
Je ne ſauve mon Roi, qu'en trahiſſant mon maître,
Et je ſentirois mieux le prix de mon bonheur,
S'il étoit concentré dans le fond de mon cœur.
Seigneur, n'en doutez pas, tout Lisbonne va croire,
Que je ne ſuis qu'un lâche environné de gloire,
Et ma vertu devient, expoſée au grand jour
Un objet de mépris auſſi-bien que d'amour.

CARVALHO.

Ainſi donc, ta vertu ſe repent & s'irrite
D'une belle action dont tu perds le mérite.

Lâche, il n'eſt que trop vrai, le plus juſte mépris
D'un coupable remords ſera le digne prix.
Tu redoutes les noms de perfide & de traître,
Et tu l'es en effet, puiſque tu crains de l'être.
Va, d'un peu de vertu ton cœur eſt bien-tôt las.

GUSMAN.

Et vous me ſoupçonnez d'un repentir ſi bas!
Moi, d'un lâche remords éprouver quelqu'atteinte!
Non, je ſens trop le prix d'un action ſi ſainte,
Ah! loin de m'avilir par un lâche regret,
Je perdrois Aveiros, ſi je ne l'avois fait:
Et ſi j'euſſe trempé dans un tel ſtratagême,
Mon cœur, à vos genoux, ſe fût trahi lui-même.
Mais ce cœur, pénétré de l'horreur des forfaits,
De l'innocence en vain reclameroit la paix.
A mon bonheur, ſans doute, il manque que ce traître,
Qu'Aveiros, de Guſman, n'ait point été le maître;
Ma bouche, en le nommant, a comblé ſes malheurs:
Permettez qu'à ſon ſort je donne quelques pleurs.

CARVALHO

Cache mieux tes chagrins, & ne ſonge qu'au crime
Dont Bragance, ſans toi, devenoit la victime;
Ce ſouvenir, Guſman, dans ton cœur abattu,
Peut, en la conſervant, enflammer ta vertu.
Songe au prix dont le Ciel a couronné ton zèle;
Mais cependant voyons ce qu'écrit l'infidele.

(*Il lit.*)

» Un ſort cruel a trompé tous nos coups ;
» Mais je conſerve ma furie :
» Encore une heure, & Bragance eſt ſans vie.
» Toi, cher Guſman, ſers mon courroux.
» A mes fureurs Carvalho ſe confie :
» Un fourbe vit... il peut nous trahir tous.
» Malagrida... fais qu'on le ſacrifie
» Au ſecret de ma perfidie :
» S'il dit un mot, c'eſt fait de nous.

Averos.

Pour livrer le perfide au plus affreux ſupplice,
Il n'étoit pas beſoin de ce nouvel indice.
Mais, de Malagrida le trépas éclatant
A l'Univers ſéduit devient trop important ;
Et cette mort obſcure, où ton maître ſe fonde,
Pourroit être un obſtacle à détromper le monde.
De ces vils impoſteurs les jours ſont précieux,
Juſqu'à ce que du Peuple on ait ouvert les yeux.
Et Rome, ſi ſouvent complice de ſes Prêtres,
N'oſera les abſoudre en les voyant ſi traîtres.

SCENE IV.

GOMEZ, CARVALHO, GUSMAN, *Suite de Carvalho.*

CARVALHO, *à Gomez.*

QUEL beſoin ſi preſſant vous peut faire oublier
Le poſte qu'à vos ſoins je daignai confier.
Sans mon ordre, Gomez, quel ſujet vous amène ?

GOMEZ.

Tous nos Soldats, Seigneur, ne réſiſtent qu'à peine.
Aveiros, furieux, aux portes du Palais,
Renouvelle le cours de ſes ſanglans forfaits :
Et ces vils aſſaſſins, que ſa voix encourage,
Sement de toute part la mort & le carnage.
Contre eux, n'en doutez pas, j'ai long-temps combattu ;
Mais la férocité leur tient lieu de vertu :
Et le funeſte auteur de ce complot ſi ſombre,
Nous égale en courage, & nous ſurpaſſe en nombre.
Je tremble pour mon Roi, ſi le plus prompt renfort,
De l'impie Aveiros, ne repouſſe l'effort.

CARVALHO.

Dieu puiſſant, Dieu vengeur, c'eſt en toi que j'eſpere:
Tu daignas garantir une tête ſi chere :

Tu daignas la couvrir à l'ombre de ton bras ;
Daigne aujourd'hui, Grand Dieu, ne l'abandonner pas.

GUSMAN.

Ah ! courons le venger.

CARVALHO.

Allons, & ſi d'un traître
Nous ne ſommes vainqueurs, mourons dignes de l'être.
Un bruit confus... ô Ciel.... me trompé-je.... Grand Dieu !
L'aſſaſſin de Bragance, Aveiros en ce lieu !

GUSMAN.

Se peut-il que mes yeux reconnoiſſent encore,
Sous les traits d'un perfide, un maître que j'abhorre.

SCENE V.

AVEIROS, CARVALHO, GOMEZ, GUSMAN, *ſuite de Carvalho.*

CARVALHO, *à Aveiros.*

QUEL eſpoir en ces lieux, cruel, peut t'amener ?

AVEIROS.

J'y viens trouver la mort, que je n'ai pu donner;
Et je cours au trépas.

CARVALHO.

Dis plutôt au ſupplice.
Il eſt temps, Aveiros, que ton ſort s'accompliſſe.
L'opprobre & le remords, pires que les tourmens,
De ce jour criminel vont marquer les momens.
Je veux, de tous les maux creuſant pour toi l'abyme,
Égaler, s'il ſe peut, ton ſupplice à ton crime;
Et qu'une fois réduit aux termes de ton ſort,
Le trépas n'ait été que ta derniere mort.
Je veux que, trahiſſant ta barbare conſtance,
La douleur te contraigne à chérir l'innocence.
Ne crois pas toutefois qu'un premier mouvement
M'inſpire les tranſports d'un vain emportement.

Inſtruit de tes projets, je voulus bien m'en taire,
Tant qu'à ſervir mes vœux je te crus néceſſaire;
J'égarai ta fureur, feignant de l'ignorer,
Et pour tromper tes coups, je parus m'y livrer.
Maintenant que mon cœur n'a plus beſoin de feindre,
Permets à mon courroux de ne ſe plus contraindre.
Il eſt juſte, après tout, que dans ce jour de ſang,
Ainſi que le forfait, la vengeance ait ſon rang;
Et je crois qu'Aveiros eſt aſſez équitable,
Pour choiſir un ſupplice auſſi long qu'effroyable;
Si Liſbonne jamais remettoit à ſon choix,
Les tourmens deſtinés aux meurtriers des Rois.

AVEIROS.

De mon cœur déchiré tu veux creuſer la plaie:
Les tourmens, Carvalho, n'ont plus rien qui m'effraie;
J'en fis l'apprentiſſage à côté de ton Roi,
Et quand il regne encor, j'y marche ſans effroi.
Oui, de tant de malheurs, le ſeul que je déplore,
C'eſt de voir ſur le trône un rival que j'abhorre.

CARVALHO.

Et tu ne frémis pas de l'opprobre éternel....

AVEIROS.

Carvalho, je le ſçais, le ſupplice eſt cruel,
Quand on perd à la fois & l'honneur & la vie:
Je mépriſe la mort; mais je fuis l'infamie.

CARVALHO.

De quel eſpoir encor oſes-tu te flatter ?
Ce ſupplice honteux, penſes-tu l'éviter ?
Qui peut t'en garantir, perfide ?

AVEIROS.

Cette épée.
Du ſang de mon rival, que n'eſt-elle trempée !
Mais le Ciel a trompé mon généreux effort,
Et je vais le braver par une belle mort.
C'eſt ainſi qu'un grand cœur prévient l'ignominie.

(Il veut ſe frapper.)

SCENE VI.

LA MARQUISE DE TAVORA, *les Acteurs précédens.*

LA MARQUISE DE TAVORA.

QU'ON l'arrête. Cruel, quelle eſt donc ta furie,
D'attenter à des jours qui ne ſont plus à toi ?
Depuis longtemps l'amour les ſoumit à ma loi.
Rappelle en ce moment la promeſſe ſacrée,
Qu'aux Autels de l'Amour ta bouche m'a jurée.
Tu me promis alors de reſpecter le cours
De ces jours précieux d'où dépendent mes jours ;
Et jurant à Bragance une éternelle haine,
Tavora, me dis-tu, ſois mon unique Reine :
C'eſt en vain qu'un tyran feroit parler ſes droits ;
Mon cœur t'aime, ce cœur ne connoît que tes loix.
Aveiros amoureux haïroit moins Bragance,
Si le pouvoir des Rois ne bornoit ta puiſſance ;
Et toujours Tavora, quel que ſoit mon deſtin,
Reglera, de ma vie, & le cours & la fin.
Tels étoient les diſcours où s'exhaloit ton ame,
Quand ton cœur ſe plaiſoit à me prouver ſa flâme.
Perfide, oſes-tu bien démentir, en ce jour,
Les ſermens redoutés que t'a dicté l'Amour ?

AVEIROS.

Vous le voulez : il faut vous obéir, Madame ;
J'allois mourir ſans honte, & je vais vivre infâme.
Non que, longtemps encor, vous puiſſiez écarter
La foudre qui ſur moi va bientôt éclater ;
A votre amant, Madame, il vous faudra ſurvivre.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Eh ! me crois-tu, cruel, indigne de te ſuivre ?
J'eus part à tes forfaits, le ſort les a trahis.
Aveiros, au Deſtin, comme toi, j'obéis.
J'y conſens, que la mort à jamais nous uniſſe ;
Mais je veux que l'Amour ordonne du ſupplice.
Prends ce poignard.

CARVALHO.

O Ciel !

LA MARQUISE DE TAVORA.

Que ta main, ſans terreur ;
Le plonge dans mon ſein.

CARVALHO.

O ſurpriſe ! ô fureur !

LA MARQUISE DE TAVORA.

Que ma mort ſoit ainſi le ſignal de la tienne.
Oſes-tu balancer ?

CARVALHO, *avec précipitation.*

Soldats, qu'on le retienne.
C'en eſt aſſez : je vois en quel gouffre d'horreurs
Le crime a pu plonger ces deux coupables cœurs.

Juſte Ciel ! de l'amour tel eſt donc le délire !

AVEIROS.

On m'arrête !

LA MARQUISE DE TAVORA.

Cruels, l'amour veut que j'expire.
Le bonheur de mourir eſt mon unique eſpoir.
Mais quoi ! ce droit ſi cher n'eſt plus en mon pouvoir !
Carvalho, dis-le moi, par quel forfait encore
Me faut-il acheter ce trépas que j'implore ?
Je les ai tous commis.

CARVALHO.

L'échaffaut eſt dreſſé ;
Et la mort va combler votre eſpoir inſenſé.
Mais de tant de forfaits, votre époux fut complice ;
Je veux que le trépas tous trois vous réuniſſe.
On cherche le perfide, & bientôt en ce lieu,
Vous allez vous jurer un éternel adieu.
Pour quelle femme, ô Ciel ! il ſe livroit au crime !

LA MARQUISE DE TAVORA.

Je l'en récompenſai. Son cœur puſillanime
Eût frémi du tourment qui nous eſt préparé ;
J'ai prévu ſes terreurs & l'en ai délivré,
Il ne vit plus. Pour prix de ſa fureur jalouſe,
Il a reçu la mort des mains de ſon épouſe.
Connois-moi, Carvalho, & ne te flatte pas
Que je puiſſe trembler à l'aſpect du trépas.

Nous touchons au bonheur où notre cœur aſpire....
Je veux, ſur l'échaffaut, que l'Univers m'admire ;
Et que l'on diſe un jour, en rappellant mon ſort :
Tavora ſçut braver la douleur & la mort.
L'amour ſeul enflammant ſon généreux courage,
Du plus affreux ſupplice elle affronta l'outrage.
Oui, mon ſexe apprendra par cet exemple affreux ;
Qu'il n'eſt qu'un ſeul tourment pour les cœurs amoureux ;
Et qu'une amante enfin, ſi ſa flamme eſt contente,
Quels que ſoient ſes forfaits, eſt toujours innocente.

CARVALHO.

O noirceur !

AVEIROS.

Tavora !

CARVALHO.

Quel objet odieux !
Eſt-ce Malagrida qu'on entraîne en ces lieux ?

AVEIROS.

Ce fourbe vit encor ! Guſman, tu n'es qu'un traître.

GUSMAN.

Pour vous tromper au moins, j'ai voulu le paroître.
Seigneur, n'en doutez pas, aucun autre que moi
N'a trahi ces ſecrets confiés à ma foi.
Autant que je l'ai pu, j'ai bien voulu m'en taire ;
Mais je perdois mon Roi par ce fatal myſtere.

Entre Bragance & vous j'ai longtems héſité,
Et je rougis encor qu'il m'en ait tant couté
Pour remplir un devoir.

AVEIROS.

Pour unique ſalaire,
D'un lâche tel que toi, je comptois me défaire;

Ta prudence, Guſman, a prévenu mes traits.
Jouis de la clarté de ce jour que je hais:
Je ne puis t'envier cette lumiere affreuſe;
Mais éloigne de moi ta préſence odieuſe.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Voici notre impoſteur.

SCENE DERNIERE.

MALAGRIDA, MATHOS, ALEXANDRE, FERNANDEZ, CARVALHO, AVEIROS, LA MARQUISE DE TAVORA, GOMEZ, GUSMAN, *ſuite de* CARVALHO, GARDES.

CARVALHO, *à Fernandez.*

Où vient que dans ces lieux,
De l'aſpect de ce monſtre on ſouille encor mes yeux,
Fernandez, répondez ?

FERNANDEZ.

Tout paroiſſoit tranquille,
Et la Cour jouiſſoit du calme de la Ville,
Quand un tumulte affreux tout à coup le ſuſpend ;
On m'informe bientôt du bruit qui ſe répand.
Je cours, accompagné de nos ſoldats d'élite :
Seigner, le croirez-vous, une troupe maudite ;
Un reſte factieux d'infideles Sujets,
Juſques dans les priſons s'ouvroient un libre accès,
Et de Malagrida facilitoit la fuite.
Alexandre & Mathos encourageoient leur ſuite,

(*En montrant Malagrida.*)

Et ce fourbe déjà, de ſes fers échappé,
Commandoit ſon parti, quand je l'ai diſſipé.

CARVALHO.

Ainſi, ſans ton ſecours, on eût ſauvé ce traître!
Il eût pu vivre encore!

MALAGRIDA.

Apprends à nous connoître;
Et du cœur de Ricci ſonde la profondeur.
Sa politique habile eût puni mon malheur;
Et loin que ce ſecours eût garanti ma tête,
Il n'eût fait que hâter les tourmens qu'on m'apprête.
D'un complot avorté l'exemple eſt dangereux;
Son auteur eſt ſuſpect dès qu'il n'eſt pas heureux.
Sur ce point les effets prouvent notre croyance;
Ennemi de Ricci, reſpecte ſa prudence....
Le ſupplice m'attend, & je cours à la mort.

CARVALHO.

Il n'eſt pas temps encor d'ordonner de ton ſort.
Des priſons du Palais que l'on double la garde:
Guſman, c'eſt toi ſurtout que cet emploi regarde;
Je confie à tes ſoins ces meurtriers des Rois,
Que le même cachot les recèle tous trois.
Aveiros, Tavora, couple à jamais perfide,
Il en eſt temps enfin, votre ſort ſe décide.
Et la mort va bientôt, dans l'abyme des temps,
Engloutir juſqu'au nom de deux lâches amans.

(*Aux Soldats.*)

Allez, & qu'on les livre aux horreurs des ſupplices.

LA MARQUISE DE TAVORA.

Carvalho, le trépas a pour nous ſes délices.

(*En regardant Aveiros.*)

Sans doute que la mort nous rejoindra tous deux :
Fuſſions-nous aux enfers, nous allons être heureux.

FIN.

LES MACHABÉES

TRAGEDIE.

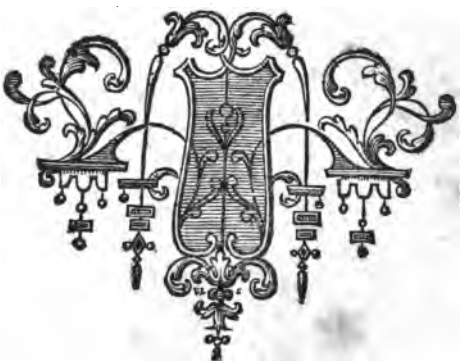
DEDIÉE AU ROY.

Antoine Houdar

Par Monſieur DE LA MOTTE,

de l'Academie Françoiſe.

Le Prix eſt de 25. ſols.



A PARIS,

Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë S. Jacques près S. Benoît, à la Fontaine & à la Couronne d'...

M. DCCXXII.

Avec Privilege du Roi.

AU ROY.

SIRE,

L'Ouvrage que je preſente à VOTRE MAJESTE', *eſt bien digne par ſa matiere de paroître ſous vos auſpices. Toute*

l'Hiſtoire profane n'offre rien de ſi grand que l'Heroïne ſacrée dont j'ai tâché de rendre le vrai caractere. La Mere des Machabées eſt la femme forte de l'ancien Teſtament: Elle paroît même dans les Livres ſaints apartenir déja à la nouvelle Alliance, par la fermeté de ſon ſacrifice & par la confiance la plus vive aux récompenſes éternelles. J'oſe croire, SIRE, *après l'aprobation publique, que la ſublimité du ſujet m'a élevé moi-même; que j'ai peint avec quelques traits heureux ce triomphe éclatant de la Religion; & c'eſt par ce ſeul endroit que je me flâte de pouvoir plaire à* VOTRE MAJESTE'. *La Piété eſt la premiere de vos vertus & le fondement de toutes les autres; c'eſt elle qui préſide à vôtre éducation; c'eſt elle qui par la bouche de vôtre auguſte Aïeul Vous a nommé des Maîtres, tels que tous les vœux de la France les auroient demandés au Ciel; & encore elle-même qui Vous donne un*

cœur ſi docile à leurs leçons. C'eſt en étudiant & en admirant les grands exemples qu'ils Vous propoſent que Vous Vous préparés Vous-même à en donner de nouveaux à l'Univers : Eh ! qui pourroit douter que tout ne ſoit héroïque & ſaint dans vôtre Regne, quand les plus ſages conſeils & les plus heureuſes inclinations conſpirent enſemble à nous le promettre ? Je ſuis, SIRE, *avec le dévoûment le plus parfait & le reſpect le plus profond*,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéiſſant & très-fidele ſujet,
HOUDART DE LA MOTTE.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Machabées* & *Romulus*, Tragedies, & j'ai cru que ces Ouvrages ſoûtiendroient à l'impreſſion le grand ſuccès qu'elles ont eu au Theâtre. Fait à Paris ce neuviéme Février 1722.

FONTENELLE.

LES MACHABÉES, TRAGEDIE.

PERSONNAGES.

ANTIOCHUS, Roi de Sirie.

SALMONE'E, Mere des Machabées.

ANTIGONE, Favorite d'Antiochus.

MISAEL, dernier Fils de Salmonée.

THARE'S, Confidente de Salmonée.

CEPHISE, Confidente d'Antigone.

BARSE'S, Capitaine des Gardes.

HIDASPE, autre Capitaine des Gardes.

ARSACE, Officier d'Antiochus.

GARDES.

La Scene eſt à Antioche, dans le Palais d'Antiochus.

LES

MACHABÉES,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, THARE'S, BARSE'S, Gardes.

ANTIOCHUS.

ARDES, executez l'ordre que je vous donne.
Et vous, Barsès, allez avertir Antigone :
Faites à l'Echafaut conduire ces Hebreux.
Nos Dieux vont recevoir ou leur ſang ou leurs vœux.

SCENE II.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, THARE'S.

ANTIOCHUS.

OUi, qui de l'Univers je ferai diſparoître
Cette Religion que l'Erreur a fait naître,
Et qui couronne encor ſes ſuperſtitions
De l'inſolent mépris des autres Nations.
Je lui jure, Madame, une éternelle guerre.
D'un reſte d'inſensés je purgerai la terre.
S'il n'adore nos Dieux, tout Hebreu périra.

SALMONE'E.

Eh bien! Nous périrons; & Dieu nous vengera.

ANTIOCHUS.

De quoi vous flatez-vous? & de quelle vengeance
Vôtre eſprit aveuglé repaît ſon eſperance?
N'ai-je pas de ſon Temple exilé vôtre Dieu?
Dans l'Univers entier lui reſte-t-il un lieu
Où vous puiſſiés encor, lui portant vôtre offrande,
Le preſſer, le prier qu'au moins il ſe deffende?
Songez à vous. Lui même eſt dans l'opreſſion.
Jupiter déſormais eſt le Dieu de Sion.
Et c'eſt ſur vos Autels que nôtre culte expie
Prêtres de Juda le ſacrifice impie.
N'avés plus de Loix. Vos Oracles proſcrits

Ont ſubi dans les feux la rigueur des Edits.
Quand d'un affreux revers vous devenés l'exemple,
Vils eſclaves, ſans Loix, ſans Autels & ſans Temple,
Au comble de miſere où le Juif eſt réduit,
Reclamés-vous encor un Dieu que j'ai détruit?

SALMONE'E.

Ne te fatigue pas à raconter tes crimes.
Qui les ſçait mieux que nous qui ſommes tes victimes!
L'eſclavage, la mort, l'incendie & l'horreur
Ont ſur Jeruſalem épuiſé ta fureur.
De trente mille Juifs l'effroïable carnage
Servit en un ſeul jour de tribut à ta rage;
L'abominable Idole eſt ſur l'Autel ſacré.
En as-tu chaſsé Dieu? Non. Dieu te l'a livré.
Ce qu'il n'eût pas voulu, quel bras eût pû le faire?
S'il nous eût protegés, que ſervoit ta colère?
Il pouvoit nous ſauver aux portes du trépas,
D'un ſouffle de ſa bouche abatre tes ſoldats,
D'Heliodore en toi renouveller l'exemple,
Et la verge à la main, te chaſſer de ſon Temple.

ANTIOCHUS.

Ainſi vantant toûjours cent prodiges divers,
Vous croïez effraïer le credule Univers:
Mais déſabuſez-vous Fanatiques coupables.
J'ai vaincu: mon triomphe a diſſipé vos fables.

SALMONE'E.

Non, tu n'as pas vaincu; mais nous avons peché.
Sous ta propre fureur le Seigneur s'eſt caché.
C'eſt lui qui pour punir des enfans indociles,

Embraſe par tes mains ſes Autels & nos Villes ;
Et las de nos mépris, c'eſt lui qui par ta voix
Aux prévaricateurs redemande ſes Loix.
Nos Prophetes nous ont annoncé nos diſgraces.
Le tonnere vengeur confirmoit leurs menaces.
Nous avons vû vingt fois au milieu des éclairs
Des combats obſtinés enſanglanter les airs.
Sçache que ton courroux orgueilleux de nous nuire,
Sert malgré toi le Dieu que tu penſes détruire.
Ne croi pas cependant qu'à jamais condamné,
Ce peuple à ton courroux ſoit tout abandonné.
Si tu vois ſuccomber au poids de nos miſeres
De lâches deſerteurs de la Loi de leurs peres,
Ces Juifs n'étoient point Juifs ; & l'Ange de Sion
Entre les noms élûs ne comptoit plus leur nom.
Leurs prieres n'étoient que de vaines paroles
Qui profanoient le Temple autant que tes Idoles ;
Et malgré tes ſuccès, ta fureur aujourd'hui
Ne lui prend que des cœurs qui n'étoient plus à lui.
Il reſte encor des Saints contre tes injuſtices.
En vain pour les dompter, tu t'armes de ſupplices ;
Les échafauts dreſsés te rendent-ils plus fort ?
Croi-tu donc affoiblir Dieu même par leur mort ?
Tu crois les lui ravir ; Tiran, tu les lui donnes.
Tu penſes te venger ; Tiran, tu les couronnes.
Mais au terme fatal preſcrit à tes rigueurs,
Il en reſervera qui ſeront nos vengeurs.

ANTIOCHUS.

Je le défie encor de tromper ma colère.
Vous du moins frémiſſez ; & ſi vous êtes mere ;
rez devos enfans le trépas aſſûré,

Si dans ce même inſtant Jupiter adoré .....

SALMONE'E.

Arrête ; ils périront. Epargne-moi ce doute.
Il eſt le ſeul affront que ma race redoute.
Eh ! Ne connois-tu pas le cœur des vrais Hébreux ?
Rappelle Eléazar ce vieillard généreux,
Qui pouvant échaper, & bravant toute crainte,
Dans les bras de la mort s'eſt ſauvé de la feinte.
Tu l'as ſacrifié ; mes enfans le ſuivront.
Ils ont reçû l'exemple ; eux-mêmes le rendront.
Je te livre mon ſang ; Cruel, va le répandre.
Il criera contre toi. Dieu daignera l'entendre ;
Et le jour du Seigneur ne s'éloignera plus.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! C'eſt aujourd'hui le jour d'Antiochus.
Je vais de vos enfans ordonner le ſupplice.

SALMONE'E.

Ah ! Comble tes bienfaits ; qu'avec eux je périſſe.

ANTIOCHUS.

Exalez à loiſir ce généreux tranſport.
Gardes, retenez-la. Vous apprendrés leur ſort.

SCENE III.

SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

HElas ! Dans quel état me laiſſe le barbare !
Quel trouble douloureux de mon ame s'empare!
Mes enfans vont mourir au milieu des tourmens.
Pour une mere, ô Ciel, quels horribles momens !
Mon cœur ſe ſent percé des plus rudes atteintes.
Je ſouffre tous les maux que m'annonçent mes craintes.
On me les cache en vain ; je les vois déchirer.
Sous les coups des boureaux je les vois expirer ;
Et pour m'en preſenter la plus affreuſe image,
Mon amour frémiſſant va plus loin que leur rage.
Seigneur, quand Abraham à tes ordres ſoûmis,
Préparoit le bucher pour t'immoler ſon fils ;
Et que le fer levé ſur la tendre victime,
Il t'offroit de ſon ſang le tribut legitime,
D'un tel frémiſſement le vis-tu s'émouvoir ?
A la nature en lui laiſſas-tu ſon pouvoir ?
Et d'un ſemblable amour ſentant la violence ;
Mourroit-il comme moi de ſon obéïſſance ?

THARE'S.

De vos maux avec vous je reſſens la rigueur.
S il vous reſte encor l'eſperance au Seigneur.
: être ce qu'il fit pour Abraham fidelle. . . . .

SALMONE'E.

A quel injuſte eſpoir ta pitié me rappelle !
Non, non. J'obéïs mieux. Je ne demande pas
Que Dieu déploïe ici la force de ſon bras.
Mon cœur à ſes decrets n'apporte point d'obſtacle,
Et croiroit l'offenſer par l'eſpoir d'un miracle.
Je n'oſe même encor ſouhaiter que ſa main
Verſe moins d'amertume & de trouble en mon ſein.
Plus je crains pour mes fils, plus je me ſens leur mere,
Et plus je l'intéreſſe à devenir leur pere.
Il eſt juſte, Tharès, qu'à force de ſouffrir,
J'obtienne que leur Dieu leur apprenne à mourir.
Es-tu content, Seigneur ? J'accepte mon martire.
La mort de mes enfans me perce, me déchire :
Ce que jamais pour eux j'ai reſſenti d'amour,
Je le ſens redoubler, quand ils perdent le jour :
Mais ſans en murmurer, je ſubis ces allarmes ;
Et ma fidelité t'offre toutes mes larmes.

THARE'S.

Il falloit au Tiran laiſſer voir ces douleurs,
Madame ; vous l'auriés déſarmé par vos pleurs ;
Et l'ame à la pitié la plus inacceſſible
N'eût pû voir tant de maux ſans devenir ſenſible :
Mais vous l'aigriſſiés lui qu'il falloit attendrir.
Moi que vous pénétrés, puis-je vous ſecourir ?

SALMONE'E.

J'ai dû devant le Roi vaincre ce trouble extrême ;
Et je ne ſonge pas à t'attendrir toi-même.
Je ne veux qu'un témoin du trouble de mon cœur ;

Et je ne pleure ici que devant le Seigneur.
Mais ce n'eſt point en vain ; & je ſens ſa preſence!
Il chaſſe de mon ame un effroi qui l'offenſe.
A peine devant toi mon cœur a-t-il gémi,
D'un ſeul de tes regards je le ſens raffermi,
Dieu puiſſant ; déformais plus ferme & plus docile,
Sur la mort de mes fils je porte un œil tranquile ;
Et mon zéle enflammé conſumant ma douleur,
Ne voit plus dans leurs maux que ta gloire & la leur.
Frapez, boureaux, frapez. Sous les plus rudes gênes
Faites couler ce ſang qu'on puiſa dans mes veines.
Au gré d'Antiochus maſſacrez mes enfans.
Au ſortir de vos mains je les vois triomphans,
Voler au ſein du Dieu l'auteur de leur conſtance,
D'un torrent de plaiſirs goûter la récompenſe.
Plus vous ſerés cruels ; plus ils ſeront heureux.
Eh ! Quels amis jamais feroient autant pour eux ?

THARE'S.

Quel changement, ô Ciel! Madame, eſt-ce vous-même!
De quel abbatement naît ce courage extrême !
C'eſt un cœur tout nouveau formé dans vôtre ſein.
Vos yeux n'ont plus de pleurs, vôtre front eſt ſerein.
Vous offrés, ſans frémir, les plus cheres victimes.
Heureuſe, ſi vos fils ſont auſſi magnanimes !

SALMONE'E.

Non je ne crains rien d'eux ; je réponds de leur foi.
Je les connois, Tharès; ils ſont dignes de moi.
Le Dieu qui reçut d'eux le plus conſtant hommage,
Eſt ſans doute aujourd'hui leur force & leur courage.
Mais eux ne ſont-ils pas ouverts ſur Iſraël ?

Le dirai-je pourtant ; le jeune Miſaël,
Le dernier de mes fils, trouble encore mon ame.
J'ai vû ſon cœur brûlant d'une coupable flâme ;
D'un amour qu'il combat il eſt toûjours rempli ;
Et s'il n'eſt pas vaincu, du moins eſt affoibli.
Quand Apollonius dans Sion allarmée,
Du ſuperbe Tiran vint établir l'armée,
Qu'au nom d'Antiochus vengeur des Nations,
Il donna le ſignal de nos proſcriptions,
Miſaël vit ſouvent Antigone ſa fille,
Digne d'un autre peuple & d'une autre famille.
Il vouloit pour les Juifs obtenir ſa pitié ;
Par elle, des tirans vaincre l'inimitié.
Il ne ſuivoit alors d'interêts que les nôtres :
Mais il penſa ſe perdre en priant pour les autres.
Antigone brillant de vertus & d'appas,
Fit ſur lui des progrès qu'il n'apercevoit pas.
Il les connut enfin ; & pour mieux s'en deffendre,
Son amitié naïve oſa me les apprendre.
Je lui repreſentai les loix de ſon devoir.
Malgré nos interêts, il ceſſa de la voir.
Pour étouffer des feux dont nôtre Loi s'offenſe,
Lui-même il s'impoſa la plus ſévère abſence ;
Et ſon cœur dont je dois encore me loüer,
Du moins en les ſentant, ſçût les déſavoüer.
Mais, ma chere Tharès, il faut ne te rien feindre,
Pour lui plus que jamais tout eſt encore à craindre.
Cette même Antigone eſt près d'Antiochus.
Les ſecrets du Tiran dans ſon ſein ſont reçûs.
Il la laiſſe après lui maîtreſſe de l'Empire.
Miſaël l'a revûë, hélas, ſans me le dire !
C'eſt pour nos interêts, dit-il ; mais que je crains

Qu'il ne donne ce nom à des feux mal éteints.
Que je crains cet amour dont le conſeil perfide,
Au plus doux * de nos Rois inſpira l'homicide;
Et qui plus loin encore étendant ſon poiſon,
Du ſein de la ſageſſe arracha Salomon.
Ah! Mon cher Miſaël, contre de telles flâmes
Te deffendras-tu mieux que de ſi grandes ames!

SCENE IV.

MISAEL, SALMONE'E, THARE'S.

MISAEL.

AH! ma Mere, l'effroi glace encore mes ſens.
Sous les coups des boureaux eux-mêmes frémiſſans,
Je viens en ce moment de voir périr mes freres.
Vous êtes déſormais la plus triſte des meres,
Vous n'avés plus que moi; ces enfans ſi chéris....

SALMONE'E.

Ils ſont morts! Pourquoi donc vous revois-je mon fils?

MISAEL.

Ne tremblez pas, ma Mere; une foibleſſe impie
Ne m'a point fait encore un crime de ma vie.
Je ne ſçais point trahir aux yeux de l'Univers
La mere dont je ſors, ni le Dieu que je ſers.
J'ai demandé la mort. Ma priere empreſſée

* *David.*

Ne la peut obtenir de la rage laſsée.
Le Tiran veut laiſſer repoſer ſon courroux ;
Et je reviens pleurer mes freres avec vous.

SALMONE'E.

Les pleurer! Non, mon Fils, ne ſoüillons point de larmes
Une mort où ma foi me fait voir tant de charmes.
Je n'ai craint que pour toi, mon Fils ; à ton aſpect
Tout mon cœur a fremi de ce retour ſuſpect.
Que mes embraſſemens réparent cette crainte ;
Et loin de nous livrer à l'infidelle plainte,
Parle ; raconte moi, pour conſoler mon cœur,
Dans la mort de mes fils la gloire du Seigneur.

MISAEL.

Leur mort eſt un triomphe ; & nos ſaintes Annales
N'ont jamais celebré de victoires égales.
Par l'horreur des tourmens, loin qu'ils fuſſent vaincus,
Leur intrépidité troubloit Antiochus.
Des ſupplices nouveaux renaiſſoit leur courage.
Oüi, Madame, leur joïe humilioit ſa rage ;
Et le Tiran confus, même en donnant ſes Loix,
Paroiſſoit un eſclave, & mes freres des Rois.

SALMONE'E.

Grand Dieu ! Tels ſont les cœurs que ta bonté protege.

MISAEL.

Aux portes du Palais un Autel ſacrilege
Pour les Dieux des Gentils fumoit d'un fol encens.
De la mort près de là les apprêts menaçans,
D'un échafaut dreſſé couvroient preſque l'eſpace ;

Et mes freres & moi nous occupions la place
Qui séparoit de nous l'échafaut & l'Autel.
Là nos ardens desirs hâtoient le coup mortel.
Antiochus paroît. Antigone à sa suite
Frémissoit du spectacle où l'on l'avoit conduite.
Voilà, nous a-t-il dit, la vie & le trépas,
Vous n'avés qu'à choisir. Nous ne choisissons pas,
Crions-nous : dès longtems résolus au supplice,
Voilà, voilà l'Autel de nôtre sacrifice ;
Et de la même ardeur enflâmés aussi-tôt,
Nous voulions à l'envi monter à l'échafaut.
Arrêtez. Laissez-moi, dit l'aîné de mes freres,
M'immoler le premier pour le Dieu de mes peres.
Cet honneur m'appartient ; & c'est l'unique fois
Que sur vous mon aînesse a reclamé ses droits.
Nous avons obéi, Madame ; & son courage
Méritoit ce respect encor plus que son âge.
Ce Heros à l'instant se jette dans les mains
Qu'armoient contre ses jours cent tourmens inhumains.
Tout son sang a jailli sous les verges cruelles.
Ils essaïoient sur lui des tortures nouvelles.
Ses membres par le fer tour à tour déchirés,
Sont aussi par le feu tour à tour dévorés.
Ses yeux mêmes, ses yeux qu'au Seigneur il éleve
Arrachés & brûlans..... Vous frémissés !...

SALMONE'E.

Achevez.

MISAEL.

Il meurt de ce supplice ; & soudain à l'envi,
Non moins dignes de Dieu, les autres l'ont suivi.
Figurez-vous toûjours la même violence,

Et les mêmes tourmens & la même conſtance.
Voïez-les au milieu de leurs maux effraïans
Lancer encore au Roi des diſcours foudroïans,
Inſulter ſainteſment, à ſon orgueïl farouche ;
L'Eternel avoit mis ſon eſprit dans leur bouche ;
Et leur voix prophetique, organe du Seigneur,
Accabloit le Tiran d'un avenir vengeur.
L'orgueïlleux frémiſſoit ; & ſa colère aigrie
De ſes boureaux trop lents irritoit la furie.
Antigone au contraire en ces affreux momens,
Sembloit par ſa pitié ſentir tous les tourmens.
Et d'un torrent de pleurs exprimant ſes allarmes . . . .

SALMONE'E.

Eh ! De quel œil, mon Fils, avés-vous vû ces larmes ?

MISAEL.

Que me demandés-vous ? Par quel trouble indiſcret
Ai-je pû m'attirer ce reproche ſecret ?
Malgré tout mon amour & des larmes ſi cheres,
Je n'ai connu que Dieu, mon devoir & mes freres.

SCENE V.

MISAEL, SALMONE'E, THARE'S, BARSE'S.

BARSE'S.

SUivez-moi, Miſaël : le Roi veut vous parler.

SALMONE'E.

Allons mon Fils.

BARSE'S.

Madame, où voulés-vous aller ?

SALMONE'E.

Je veux ſuivre mon fils, craint-on que je n'entende...

BARSE'S.

Madame, c'eſt lui ſeul qu'Antiochus demande.

SALMONE'E.

Que medite-t-il donc ? Et quels pieges couverts.. *à ſon Fils,*
Va : mais, en lui parlant, ſonge au Dieu que tu ſers.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, SEPHISE.

ANTIGONE.

OUi, Sephiſe, c'eſt moi qui de larmes baignée
Ai ſuſpendu du Roi la vengeance indignée.
Trop ſenſible témoin de la mort des Hebreux,
Cent fois j'ai crû mourir avec ces malheureux;
Et ſuccombant ſans doute à tant de barbarie,
La mort de Miſaël eût emporté ma vie.

SEPHISE.

Qu'eſperés-vous pour lui de ce retardement?

ANTIGONE.

Il vit; & je connois tout le prix d'un moment.
Oüi, Sephiſe, crois-en la pitié qui me preſſe,
Je ſçaurai bien uſer des inſtans qu'on nous laiſſe.

SEPHISE.

Mais, Madame, après tout quel ſi grand interêt....

ANTIGONE.

Je vais t'ouvrir, mon cœur, connois tout ce qu'il eſt.
Aprends combien les maux où mon ame eſt plongé

Ont vengé les malheurs de Sion ſaccagée.
Tu ne m'y ſuivis point, quand Apollonius
Vint charger les Hebreux des fers d'Antiochus.
C'eſt là que Miſaël touché de leur miſere
Vint ſouvent implorer mon pouvoir ſur mon pere.
J'admirois pour les Juifs ſon zéle genereux.
Il paroiſſoit charmé de ma pitié pour eux.
Chaque jour dans mon ſein il dépoſoit ſes peines,
Nous cherchions les moïens de ſoulager leurs chaînes;
Et de cette pitié, Sephiſe, chaque jour,
Naiſſoit en ſe voilant le plus ardent amour.
L'Hebreu me l'avoüa: mais hélas! Le dirai je!
Frémiſſant de m'aimer comme d'un ſacrilege,
S'excuſant à la fois, en m'apprenant ſon feu,
Au Dieu de ſon amour, à moi de ſon aveu
Tandis que de l'aveu paroiſſant offenſée,
Son ſeul remords, Sephiſe, occupoit ma penſée;
Et qu'en ſecret mon cœur ne pût lui pardonner
Que pour moi tout le ſien n'osât s'abandonner.
Il ne me revit plus. Ma tendre impatience
S'allarma des raiſons d'une ſi triſte abſence.
Je doutois s'il fuïoit le danger de me voir,
Ou ſi mes yeux ſur lui n'avoient plus de pouvoir;
Et m'occupant toûjours de cette incertitude,
De ce trouble éternel la vive inquietude
Me rendoit plus preſent l'Amant qui me fuïoit,
Et peut être plus cher l'Ingrat qui m'oublioit.
Tu vois à quel amour Antigone aſſervie....

SEPHISE.

Mais que cet amour vous coûtera la vie.

ANTIGONE

ANTIGONE.

Aprend tout. Mon dépit ſe voulut informer
D'un culte dont les Loix deffendoient de m'aimer.
De ce peuple proſcrit je ſuivis les Annales.
Non, Cephiſe, il n'eſt point de Nations égales.
Je vis, je te l'avouë, avec étonnement
Leur naiſſance, leur gloire & leur abaiſſement.
Affranchis par leur Dieu d'un cruel eſclavage,
Les flots obéiſſans leur ouvrent un paſſage :
La Nature pour eux ne connoît plus ſes Loix :
Le Soleil arrêté ſe prête à leurs exploits :
A leur approche ſeule, au ſon de leurs trompettes
Les murs ſont renverſés, les troupes ſont défaites :
Les plus profondes eaux ne les arrêtent pas ;
Et le foudre vengeur marche devant leurs pas :
Tous leurs jours ſont marqués de conquêtes nouvelles.
Leur Dieu les guide ainſi tant qu'ils lui ſont fidelles.
Violent-ils ſes Loix ? Captifs, infortunés,
Au joug des Nations ils ſont abandonnés ;
Sous la main de leur Dieu ces coupables gémiſſent ;
Leur oracle ſe tait ; les prodiges finiſſent ;
Mais ç'en eſt un encor que leur abaiſſement.
Ce n'eſt point un revers, ce n'eſt qu'un châtiment.
Leur Dieu qui l'a prédit, accomplit ſa menace.
La victoire revient dès qu'il leur a fait grace.

CEPHISE.

Qu'entens-je ! eſtes-vous née au milieu d'Iſraël ?

ANTIGONE.

Voilà, voilà le Dieu qu'adore Miſaël.

J'adore encor les miens. Tant de faits admirables
Peut-être ne ſont-ils que de brillantes fables :
Mais fable ou non, Cephiſe, ils offrent à nos yeux
Un Dieu plus venerable & plus ſaint que nos Dieux.
J'encenſe leurs Autels ; contens de cet hommage
Leur commode pouvoir n'en veut pas davantage ;
Ils nous laiſſent nos cœurs : mais le Dieu des Hebreux
Veut le cœur de ſon peuple, ou rejette ſes vœux.

CEPHISE.

Madame, & ſi le Roi découvroit tout ce zéle. . . .

ANTIGONE.

Depuis qu'à ſes ſecrets Antiochus m'appele,
Qu'après la mort d'un pere attaché à ſa Cour,
Sa tendreſſe pour moi redouble chaque jour,
Ce que mes yeux ſur lui me donnent de puiſſance ;
Pour les malheureux Juifs tente ſon indulgence.
Je cherche en le flatant à fléchir ſon courroux ;
Et je crois ſecourir Miſaël en eux tous.
Il m'a revûë ici. Ses pleurs m'ont pénétrée.
Je voïois en lui ſeul ſa patrie éplorée.
Il ne m'a point parlé de ſes feux : mais helas !
J'ai vû ce qu'il ſouffroit à ne m'en parler pas.
Il m'aime encor, Cephiſe ; il eſt toûjours le même ;
Et je viens de t'apprendre à quel excès je l'aime.
Conçois-tu mon état ? & de quelle douleur
Les aprêts de ſa mort ont dû percer mon cœur ?
J'ai crû le voir mourir dans chacun de ſes freres.
Il alloit ſuivre enfin des victimes ſi cheres.
Je ne ſçai point quel Dieu m'a ſoûtenuë alors :
Mais un reſte d'eſpoir redoublant mes efforts,

Du fier Antiochus l'ame s'eſt attendrie ;
Et Miſaël & moi nous obtenons la vie.

CEPHISE.

Par quel charme avés-vous de ce tigre irrité....

ANTIGONE.

Connoi d'Antiochus quel'e eſt la cruauté.
Cephiſe, ſon orgueil fait ſeul toute ſa rage.
Ne lui croi point un cœur affamé de carnage ;
Qui de la ſoif du ſang ſe ſente dévorer,
Et qui n'ait de plaiſir qu'à s'en déſalterer.
Souvent des malheureux il reſſent la diſgrace.
La pitié dans ſon cœur trouve encore ſa place.
Tu ſçais qu'il a pleuré le Grand Prêtre Onias.
Sur le traître Andronic il vengea ſon trépas :
Mais ſuperbe & toûjours yvre de ſa puiſſance,
Son orgueil ne ſçauroit ſouffrir de reſiſtance ;
Il veut être obéi, quoiqu'il puiſſe coûter ;
Et le ſang à ce prix ne peut l'épouvanter.
C'eſt par là que j'ai ſçû déſarmer ſa colère.
Dans l'eſpoir de mieux vaincre, il devient moins ſevere.
Il veut ſur Miſaël eſſaïer les bienfaits.
Je ne te dirai point ce que je m'en promets :
Mais je tenterai tout....

CEPHISE.

Le Roi paroît.

ANTIGONE.

Je tremble.

CEPHISE.

Miſaël l'accompagne ; ils s'aprochent enſemble.

SCENE II.

ANTIOCHUS, MISAEL, ANTIGONE, CEPHISE.

ANTIOCHUS.

MAdame, demeurés ; & jugés aujourd'hui
De ce que ma bonté veut bien faire pour lui.
Chaque jour vous aprend le pouvoir de vos charmes;
Je n'ai pû refuſer ſa grace à vos allarmes.
Vous vouliés qu'il vécût : il voit encor le jour ;
Et ſa vertu le ſauve autant que mon amour.
Oüi, mon cher Miſaël, tes graces, ta jeuneſſe
Ont jetté dans mon cœur la plus vive tendreſſe ;
Et de ta fermeté plaignant l'illuſion ;
Elle a pourtant ſaiſi mon admiration.
Je n'ai pû ſous le fer voir tomber l'eſperance
Du deſtin glorieux que promet ta conſtance.
Rempli de cet eſpoir qu'il faut juſtifier,
Ton Prince à ſes faveurs veut bien t'aſſocier.
Quand je fais tant pour toi, ſonge à me ſatisfaire ;
Et pour des biens certains immole une chimere.

MISAEL.

De ces bontés, Seigneur, moins flaté que ſurpris,
Je pourrois les payer par de nouveaux mépris.
Si vous m'avés cru ferme, avés-vous donc pû croire
Que tant de cruauté ſortît de ma mémoire ?
Après mes Freres morts, penſiés-vous que mon cœur

Pût à vôtre pitié ſe prêter ſans horreur ?
Je m'y prête pourtant, ſi je le puis ſans crime.
Je vous accorde même un oubli magnanime.
Ce ſacrifice affreux que j'ai frémi de voir
Dans mon ame n'a point porté le déſeſpoir.
Ne vous figurez pas que regretant leur vie,
Je brûle de venger un trépas que j'envie.
Mes freres ſont heureux ; & c'eſt à vous, Seigneur,
Qu'ils doivent maintenant leur gloire & leur bonheur :
Mais ce qui ſeul en vous doit exciter ma haine,
C'eſt contre l'Eternel cette audace inhumaine,
Qui par l'impieté ſignale chaque inſtant,
Et s'obſtine à vous perdre en le perſecutant.

ANTIOCHUS.

Oublie un Dieu ſans force, un Dieu qui t'abandonne,
Et ſatisfais un Roi qui ſauve & qui pardonne.
Songes-y, Miſaël. Sans m'offenſer toûjours,
Tu peux à mes bontés laiſſer un libre cours.
Par un bizarre orgueïl ne vas point te deffendre
Des bienfaits qui ſur toi cherchent à ſe répandre.
Elevé ſur tous ceux que j'ai le plus chéris,
Seul tu me tiendras lieu de tous mes favoris.
Point de rang, point d'honneur qu'un peu d'encens n'obtienne ;
Et pour tant d'amitié je ne veux que la tienne.

MISAEL.

Mon amitié n'eſt rien, Seigneur ; & je ne puis
Auprès d'Antiochus oublier qui je ſuis.
Je me vois dans vos fers ; & quoique mon audace
Pût ici s'apuïer d'une Royale Race,

Malgré le ſang auguſte où j'ai puiſé le mien,
Je le redis encor, mon amitié n'eſt rien.
Telle qu'elle eſt pourtant, voudrés-vous me permettre
De vous dire à quel prix je dois encor la mettre ?
Redonnez à Sion toute ſa ſainteté.
Que l'autel par vos Dieux ne ſoit plus habité.
Que le ſéjour de Dieu, le ſacré Sanctuaire
De vos Prêtres impurs ne ſoit plus le repaire.
N'y laiſſez plus regner ces feſtins diſſolus
Conſacrés parmi vous au Temple de Venus;
Et que Jeruſalem ne ſoit plus le theâtre
De toutes les horreurs qu'inventa l'Idolâtre.
Laiſſez-nous rétablir nos remparts abatus.
Protegez-nous enfin comme l'a fait Cyrus;
Ou laiſſez-nous en paix du moins comme Alexandre.
A ces grands noms, Seigneur, vous devriés vous rendre,
Sous vos Loix, s'il le faut, retenez nôtre Etat:
Mais au culte de Dieu rendez tout ſon éclat;
Et qu'à ſes ſaints Autels nos Tribus réunies
Joüiſſent ſans effroi de leurs Ceremonies.
Si je puis vous fléchir, ſi j'obtiens ces bienfaits,
Commandés; nous voilà vos plus zelés ſujets.
Les Juifs vous béniront, ils vous ſeront fidelles;
Ou je vous vengerai moi-même des rebelles.

ANTIOCHUS.

Quel inſolent reſpect qui te fait à la fois
Et m'offrir ton ſervice & m'impoſer tes Loix!
Malgré mon amitié crains encor ma vengeance;
D'un ſeul mot je puis perdre un ingrat qui m'offenſe.

MISAEL.

Nous adorons, Seigneur, un pouvoir ſouverain
Qui ne nous laiſſe pas craindre un pouvoir humain.
Malgré tous nos malheurs & l'oprobre où nous ſommes,
Rois pour les Nations, pour nous vous n'êtes qu'hommes.
Miniſtres du Très-haut, quand vous croïez regner,
Son inviſible bras n'auroit qu'à s'éloigner,
Vous verriés dans l'inſtant que ce pouvoir fragile
N'étoit qu'un vain Coloſſe appuyé ſur l'argile.
Sur ces prétendus Rois qu'adore l'Univers,
Dieu verſe en ſe joüant la gloire & les revers;
Et quand vous l'outragés, ſa main appeſantie
L'un par l'autre à ſon gré vous frape & vous châtie.
Vous-même regardez quel ſceptre eſt dans vos mains.
Formidable à l'Egypte & ſoûmis aux Romains,
Tandis que déploïant vos nombreuſes armées,
Vous allés impoſer des Loix aux Ptolomées,
Un écuëil imprévû briſe vôtre grandeur;
Rome arrête vos pas par ſon Ambaſſadeur;
Et vous n'oſés ſortir du cercle qu'il vous trace,
Sans avoir en eſclave appaiſé ſa menace.

ANTIOCHUS.

C'en eſt trop: je ne ſçai par quel enchantement
Je me laiſſe à ce point braver impunément.
Gardes.....

ANTIGONE.

Souffrez, Seigneur.....

ANTIOCHUS.

Il veut périr, Madame;
Et que me reſte-t-il à tenter ſur ſon ame !
C'eſt vous qui pour ſes jours m'avés intereſſé ;
C'eſt à vous de fléchir ce courage inſenſé.
Je ſens encor malgré l'excès de ſon audace,
Qu'un reſte de pitié cherche à lui faire grace.
Parlez : de vos conſeils la douce autorité,
Peut-être en ſa faveur domptera ſa fierté ;
De lui-même obtenez qu'il ait ſoin de ſa vie ;
Ou ne vous plaignez plus qu'elle lui ſoit ravie.

SCENE III.

ANTIGONE, MISAEL, CEPHISE.

ANTIGONE.

JE ne m'en deffends point, vous l'aprenés du Roi,
Miſaël, vos malheurs n'ont bien touché que moi :
Mais cette vie helas, que je veux rendre heureuſe,
L'interêt que j'y prends, vous la rend il affreuſe ?
Et quand j'oſe par tout vous chercher du ſecours,
Démentirez-vous ſeul ma pitié pour vos jours ?
Se peut-il que pour vous Antigone ſenſible
Fléchiſſe les Tirans & vous trouve inflexible ?
Faudra-t-il.... Mais, ô Ciel ! Quel mépris odieux !
Vous ne m'écoutés pas, vous évités mes yeux !

MISAEL.

, j'évite vos yeux, & je dois m'y contraindre ;

Je fuis le ſeul objet que mon cœur ait à craindre.
Qu'on me preſente encor le plus cruel trépas,
Vous l'avés déja vû, je n'en frémirai pas :
Mais Antigone en pleurs qui pour moi s'intereſſe,
Ces diſcours, cette voix ſi chere à ma tendreſſe,
Ces attraits ſouverains, ces regards pénetrans,
Voilà mes ennemis, voilà mes vrais tirans.
Plus les périls affreux me trouvent intrepide,
Plus ce danger flateur me trouble & m'intimide :
Faut-il que dans un cœur où le mien eſt lié,
Le Ciel ait fait pour moi tomber cette pitié !
Que la ſeule perſonne à qui toute ma vie,
Malgré tous mes efforts, ſe voïoit aſſervie,
Qu'Antigone s'obſtine à me la conſerver,
Quand il m'en coûteroit un crime à la ſauver !

ANTIGONE.

De quoi t'étonnes-tu ? De quel crime frivole....

MISAEL.

Qui ! Moi, Madame, moi fléchir devant l'Idole ?

ANTIGONE.

Ah ! D'un encens forcé que tu déſavoüiras,
Ni nos Dieux, ni le tien ne te puniront pas.

MISAEL.

Non, Madame, le mien veut que nôtre courage
Lui rende aux yeux de tous un ferme témoignage ;
Et que ne craignant rien, n'aimant rien tant que lui,
Dans nôtre ſeule foi nous mettions nôtre apui.
Je ſens trop à ces maux combien la mort m'importe.

D'une vie agitée il eſt tems que je ſorte.
Mon cœur, mon foible cœur ſe laſſe à repouſſer
Ces traits toûjours nouveaux dont je me ſens percer.
Plus je m'arrête ici, plus je deviens coupable.
Je ſens qu'à chaque inſtant cet amour déplorable,
Dont l'aveu m'attira vôtre juſte courroux,
Malgré tous mes combats redouble auprès de vous.
Par ce nouvel aveu je cherche à vous déplaire:
Je veux vous irriter ou contre un téméraire,
Ou contre un cœur toûjours rebelle à vos apas,
Qui brûle de mourir pour ne vous aimer pas.

ANTIGONE.

Barbare, tu te perds, c'eſt tout ce qui m'offenſe;
Et s'il en eſt beſoin pour tenter ta conſtance,
Dans la vive douleur que je fais éclater,
Voi tous les ſentimens qui peuvent te flater.

MISAEL.

Eh quoi, Madame!...

ANTIGONE.

Non, dans ton danger extrême
Je ne puis plus, ingrat, te cacher que je t'aime.

MISAEL.

Vous m'aimés. Ah! Voilà le comble des malheurs!

ANTIGONE.

Je t'aime & tu gemis!

MISAEL.

Vous m'aimés & je meurs!

Ciel, qui vois les vertus dont tes mains l'ont ornée
Dans le ſein de Juda que n'eſt-elle donc née ?
Si ſous tes ſaintes Loix elle eût reçu le jour,
Le bonheur de ma vie eût été ſon amour ;
Ou ſi tu permettois qu'une beauté ſi chere
Perdît en t'adorant le titre d'étrangere ;
Que par toi réunis, on pût nous voir tous deux,
Aux pieds de tes Autels te conſacrer nos feux....
Helas ! Vaine eſperance où mes deſirs s'égarent !
Pourquoi nous attendrir, quand tes Loix nous ſeparent ?

ANTIGONE.

Quoi ! Miſaël ; devant ces tiranniques Loix,
La nature & l'amour perdent-ils tous leurs droits ?
Ce Dieu, ce Dieu jaloux pour qui ſeul tu t'enflâmes,
Eſt-ce un Dieu qui ſe plaiſe à diviſer les ames ?
Vous dites que le monde eſt ſorti de ſes mains,
Que lui ſeul de ſon ſouffle anime les humains,
Que par lui tout ſe meût, que par lui tout reſpire,
Condamneroit-il donc un feu qu'il nous inſpire ?
Malgré nôtre penchant voudroit-il détacher
Deux cœurs infortunés, qu'il fit pour ſe chercher ?

MISAEL.

D'un cœur qu'il créa libre il veut le ſacrifice ;
Il ne nous force point afin qu'on le choiſiſſe.
Nous ne devons aimer ni haïr qu'à ſon gré.
Oüi, malgré tout l'amour dont je ſuis dévoré,
Il veut que je vous fuïe ; & pour le ſatisfaire
Je vais d'Antiochus irriter la colère.
Je deteſte ſes Dieux, & ne cours qu'en ce lieu
Le danger d'adorer ce qui n'eſt pas mon Dieu.

ANTIGONE.

Arrête. Je reſpecte un refus magnanime,
Je ne demande plus ce que tu crois un crime.
De tes propres remords mon cœur eſt combatu;
Miſaël, ma foibleſſe adopte ta vertu:
Mais, promets-moi du moins, s'il t'eſt permis de vivre,
Sans bleſſer ton devoir, ſi mon ſoin te délivre,
Jure moi de ne plus t'obſtiner à périr;
Et pour prix de mon cœur laiſſe-toi ſecourir.

MISAEL.

Je me rends; mais du moins ſongez.....

ANTIGONE.

Tu peux m'en croire,
Autant que de tes jours, j'aurai ſoin de ta gloire!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ANTIGONE.

ANTIGONE.

JE vous l'ai dit, Seigneur : j'eſpere le fléchir :
Mais des pleurs d'une mere il falloit l'affranchir.
Elle ſeule pouvoit par l'excès de ſon zele
Lui donner contre nous une force nouvelle.
Vous le faites garder en ces lieux par Barsès,
Et rien ne ſçauroit plus traverſer mes ſuccès.
J'ai de l'Iſraëlite ébranlé le courage.
Encor quelques efforts, j'obtiendrai davantage.
Vous l'avez dû prévoir, un eſprit ſi hautain
Ne revient pas ſi tôt de ſon premier deſſein :
Pour ſe rendre il lui faut des combats & du terme ;
Et même en fléchiſſant il veut paroître ferme.
Mais fiez-vous à moi ; je ſçaurai le ſauver.
J'ai commencé, Seigneur ; je réponds d'achever.

ANTIOCHUS.

Madame, chaque jour me le fait mieux connoître ;
Pour calmer mes chagrins, le Ciel vous a fait naître ;
Et je bénis l'inſtant où la faveur des Dieux,
Pour attendrir mon cœur, vous offrit à mes yeux.

Je veux bien l'avoüer ; les plus gra des conquêtes,
L'honneur d'humilier les plus ſuperbes Têtes,
D'abattre ſous mes pieds un monde d'ennemis,
M'intereſſeroit moins que Miſaël ſoûmis.
L'horreur d'avoir en vain devant cette ame altiére
Emploïé la menace & perdu la priere,
Mon amitié bravée autant que mon pouvoir,
Cet affront m'accabloit du plus vif déſeſpoir :
Car je ne ſçai ſi c'eſt ou grandeur ou foibleſſe,
Mais ma fierté fremit de tout ce qui la bleſſe.
Qu'un ſeul de mes ſujets oſe me réſiſter,
Tout ce qui m'obéit ne peut plus me flater,
La reſiſtance alors eſt tout ce qui me frape,
Il ſemble à mon orgueïl que le Sceptre m'échape,
Et qu'à jamais forcé de recevoir la Loi,
Je ne ſuis plus qu'un homme, & ceſſe d'être Roi.

ANTIGONE.

Eh! Pourquoi ſouffrés-vous que ce trouble empoiſonne
Tout ce vaſte pouvoir que le deſtin vous donne ?
Tandis que vous avés, Seigneur, de toutes parts
Tant d'objets enchanteurs où porter vos regards,
Le plus leger chagrin les fait tous diſparoître !
Un ſuperbe dépit.....

ANTIOCHUS.

Je n'en ſuis pas le maître.
Je tâche à l'étouffer, & ſans ceſſe il renaît,
Je ſens qu'il fait toûjours mon plus cher interêt :
Des autres paſſions toute la violence
N'en ſçauroit dans mon cœur balancer la puiſſance.
Si Miſaël ſe rend, Madame, les Hebreux

Sans effort déſormais vont prévenir mes vœux.
Cet exemple peut tout ; & j'en dois plus attendre
Que d'un torrent de ſang que je pourrois répandre.

ANTIGONE.

Que parlés-vous de ſang ? Il n'y faut plus penſer.
Eh ! Vous n'étiez pas né, Seigneur, pour en verſer.
La mort des malheureux que vôtre bras foudroïe
Ne vous fait point goûter une barbare joïe.
Vôtre cœur malgré vous ſenſible & genereux,
En ſe vengeant toûjours, ne fut jamais heureux.
Pourquoi vous laiſsés-vous livrer par la colère
A cette cruauté qui vous eſt étrangere,
Que vous ne trouvés point au fonds de vôtre ſein ?
Devenez moins ſuperbe & vous êtes humain.
Souffrez ce zele ardent qui me défend de feindre ;
Il eſt tems d'être aimé, c'eſt trop vous faire craindre.
Avec plus de repos ſi vous voulés regner,
N'effraïez plus les cœurs, ſongez à les gagner.

ANTIOCHUS.

Eh bien, à vos conſeils Antiochus ſe livre ;
Je me fais avec joïe une loi de les ſuivre.
Connoiſſez à quel point je m'en ſens pénetrer
Par le deſſein qu'ici je vais vous declarer.
Je vous offre ma main ; il eſt tems, Antigone,
Que ce front ſi chéri partage ma couronne.
Dès long-tems aux honneurs du ſouverain pouvoir
Mes tendreſſes ont dû préparer vôtre eſpoir.
Je ne differe plus ; joüiſſez-en, Madame ;
Que des jours plus ſereins ſoient le prix de ma flâme ;
Et par vôtre pitié moderant mes rigeurs,

Venez m'aider vous-même à regagner les cœurs.
Vôtre douceur va mettre un frein à ma colère ;
Et je ne connois plus que l'orgueil de vous plaire.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ANTIGONE, SALMONE'E.

SALMONE'E.

QU'ai-je à pleurer, Seigneur ? Qu'a-t-on fait de mon Fils ?
D'un bruit qui se répand tous mes sens sont saisis :
On ose m'assûrer que sa vertu chancele,
Et que vous espérés d'en faire un infidele.
Ah ! Permettez du moins que je puisse le voir.

ANTIOCHUS.

Pour lui deffendre encor de suivre son devoir ?
Non, Madame, souffrez plûtôt qu'il vous apprenne
A vous rendre vous-même à ma Loi souveraine ;
Trop heureux, si pour prix de mes vœux satisfaits,
Je vous pouvois tous deux combler de mes bienfaits.

SALMONE'E.

Laissez-moi voir mon Fils, Seigneur, pour toute grace;
Laissez-là vos bienfaits, reprenez la menace.
Vous me glacés d'effroi par un accueil si doux.
Sommes-nous devenus moins dignes de courroux ?
Et mon Fils chancelant, prêt à vous satisfaire,

A-t-il

A-t-il donc attiré cette injure à ſa Mere !
Non je ne croirai point qu'on puiſſe le forcer. . . .

ANTIOCHUS.

J'eſpere avoir bien tôt à le récompenſer.
Juſques-là je le laiſſe au pouvoir d'Antigone.
Obéiſſez vous-même aux ordres qu'elle donne ;
Déſormais mon épouſe, elle regne avec moi ;
Et vous & vôtre Fils vous êtes ſous ſa loi.

SCENE III.

ANTIGONE, SALMONE'E.

SALMONE'E.

QUoi ! Madame, c'eſt vous qui cherchés à nous nuire !
Miſaël me reſtoit ; vous voulés le ſéduire ;
Et ſi d'Antiochus j'en veux croire l'acuëil,
La vertu de mon Fils va trouver ſon écuëil.
Je ne connois que trop, puiſqu'il faut vous le dire,
Ce que vos yeux ſur lui vous ont acquis d'empire :
Gardez-vous d'emploïer ce funeſte pouvoir
Pour ſa honte éternelle & pour mon déſeſpoir.
Helas ! Antiochus n'en vouloit qu'à ſa vie.
Faut-il que vous portiés plus loin la tirannie ?
Que vous vouliés ſans ceſſe à ſon cœur combattu
Par vos barbares pleurs enlever ſa vertu ?

ANTIGONE.

Je ſonge à le ſauver, Madame, & je l'eſpere.

Venez m'aider vous-même à regagner les cœurs.
Vôtre douceur va mettre un frein à ma colère;
Et je ne connois plus que l'orgueil de vous plaire.

SCENE II.

ANTIOCHUS, IGO
SALMO
SALM

QU'ai-je urer, Qu'a
m
D'un bruit nd ns
On ose m' ue ſa ce
Et que vo d' m
Ah! Per m

Pour lui d m
Non, M
A vous re
Trop heu
Je vous p

Laiſſez-m
Laiſſez-l
Vous me
Sommes
Et mon

Je n'ai pû retenir mes ſoûpirs & mes larmes ;
Mais par vôtre douleur plus vous m'attendriſsés,
Dans mon deſſein auſſi plus vous m'affermiſsés.
Oüi, vôtre Fils vivra, j'oſe vous en répondre.

SALMONE'E.

Plus vous m'en répondés, plus je me ſens confondre.
Je ne puis donc vous vaincre ; & vous vous obſtinés
Dans ce projet fatal que vous entreprenés.
Vous voulés éprouver juſqu'où mon Fils vous aime ;
Vous voulés dans ſon cœur triompher de Dieu même.
Eh bien, allez tenter ce ſacrilege effort ;
Preſſez-le de choiſir entre vous & la mort :
Mais du moins à vos pieds où la douleur me jette,
Ne déſeſperez pas une triſte ſujette.
Laiſſez-moi voir mon fils ; que ce foible ſecours....

ANTIGONE.

Je n'y puis conſentir ; il y va de ſes jours.

SALMONE'E.

C'eſt trop perdre mes pleurs. Pour ce que je ſouhaite,
C'eſt à tes pieds, Seigneur, qu'il faut que je me jette.
Implorons des ſecours plus dignes de ma foi.
Je t'offenſe à chercher un autre apui que toi.

SCENE IV.

ANTIGONE.

HElas ! Ne te plains pas qu'à tes vœux je m'oppoſe ;
Triſte Mere je ſens les maux que je te cauſe.
Si je te découvrois pour calmer ta douleur
Le nouveau jour qui luit dans le fonds de mon cœur ;
Si je te laiſſois voir mon ame toute entiere,
Et combien je te ſers par de-là ta priere ;
Mais les jours de ton Fils me ſont trop importans.
Je n'ai rien dû riſquer. Ménageons les inſtans.

SCENE V.

ANTIGONE, BARSE'S.

ANTIGONE.

BArsès ?

BARSE'S.

Qu'ordonnés-vous ?

ANTIGONE.

De la nuit qui s'aproche
Saiſiſſons la faveur pour ſortir d'Antioche.
Inſtruit de mes projets, vous osés tout pour moi ;
Sûrés des deſtins commis à vôtre foi.

BARSE'S.

Commandez ; je ſuis prêt ; mon zele & ma prudence
Répondront dignement à vôtre confiance.

ANTIGONE.

C'eſt aſſés. En ces lieux envoïez Miſaël.

SCENE VI.

ANTIGONE.

NE nous traverſe pas, puiſſant Dieu d'Iſraël :
Qu'aujourd'hui mon amour devant toi trouve grace ;
Et daigne proteger une ſi belle audace.

SCENE VII.

ANTIGONE, MISAEL.

MISAEL.

EH bien, Madame, eh bien, le ſupplice eſt-il prêt ?
Antiochus a-t-il prononcé mon Arrêt ?

ANTIGONE.

Non ; & de mon amour l'heureuſe vigilance
Va mettre contre lui tes jours en aſſûrance.
J'ai ſçu d'un vain eſpoir endormir ſa fureur.
Il penſe que bien-tôt abjurant ton erreur,

Aux Autels de ſes Dieux....,

MISAEL.

Qu'avez-vous laiſſé croire!
Ah! Vous m'aviés promis d'avoir ſoin de ma gloire.
Je cours le détromper; & l'honneur de mon nom
Me reproche le tems qu'a duré ce ſoupçon.
Je vais faire à ſes yeux éclater tant de zele....

ANTIGONE.

Cours, ingrat, mais qu'auſſi ton grand cœur lui revele
L'excès de cet amour qui m'anime pour toi.
Di-lui que de ton Dieu je reconnois la Loi.
Livre à ſa barbarie une double victime;
Et qu'un même tourment puniſſe un même crime.

MISAEL.

L'ai-je bien entendu? L'oſerois-je penſer
Qu'au culte de vos Dieux vous puiſſiés renoncer;
Et que le Ciel verſant ſes clartés dans vôtre ame,
Eût reconcilié mon devoir & ma flâme?

ANTIGONE.

Avec tout ſon éclat la gloire du Seigneur
Aſſiegeoit dès long-tems mon eſprit & mon cœur.
A ces impreſſions, je frémis de l'offenſe;
J'oppoſois ce poiſon ſucé dès mon enfance.
Toûjours prête à le croire & voulant en douter,
Reprenant le bandeau qu'il vouloit écarter,
Je m'armois contre lui d'une honte rebelle;
Et de peur de changer, je vivois infidelle:
Mais pour déterminer mon eſprit combatu,

Dieu s'eſt voulu ſervir de toute ta vertu.
Par ta force aujourd'hui j'ai compris ſa puiſſance ;
Tes efforts ont enfin dompté ma réſiſtance ;
Et de ta Mere encor le magnanime effroi,
En craignant ta foibleſſe, a confirmé ma foi.

MISAEL.

O Ciel ! Que vous charmés mon amour & mon zele !
Et ce grand changement, ma Mere le ſçait-elle ?

ANTIGONE.

Dans l'interêt preſſant d'empêcher ton trépas,
Je n'ai rien dit ; j'ai craint qu'elle ne m'en crût pas,
Et qu'au moins dans le doute où je l'aurois laiſsée
Mon entrepriſe encor ne s'en vît traversée.
Mais toi, cher Miſaël, tu me connois trop bien,
Pour penſer qu'un moment je te déguiſe rien.
Je ſuis Iſraëlite, & tu peux bien m'en croire,
Puiſqu'au Trône des Rois j'en préfere la gloire.
Antiochus m'offrant ſon Sceptre avec ſa main,
N'a pû par ſes bienfaits balancer mon deſſein.
Je renonce à l'Empire & je le ſacrifie
A ma Religion auſſi bien qu'à ta vie.
Après ce que j'ai fait ; c'eſt à toi d'achever.

MISAEL.

Eh bien ! Que faut-il faire enfin pour vous ſauver ?

ANTIGONE.

Je ſçai de ce Palais les détours les plus ſombres ;
Et tandis que la nuit répand par tout ſes ombres,
Celui même par qui je t'avois fait garder,

Barsès hors de ces murs conſent à nous guider.
Profitons des momens; allons ſous ſa conduite. . . .

MISAEL.

Pour un cœur genereux quel ſecours que la fuite!

ANTIGONE.

Ne t'en allarme point. Pour toi, cher Miſaël,
De ta fuite va naître un honneur immortel.
Si tu crois une Amante à ta gloire attachée,
Ta retraite long-tems ne ſera pas cachée;
Et, j'en crois mon eſpoir, bien-tôt tu t'en feras
L'heureux champ de bataille où tu triompheras.
Tu peux faire porter de ſecretes nouvelles
A ceux qui des Hebreux ſont demeurés fidelles;
Les avertir par tout de s'armer ſans éclat,
Et de ſe joindre à toi préparés au combat.
Bien-tôt de tes projets l'heureuſe renommée
Du brave Aſſidéen groſſira ton armée;
Il viendra ſous tes loix ſignaler ſa valeur.
Alors fai retentir le ſaint nom du Seigneur.
Des Prêtres r'aſſemblés fai ſonner la trompette;
Et de nos fiers Tirans entreprend la défaite
Dieu du haut de ſon Trône apuïera tes deſſeins,
Sçaura pour le combat armer tes jeunes mains,
Remontrera David dans ton ardeur guerriere,
Et par toi les Geans vont mordre la pouſſiere.

MISAEL.

Par ce zele enflâmé que vous me faites voir,
Tout à coup dans mon cœur paſſe tout vôtre eſpoir.
J'en augure aux Hebreux une gloire nouvelle,

Et c'eſt, par vôtre voix, le Seigneur qui m'apelle.
Oüi, je crois voir en vous cet Ange imperieux,
Qui jadis, pour briſer les fers de nos ayeux,
Et du Ciel aportant la divine promeſſe,
De l'humble Gedéon vint armer la foibleſſe.
J'ai beau me dire ici que Miſaël n'eſt rien,
Je ſçai que je puis tout avec un tel ſoûtien,
Et que devant le Chef qu'à ſon peuple Dieu nomme,
Les camps les plus nombreux fuiront comme un ſeul homme.
C'en eſt fait; mettons-nous en état d'obéir.
A tarder plus long-tems je croirois le trahir.
La fuite déſormais à mes yeux ne preſente
Que de nos ſaints exploits la ſuite triomphante.
Heureux! ſi je pouvois pour prix de vôtre foi
Vous replacer au Trône où vous montiés ſans moi.
Mais que dis-je! en fuïant, laiſſerons-nous ma Mere
Au pouvoir du Tiran, en proïe à ſa colère?

ANTIGONE.

Raſsûre-toi. Mes ſoins ne l'abandonnent pas.
Bien-tôt, cher Miſaël, elle ſuivra nos pas.
J'ai prévu, j'ai ſenti ta tendreſſe inquiete;
Et mes ordres ſecrets aſsûrent ſa retraite.
Ne crain rien.

MISAEL.

Allons donc.

ANTIGONE.

Quand je pars avec toi
Miſaël, il te reſte à me donner ta foi,
A recevoir la mienne; & ma glorre jalouſe

Ne me laiſſe d'ici partir que ton épouſe.
Atteſte donc le Dieu que nous ſervons tous deux,
Et qu'il ſoit à jamais le garant de nos feux.

MISAEL.

Dieu puiſſant, qui jadis donnas ta Loi ſuprême
Aux deux premiers époux qu'uniſſoit ta main même,
Qui, béniſſant un feu par toi-même inſpiré,
D'un amour naturel fis un lien ſacré;
Nous n'avons plus de Temple; & de ſuperbes Maîtres
Font languir dans les fers nos Pontifes, nos Prêtres;
C'eſt à toi ſeul, Seigneur, de nous en tenir lieu.
Sois ici le témoin, le miniſtre & le Dieu.
Préſide à mes ſermens; & ſois pour Antigone
Le garant de la foi que Miſaël lui donne:
Grave au fonds de mon cœur l'irrévocable Loi
De vivre & de mourir & pour elle & pour toi.

ANTIGONE.

Recevez-donc ma main; je vous ſuis aſſervie;
Je vous livre à jamais & mon cœur & ma vie:
Mais allons, cher époux; & fuïons de ces lieux.
Rachel ſuivra Jacob ſans emporter ſes Dieux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, ANTIOCHUS.

ARSACE.

PAr vôtre ordre j'allois chercher l'Iſraëlite.
Barsès & Miſaël étoient tous deux en fuite.
Je n'ai point vû de Gardes ; & mon empreſſement
Venoit vous avertir de leur éloignement.
Un ami de Barsès s'eſt offert à ma vûë ;
Il ſembloit redouter ma preſence imprevûë :
J'ai ſoupçonné ſon trouble, & l'ai forcé ſoudain
De m'avoüer leur fuite & ſon propre deſſein.
Du Juif il prétendoit vous enlever la Mere,
Et, fuïant ſur leurs pas, tromper vôtre colère.
Voilà de leur ſecrét tout ce que j'ai ſurpris.
Je vous ai déja dit les chemins qu'ils ont pris.

ANTIOCHUS.

Ils n'échaperont pas, Arſace, à ma vengeance.
J'ai fait partir contr'eux ma garde en diligence,
Et le traître Barsès ne ſçauroit éviter.....
Mais quel ſoupçon nouveau vient ici m'agiter !
J'avois choiſi Barsès par l'avis d'Antigone.
Eſt-ce donc elle, ô Dieux ! qu'il faut que je ſoupçonne ?

Qu'on la faſſe venir ; je veux être éclairci ;
Et que de Miſaël la Mere vienne auſſi.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

CRoirai-je qu'à ce point Antigone m'offenſe ?
De mon Empire offert eſt-ce la recompenſe !
Et déja la perfide, au mépris du devoir,
Fait-elle ainſi l'eſſai du ſouverain pouvoir ?
Parce qu'elle ma plû, me croit-elle en ſes chaînes ?
De l'Etat en ſes mains ai-je remis les rênes ?
Croit-elle déſormais regner au lieu de moi ?
Et que pour être Amant, j'ai ceſſé d'être Roi ?
Se fiant trop ſans doute à l'orgueïl de ſes charmes,
Elle croit me fléchir par ſes premieres larmes ;
Mais en qui me trahit on ſçait trop qu'à mes yeux,
Juſques à la beauté, tout devient odieux.
Que j'humilierai bien cet orgueïl qui la flate !
On va me l'envoïer ; que me dira l'ingrate ?
Qu'à mon propre interêt ſe laiſſant conſeiller,
Elle m'épargne un ſang dont je m'allois ſoüiller ;
Et qu'elle a craint enfin que de nôtre himenée
Cet auſpice ſanglant ne marquât la journée.
Trop frivoles raiſons ! Je veux être obéï.
Et ſervi malgré moi, je me compte trahi.
Mais que veut dire Arſace, & quel trouble l'étonne ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

C'Eſt vainement, Seigneur, que l'on cherche Antigone :
Elle ne paroît point.

ANTIOCHUS.

On ne la trouve pas !
Je frémis ; de l'Hebreu ſuivroit-elle les pas ?
Eſt ce donc un Amant que ſa pitié délivre ?
Eſt-ce donc un Rival qu'en lui j'ai laiſsé vivre ?
Quels prodiges ! grands Dieux ! Qui le pourroit penſer !
Qu'au mépris de mon Trône où je l'allois placer
Dans ſon perfide cœur un eſclave l'emporte !
Il ne lui peut offrir que les chaînes qu'il porte ;
Mon amour la faiſoit regner ſur l'Univers ;
On dédaigne mon Sceptre & l'on choiſit ſes fers.
Qu'ils tremblent ; de mes mains c'eſt en vain qu'ils s'arrachent.
Je percerai l'aſile où ces ingrats ſe cachent.
Dans les antres profonds duſſent-ils ſe ſauver,
Ma fureur ſçaura bien encor les y trouver.
L'Iſraëlite vient.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

DE l'ordre qu'on me donne
Que faut-il ?....

ANTIOCHUS.

Vôtre Fils fuit avec Antigone.

SALMONE'E.

Antigone & mon Fils !....

ANTIOCHUS.

Viennent de s'échaper.
Vous ſçavez leur ſecret, gardez de me tromper ;
S'aimeroient-ils ? Parlez ; ou d'une vaine audace
La mort.....

SALMONE'E.

Croi-moi, Tiran, ne perds point de menace
Tu ſçais ton impuiſſance à me faire trembler :
Mais ce que tu m'aprends ſuffit pour m'accabler.
S'il eſt vrai, qu'écoutant une ardeur criminelle,
Mon Fils ait conſenti de ſuivre une infidelle,
Tes malheurs ſont les miens ; plus que toi j'en fremis ;
Tu perds une Maîtreſſe ; & moi je perds un Fils.

ANTIOCHUS.

Comment donc m'éclaircir de leurs perfides flâmes!
Voïons; & d'Antigone interrogeons les femmes.
Dans ce doute mortel c'eſt trop me retenir.
Aprenons de quel crime il la faudra punir.

SCENE V.

SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

JE n'ai donc plus de Fils! Cette fuite funeſte
Me ſepare à jamais de celui qui me reſte.
Voilà, chere Tharès, le malheur que j'ai craint;
Voilà le fruit cruel d'un amour mal éteint.
J'eſperois voir le Ciel ſenſible à mes allarmes;
Mais il a rejetté ma priere & mes larmes.
Je ſuccombe à mes maux. Eh! Comment mes enfans
Dans le ſein du Seigneur aujourd'hui triomphans,
N'ont-ils pas obtenu pour prix de leur victoire
Qu'un frere malheureux n'en ternît pas la gloire!

THARE'S.

Que lui reprochés-vous, Madame? Et quel affront
Penſés-vous que ſa fuite imprime à vôtre front?
D'un Tiran implacable il fuit la barbarie.
Sans trahir ſon devoir, il aſsûre ſa vie.
Il n'a point adoré les Dieux du Sirien.

SALMONE'E.

Il adore les Dieux, puiſqu'il trahit le ſien.
Il ne fuit que pour ſuivre Antigone qu'il aime;
Amant de l'Idolâtre, il le devient lui-même.
Quand Dieu n'eſt pas pour lui l'interêt le plus cher,
Qu'importe d'Antigone ou bien de Jupiter?

THARE'S.

Mais quand Miſaël fuit, du Tiran qu'elle offenſe
Antigone elle-même a dû fuir la vengeance.
L'amour les unit moins peut-être que l'effroi.
L'une fuit pour ſa vie, & l'autre pour ſa foi.
Pourquoi vous hâtez vous de le noircir d'un crime,
Puiſque la fuite enfin peut être légitime;
Puiſqu'elle étoit permiſe.....

SALMONE'E.

A tout autre qu'à lui.
Oüi, le commun des Juifs peut ſans crime avoir fui.
Quand le Tiran leur livre une cruelle guerre,
Qu'ils cherchent un aſile aux antres de la terre;
Contens, ſans l'affronter, d'attendre le trépas,
Ils peuvent ſe cacher; je n'en murmure pas.
Mais le Ciel de mon Fils exigeoit davantage.
Quand de ſes freres morts, il a vu le courage,
Témoin de tous les maux qu'ils viennent de ſouffrir,
C'eſt les deshonorer qu'avoir craint de mourir.
Mais tout mon ſang eſt prêt pour expier ſon crime;
Accepte au lieu du Fils la Mere pour victime;
Seigneur, que le Tiran las de me dédaigner,
Ne me mépriſe plus aſsés pour m'épargner.

Rend

Rend terrible à ſes yeux le zele qui m'enflâme.
Qu'il croïe en me perdant perdre plus qu'une femme ;
Et que dans ſa fureur ce nouveau Siſara
Craigne de laiſſer vivre une autre Debora.
Fai qu'à mes vrais enfans déſormais réunie,
Tout mon ſang d'un ingrat lave l'ignominie :
Quand je n'ai plus de Fils que je puiſſe t'offrir,
Plus d'autre bien pour moi, Seigneur, que de mourir.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, THARE'S.

ANTIOCHUS.

Dieux! Ne ferai-je donc qu'une recherche vaine?
On ne m'éclaircit point ; tout augmente ma peine
De leur fatal amour on n'oſe m'aſſûrer ;
Cependant malheureux puis-je encor l'ignorer ?
Plus je penſe à leur fuite, & plus mon cœur ſe trouble.
Ma fureur inquiete à chaque inſtant redouble.
Je ne ſçai où je vais, je ne ſcai où je ſuis.
à Salmonée.
Sortez ; vôtre preſence irrite mes ennuis.
Hidaſpe ne vient point ! qu'eſt-ce qui le retarde !
Les traîtres ſeroient-ils échapés à ma garde ?
Se pourroit-il qu'Hidaſpe eût manqué leur chemin ?
Ses jours me répondroient.... Mais je le vois.

SCENE VII.

ANTIOCHUS, HIDASPE.

ANTIOCHUS.

EH bien ! m'ameine-t on la perfide & le traître ?
Et d'où vient que ſans eux je te vois reparoître ?

HIDASPE.

Seigneur, ces fugitifs ne vous échapent pas.
Mais de quelques momens j'ai dévancé leurs pas ;
Et tandis qu'en ces lieux on va vous les conduire ;
Du ſuccès du combat j'ai voulu vous inſtruire.

ANTIOCHUS.

Un combat ! contre qui ?

HIDASPE.

Miſaël & Barsès
N'en ont que trop long-tems retardé le ſuccès ;
Et les faits imprévûs que je dois vous aprendre,
Vous ſurprendront, Seigneur, ſi vous voulés m'entendre.

ANTIOCHUS.

Parle.

HIDASPE.

Ils touchoient déja le pied des monts prochains,
Lorſqu'au Soleil naiſſant nous les avons atteints.
Miſaël & Barsès conduiſoient Antigone.

De vos propres ſoldats un corps les environne,
Qui ſe voïant ſuivis, ſaiſiſſent à l'inſtant
D'un paſſage ſerré l'avantage important.
Nous penſions ſans effort diſſiper les perfides;
Que par leur trahiſon devenus plus timides,
Ils s'alloient en fuïant dérober à nos coups:
Mais, loin de s'ébranler, ils s'encouragent tous.
La peur du châtiment irrite leur audace;
Et du ſeul déſeſpoir ils attendent leur grace.
Antigone à leurs yeux déploïant ſes tréſors,
Promet d'en partager le prix à leurs efforts:
Mais ce qui plus que tout animoit leur deffence,
C'étoit de Miſaël l'heroique vaillance.
Vos yeux de ſon courage auroient été jaloux;
C'eſt de tous les mortels le plus grand après vous.
Son bras de flots de ſang fait ruiſſeler la terre;
Chacun penſoit en lui voir le Dieu de la guerre;
Et Barsès dans vos camps nourri juſqu'aujourd'hui,
Ne paroiſſoit qu'aprendre à combatre ſous lui.
Barsès tombe mourant: mais toûjours invincible,
Le magnanime Hebreu n'en eſt pas moins terrible;
Tant qu'enfin ſes ſoldats par le nombre accablés,
Expirent preſque tous ſous nos coups redoublés.
Je fais en ce moment enlever Antigone;
Miſaël qui le voit lui-même s'abandonne;
Il jette ſon épée; & ſe livre en nos mains.
Executez, dit-il, vos ordres inhumains;
Malgré tous mes efforts elle eſt vôtre captive;
Je n'ai pû la ſauver; il faut que je la ſuive.
Enchaînés l'un & l'autre on les amene ici.
Vous les verrés bien-tôt, Seigneur; mais les voici.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, MISAEL, ANTIGONE.

ANTIOCHUS *à Antigone.*

APproche ; & que ton cœur frémiſſant à ma vûë
Commence de ſubir la peine qui t'eſt dûë.
De tant d'amour, ingrate, eſt ce donc là le prix ?
Devois-tu le païer d'un ſi ſanglant mépris ?
Après mon Sceptre offert, Antigone me brave,
Juſqu'à m'abandonner ; pour qui ? Pour un eſclave !
Juſqu'à me préferer les rigueurs de ſon ſort ;
A fuir mon Trône enfin, comme il fuïoit la mort !

ANTIGONE.

Souffrez, Antiochus, que je me juſtifie ;
Non, que je prenne encore aucun ſoin de ma vie ;
Que je prétende ici fléchir vôtre couroux,
Mais pour mon propre honneur, pour moi, plus que pour vous.
De mon cœur dès long-tems Miſaël eſt le maître ;
Je brûlois d'un amour que Sion a vû naître ;
Je le cachois toûjours & n'en triomphois pas.
Quand le Ciel de mon Pere ordonna le trépas,
Au ſein de vôtre Cour vous m'avés appellée.
De toutes vos faveurs vôtre amour m'a comblée.
Vos ſoins impatiens prévenoient mes ſouhaits.
Je n'avois plus de cœur à rendre à vos bienfaits ;
Et je m'en ſuis tenuë à la reconnoiſſance

Que mon deſtin encor laiſſoit en ma puiſſance.
De vos ſeuls interêts j'ai fait mon premier ſoin.
Je voulois vôtre gloire ; & vous m'êtes témoin
Que ſi vous aviés crû ce que j'oſois vous dire,
Si mes conſeils ſur vous avoient eu plus d'empire,
Ils devoient prévenir ou ſuſpendre le cours
De tant de cruautés qui terniſſent vos jours.
Mais malgré mes conſeils, mes ſoûpirs & mes larmes,
Vôtre orgueïl a ſoüillé le ſuccès de vos armes.
Vous chargés de vos fers toute une Nation.
Vous changés la victoire en perſecution.
Iſraël eſt proſcrit par cet orgueïl perfide ;
Et pour lui vôtre Regne eſt un long homicide.
Mes yeux ſe ſont enfin laſsés de vos rigueurs ;
Et ma fuite aujourd'hui m'aſſocie à leurs pleurs.
Leur magnanimité, leur longue patience
Ont au Dieu des Hebreux gagné ma confiance ;
Et j'ai crû que le Dieu dont les ſecours puiſſans
Soûtenoient la vertu dans les cœurs innocents,
Valoit mieux que des Dieux qui laiſſent impunie
L'ivreſſe de l'orgueïl & de la tirannie.
Vous connoiſsés pourquoi j'ai ſuivi Miſaël.
Je partage avec lui le deſtin d'Iſraël ;
Et duſſai-je irriter vôtre fureur jalouſe,
Je ſuis Iſraëlite & de plus ſon épouſe.

ANTIOCHUS.

Son épouſe ! A ce point on oſe m'outrager !

ANTIGONE.

Je la ſuis ; j'en fais gloire, & tu peux t'en venger.

ANTIOCHUS.

Son épouſe! grands Dieux! *voulant tirer ſon épée contre Miſaël.*
Ah! cruel de ta vie...;

ANTIGONE.

Arrêtez, arrêtez. Par cette barbarie
N'allez pas vous couvrir d'un oprobre nouveau;
Et ſoïez ſon tiran, & non pas ſon boureau.
Mais pourquoi ces fureurs? Qu'importe à vôtre flâme
Que d'un autre ou de lui je devienne la femme,
Puiſqu'enfin déſormais, aſſervie à leur Loi,
Tout idolâtre himen eſt interdit pour moi?
Je ſuis Iſraëlite; & loin que je démente
Ce nom....

ANTIOCHUS.

Tu ne l'es point; tu n'es que ſon Amante.
Ton Dieu c'eſt ton amour; & tes vœux aujourd'hui
N'ont en me trahiſſant ſacrifié qu'à lui:
Mais je vais te punir en t'arrachant la vie,
Et de ton ſacrilege & de ta perfidie.
Ingrate, tu vas voir mon courroux furieux
S'épuiſer à venger mon amour & les Dieux.

MISAEL.

N'écoutez pas, Seigneur, cette horrible vengeance.
Souffrez qu'à vos genoux quelqu'eſpoir de clemence...

ANTIOCHUS.

Miſaël à mes pieds! Je ne m'en flatois pas.
Je ne lui croïois point un courage ſi bas;

Et juſqu'à ce moment priere ni menace
N'avoit pû le forcer à me demander grace.
Le foible de ton cœur vient de ſe déceler;
Et tu m'aprends toi-même à te faire trembler.

MISAEL.

Il eſt vrai ma fraïeur à vos yeux ſe declare:
Mais ne connoiſsés-vous que ce plaiſir barbare?
Et du pouvoir des Rois les ſuprêmes grandeurs
N'ont-elles rien de doux que d'effraïer les cœurs?
Oſez faire aujourd'hui l'eſſai d'une autre gloire.
Remportez ſur vous-même une illuſtre victoire.
Faut-il qu'un nom celebre entre les Conquerans
Mêle à tant de lauriers l'oprobre des tirans?
D'un peuple gémiſſant faites tomber les chaînes;
Laiſſez-le reſpirer après ſes longues peines;
Faites ceſſer le cours de tant de cruautés;
Et ſignalez ſur nous vos premieres bontés:
Ou s'il vous faut, Seigneur, encore une victime,
Frapez; que mon trépas ſoit vôtre dernier crime.
Eteignez dans mon ſang un injuſte couroux.
Heureux! ſi mon ſuplice eſt la grace de tous.

ANTIOCHUS.

Non, ne te flate point que ta mort me ſuffiſe.
J'ai trop apris combien Miſaël la mépriſe;
Et je ne pourrois plus compter ſur ton effroi,
Si mon couroux n'avoit à menacer que toi.
C'eſt ſur un autre cœur que vengeant mon outrage,
Je te ferai frémir malgré tout ton courage.
Grace au Ciel ma fureur ne peut plus ſe tromper.
Je ſçai pour te punir où ma main doit fraper.

MISAEL.

Eh! Que vous ſerviroit de fraper Antigone?
Eſperés-vous qu'alors ma vertu m'abandonne?
Malgré tout mon amour l'aſpect de ſon trépas
Déchireroit mon cœur & ne le vaincroit pas.

à Antigone,

Madame....

ANTIGONE.

Ne crain rien de mon ſexe timide;
Je ſuivrai ſans foibleſſe un époux intrépide.
En m'uniſſant à toi, mon cœur s'eſt revêtu
De tous tes ſentimens, de toute ta vertu.

MISAEL.

Que la vie avec vous m'eût été précieuſe!

ANTIGONE.

Que la mort avec toi me ſera glorieuſe!

MISAEL.

Ne devions nous, helas! être unis qu'un moment!

ANTIGONE.

Cher époux, nous mourrons du moins en nous aimant.

ANTIOCHUS.

Ah! C'eſt trop abuſer, couple ingrat & perfide
De l'état où me jette une douleur ſtupide.
A peine mon oreille entendoit vos diſcours.
Quoi donc! Vous vous jurés de vous aimer toûjours!
Vous inſultés au trouble où mon ame eſt en proïe!

Mais vous perdrés bien tôt cette barbare joïe.
Dans cet Apartement conduiſez-les tous deux ;
Gardes, ſuivez mon ordre ; & me répondez d'eux.

à Miſaël.

Toi, ſonge à m'obéir, ſans tarder davantage ;
Ou fai-toi de ſes maux la plus affreuſe image.
Tout ce que la fureur inventa de cruel.....

MISAEL.

Adieu, chere Antigone.

ANTIGONE.

Adieu, cher Miſaël.

SCENE IX.

ANTIOCHUS.

SErai-je donc vaincu, grands Dieux ! Et cette offenſe
Me va-t-elle à jamais prouver mon impuiſſance !
A cet affront mortel m'auriés-vous reſervé ;
Et ne ſuis-je plus Roi que pour être bravé !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MISAEL.

JUſte Ciel! Quelle épreuve! Et par quelle vengeance
Le barbare vient-il d'ébranler ma conſtance!
L'ai-je bien entendu ce ſacrilege choix,
Que m'offre ſa fureur pour la derniere fois!
Sacrifie à nos Dieux; & ma gloire contente
T'accorde avec tes jours les jours de ton Amante:
Si rien à ton erreur ne peut te dérober,
Le glaive eſt ſuſpendu, je le laiſſe tomber.
Mais, ſonge m'a-t-il dit (& d'horreur j'en friſſonne)
Qu'en te livrant, tu vas condamner Antigone:
Sur le bucher vengeur tout prêt à s'allumer,
Antigone à tes yeux ſe verra conſumer.
Pour vous punir tous deux, ma jalouſe vengeance
Pour ſignal de ſa mort a marqué ta preſence;
Et je te laiſſe ainſi le ſuplice nouveau
D'être, ſi tu le veux, ſon juge & ſon boureau.
Que vai-je devenir! Eh! Quel choix puis-je faire!
Ah! Tiran, quel Démon conſeille ta colère?
Qui te fait inventer de ſemblables rigueurs?
Et t'aprend ſi bien l'art d'épouvanter les cœurs?
Ciel qui vois le trouble où mon ame s'égare,

Puis-je ici ne pas être infidele ou barbare ?
Puis-je encor ſatisfaire à tout ce que je doi ;
Et ne pas offenſer la nature ou ma foi ?
Qui me garantira d'un éternel reproche ?

SCENE II.

MISAEL, SALMONE'E.

MISAEL.

AH ! ma Mere !

SALMONE'E.

Ah ! mon Fils ! Je tremble à ton aproche.
J'ai voulu ſur ta fuite interroger le Roi,
Qui d'un regard farouche augmentant mon effroi,
Et ſur tes ſentimens s'obſtinant au ſilence,
Pour mon tourment, dit-il, me permet ta preſence.
Ton aſpect eſt-il donc un ſuplice pour moi ?
Parle ; eſt-ce un infidele ; eſt-ce un Fils que je voi ?
T'es-tu deshonoré ? Ta fuite eſt-elle un crime ?

MISAEL.

Non. Je n'executois qu'un deſſein legitime.
Antigone avec moi s'éloignoit de ces lieux ;
Mais, Madame, en fuïant, elle abjuroit ſes Dieux :
Elle eſt Iſraëlite ; un nœud ſacré nous lie.
Le nom de ſon époux m'a chargé de ſa vie.

SALMONE'E.

Elle eſt Iſraëlite ! Et vous êtes unis ;

Et le Tiran encor ne vous a pas punis !
Se démentiroit-il juſqu'à vous faire grace ?

MISAEL.

Ah ! ma Mere, bien loin que ſa fureur ſe laſſe,
Le cruel me prépare un ſuplice fatal
Qu'il imagine moins en Tiran qu'en Rival.
Si je m'offre à la mort, Antigone eſt perduë ;
Je la livre aux boureaux, ma preſence la tuë ;
J'allume le bucher qui la doit dévorer,
Et je l'y précipite en courant m'y livrer.

SALMONE'E.

Et ſi tu n'y cours point ; qu'eſt-ce donc qu'il eſpere ?

MISAEL.

Qu'en adorant ſes Dieux, j'éteindrai ſa colère.

SALMONE'E.

Eh ! Tu conſentirois qu'il osât l'eſperer ?

MISAEL.

Vous me faites frémir ; Mais je dois demeurer ;
De ces funeſtes lieux attendre qu'on m'arrache ;
Et n'être, s'il ſe peut, ni barbare, ni lâche ;
Me réſoudre à la mort que je ne fuirai pas,
Sans aller d'un Epouſe ordonner le trépas :
Car, Madame, ſongez que l'amour qui m'anime,
Tout extrême qu'il eſt, a ceſſé d'être un crime.
Sans honte & ſans remords j'en ſubis la rigueur ;
Et c'eſt ſans le ſoüiller qu'il déchire mon cœur.

Où prendre dans ce trouble un conſeil ſalutaire !
Plein de ce que je ſens, voi-je ce qu'il faut faire ?
Je ſçais que le Tiran va ſoupçonner ma foi ;
Je le ſçai, & j'attens : mais enfin je le doi.
Ces jours unis aux miens qu'il faut que je reſpecte. . . .

SALMONE'E.

Ciel ! Qu'entens-je ! Tu dois laiſſer ta foi ſuſpecte !
Miſaël à mes yeux oſe penſer ainſi !
La foibleſſe & l'erreur le retiennent ici !

MISAEL.

Sçavons-nous quel ſecours le Seigneur nous prépare ?
Ne peut-il pas ſur nous attendrir le barbare ?
A d'autres ſentimens tout à coup l'amener ?

SALMONE'E.

Ingrat ! Ne peut-il pas auſſi t'abandonner ?
Quand tu te plais toi-même à trahir ton courage,
Tremble qu'il ne te laiſſe achever ton ouvrage.
Si le moment preſent ne te ſert qu'à gemir,
Crois-tu qu'un autre inſtant ſerve à te raffermir ?
Je frémis de l'effroi que ton cœur me témoigne.
Ta paſſion s'accroît, & le Seigneur s'éloigne.
Helas ! pour ſe venger de tant d'inſtans perdus,
Peut-être que ſa voix ne te parlera plus.

MISAEL.

Ah ! S'il me parle encor, que j'ai peine à l'entendre !
Du trouble de mes ſens je ne puis me deffendre.
Je ne vois qu'Antigone expirante à mes yeux.
Quoi, Madame, j'irois en tiran furieux,

Donner de ſon trépas le decret parricide !
A cet affreux penſer mon zele s'intimide.
Pour elle j'ai juré de vivre & de mourir.
Suis-je donc ſon Epoux pour la faire périr ?
Dans les ſombres horreurs de ce cruel martire,
Je ne décide rien, Madame : mais j'expire.

SALMONE'E.

Expire ; mais, mon Fils, expire pour ton Dieu.
Qu'Antigone aujourd'hui ne t'en tienne pas lieu.
Si ſa Religion n'eſt qu'une indigne feinte
Ton amour eſt un crime auſſi-bien que ta crainte ;
Si vers la verité c'eſt un retour conſtant,
Meurs, & va lui donner l'exemple ; elle l'attend.
Les Juifs vont adopter ta foibleſſe ou ton zele.
Par toi, tout eſt impie, ou bien tout eſt fidele :
Du ſalut d'Iſraël, ou de ſon jour fatal,
Timide ou genereux tu donnes le ſignal.
Au nom de l'Alliance à nos ayeux jurée,
Au nom de l'Eternel & de l'Arche ſacrée,
Où Moïſe jadis renferma cette Loi
Qu'écrivit le Seigneur pour ſon peuple & pour toi,
J'oſe encore ajoûter au nom de tous tes Freres
Qui viennent de mourir pour la foi de leurs Peres :
Par de lâches délais ne va pas la trahir ;
Et ſans rien voir de plus, hâte-toi d'obéir.
Accorde-moi, mon Fils, ce prix de ta naiſſance,
De ces ſoins qu'à ta Mere a coûté ton enfance :
Si le plus tendre amour a veillé ſur tes jours,
Va mourir.

MISAEL.

Recevez mes adieux & j'y cours.

SCENE III.

SALMONE'E.

J'Ai retrouvé mon Fils, Seigneur, pour te le rendre.
Devrois-je avoir encor des larmes à répendre!
De la Mere & du Fils daigne être le soûtien,
Affermi son courage & rassûre le mien.
Je hâte cette mort dont je suis déchirée;
Il livre, pour te plaire, une Epouse adorée;
Et nous avons tous deux dans ces tristes momens
A te sacrifier les plus chers sentimens.
Grand Dieu, sois-en loüé; des efforts magnanimes
Doivent à tes regards épurer tes victimes.
Dans nôtre sacrifice immolons tous nos vœux:
Le plus digne de toi, c'est le plus douloureux.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SALMONE'E.

ANTIOCHUS.

C'En est fait; vôtre Fils consomme son audace.
Il vient pour me braver, de sortir dans la Place.
Honneur & sacrifice au seul Dieu d'Israël,
A crié devant moi l'insolent Misaël.
Je l'ai trop laissé vivre. Il est tems qu'il expie
L'aveugle fermeté de son orgueïl impie.

De la main des boureaux rien ne peut l'arracher.
Déja tout étoit prêt, la flâme & le bucher.
Le cruel y va voir expirer ce qu'il aime;
Et ſoudain dans les feux il la ſuivra lui-même.
Pour eux plus de pitié; je n'en veux plus ſentir;
Et je ne ſuis rentré que pour m'en garantir.

SALMONE'E.

Ah! Vous voilà, Seigneur, tel que je vous demande;
Si j'implore de vous une grace plus grande;
C'eſt que vôtre couroux conſente de m'unir
A ce cher criminel que vous allés punir.
Pourquoi ſéparés-vous le Fils d'avec la Mere?
N'ai-je pas comme lui droit à vôtre colère?
Et mon zele hardi ne vous paroît-il pas
Digne autant que le ſien d'obtenir le trépas?

ANTIOCHUS.

Tu me braves en vain; ton ſexe eſt ta deffenſe;
Et je ſçai me garder d'avilir ma vengeance.

SALMONE'E.

Superbe, ſi mon ſexe eſt ſi vil à tes yeux,
Pourquoi démens-tu donc ce mépris odieux?
Comment ordonnes-tu qu'Antigone périſſe?

ANTIOCHUS.

Ce n'eſt point ſon Erreur qui l'envoïe au ſuplice;
C'eſt de ſa trahiſon le juſte châtiment,
Ou plûtôt d'un Rival ſa mort eſt le tourment.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, ARSACE.

ARSACE.

VOs ordres ſont remplis ; & je viens vous aprẽdre
Le ſort de deux grands cœurs qui ne ſont plus que cendre.
Si tôt qu'on vous a vû rentrer dans le Palais,
Du ſuplice fatal on hâte les aprêts ;
On conduit au bucher Antigone enchaînée ;
Miſaël ſoûpirant y ſuit l'infortunée.
Je ne vous tairai point le murmure & les pleurs
D'un peuple conſterné qu'accablent leurs malheurs.
Chacun jette des cris ; chacun ſe déſeſpere
De voir cette beauté qui vous étoit ſi chere,
Par qui depuis long-tems ſur vos heureux ſujets
Vous vous plaiſiés vous-même à verſer vos bienfaits,
Que juſques-là, Seigneur, ſi j'oſe vous le dire,
Vôtre amour & nos vœux apelloient à l'Empire,
Au lieu de ces grandeurs qui ſembloient la chercher,
Ne trouver aujourd'hui qu'une infâme bucher.
Elle ſeule eſt tranquille ; elle ſeule demeure
Inſenſible à des maux que tout le monde pleure ;
Et loin de nous montrer un front épouvanté,
Une modeſte joïe ajoûte à ſa beauté.

L'Erreur la rend enſemble impie & genereuſe :
Puiſſiez-vous vivre heureux comme je meurs heureuſe,
Nous dit-elle ; & ſoûmis à de-plus ſaintes Loix,
En quittant vos faux Dieux ; mériter de bons Rois.
Puis avec un regard tout plein de ſa tendreſſe,
A ſon nouvel Epoux cette Amante s'adreſſe :
Que je benis l'amour que tu m'as inſpiré,
Puiſqu'à ton Dieu par là mon cœur fut attiré !
Ma foi, pour l'un & l'autre, aujourd'hui ſe ſignale ;
Ce bucher eſt pour moi la couche nuptiale ;
Et ce trône de flâme où je m'en vais monter ;
Vaut mille fois celui que tu m'as fait quitter.
Dans ſes derniers adieux vingt fois elle l'embraſſe,
Et ſoudain au bucher vole prendre ſa place.
Alors ſelon vôtre ordre on retient Miſaël,
Qui, détournant les yeux du ſpectacle cruel,
Les fixe vers le Ciel, qu'à genoux il implore
Pour cet objet chéri que la flâme dévore ;
Et des mains des bourreaux dès qu'il peut s'arracher ;
Il s'élance lui-même au milieu du bucher,
Où des feux irrités la prompte violence
A bien-tôt par leur mort rempli vôtre vengeance.
Oüi, vous êtes vengé ; Seigneur, ils ont vécu.

ANTIOCHUS.

Je ne ſuis point vengé, grands Dieux ! je ſuis vaincu.

SALMONE'E.

Oüi, ſuperbe, tu l'es ; & ton pouvoir t'échape ;
Voilà le dernier coup dont le Seigneur nous frape.
Le ſang de mes Enfans vient de le déſarmer.
Ta rage contre nous à beau ſe r'animer,

L'Eternel à ſon tour va prendre ſa vengeance.
Nôtre opprobre finit & ta honte commence.
Dieu déploïe à mes yeux l'avenir qui t'attend.
Je vois du peuple élu le triomphe éclatant ;
A leur tête je vois de nouveaux Machabées,
Le renaiſſant apui de nos Villes tombées,
Marchant à la victoire, & prêts d'exécuter
Les exploits que mes Fils viennent de mériter.
Les Puiſſances du Ciel à leurs côtez combatent ;
Sous le glaive divin tes Legions s'abatent ;
Tout eſt frapé ; tout meurt ; & le Juif glorieux
Dans les murs de Sion rentre victorieux.
Par ta confuſion ta rage ranimée
Menace le Seigneur d'une plus forte armée ;
Tu viens : mais il t'arrête ; & ſes coups plus certains
Te renverſent toi-même avec tous tes deſſeins.
Ton corps n'eſt bien-tôt plus qu'une honteuſe plaïe ;
Tes amis, tes flateurs, tout fuit, & tout s'effraïe.
Un Dieu juſte condamne, en terminant ton ſort,
Le cœur le plus ſuperbe à la plus vile mort.
Alors reconnoiſſant que tu devois le craindre,
Tu ceſſes de braver ; tu ne ſçais que te plaindre ;
Tu lui demande grace ; & prêt à l'adorer,
Tu ne veux plus de jours que pour tout réparer ;
Mais ton faux repentir à ſes yeux eſt un crime ;
Il ne t'écoute plus & tu meurs ſa victime.
Implacable Tiran, voila ton avenir.
Ma voix te le revele ; & tu peux m'en punir :
Mais, ſi de ton couroux je ne deviens la proïe,
Je mourrai, malgré toi, de l'excès de ma joïe.

ANTIOCHUS.

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ! Quel effroi m'a troublé !
Je doute ſi c'eſt elle, ou Dieu qui m'a parlé.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

OUVRAGES

DE MONSIEUR DE LA MOTTE, de l'Academie Françoiſe, qui ſe trouvent chez le même Libraire.

LES Odes de Monſieur de la Motte avec un Diſcours ſur la Poëſie en general & ſur l'Ode en particulier, 2. vol. *in douze.*

L'iliade, Poëme, avec un Diſcours ſur Homere, dédié au Roy, enrichi de pluſieurs belles Figures, *in octavo.*

Réfléxions ſur la Critique, avec pluſieurs autres Ouvrages du même Auteur.

Fables nouvelles dédiées aux Roy, avec un Diſcours ſur la Fable, *in quarto*, ornées de plus de cent Planches, deſſinées & gravées par les meilleurs Maîtres. Le même *in douze* ſans Figures.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre très-cher & bien-amé *le Sieur de la Motte*, Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer pluſieurs Ouvrages de ſa compoſition, intitulez ; *Oeuvres en Proſe & en Vers*, & les donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires : Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit ſieur DE LA MOTTE, de faire imprimer leſdites Oeuvres en Proſe & en Vers, en telle forme, marge, caractere, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance ; & à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdites Oeuvres en Proſe & en Vers, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, impreſſion en Langue Latine, Langue Greque,

La Fosse, Antoine de, sieur d'Aubigny

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la premiere fois en 1698.

PRÉFACE.

LE ſujet de cette Tragédie ſe trouve dans le ſixiéme Livre de la premiere Décade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original tout ce qui m'a paru propre à ſoutenir mon Ouvrage; & j'ai laiſſé ce que je n'ai pas cru pouvoir traiter aſſez heureuſement. Je me ſuis encore appuyé de la lecture de pluſieurs fameuſes Conjurations anciennes & modernes; & j'avoue que j'ai beaucoup emprunté, ſurtout de celle qui a été écrite en notre Langue, par un ſavant Abbé, aſſez connu par le mérite des Écrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruire pluſieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piece, je ne perdrai point de tems à les réfuter par une Diſſertation; & je leur donne pour réponſe l'approbation dont le Public a honoré mon Ouvrage.

ACTEURS.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, ſon ami.

VALERIE.

VALERIUS, Conſul, Pere de Valerie.

RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domeſtiques de Manlius.

La Scène eſt à Rome, dans la Maiſon de Manlius, ſituée ſur le Capitole.

MANLIUS CAPITOLINUS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

D'Un tel ſecret, Albin, tu connois l'importance;
Et ton zele éprouvé me répond du ſilence:
Mon courroux à tes yeux peut, ſans crainte, éclater.
Juſtes Dieux! quand viendra le tems d'exécuter?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injuſtices;

Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes ſervices?
Oui, je rends grace, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarraſſant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur ſur leur perte fondée,
Sans ſcrupule, aujourd'hui j'enviſage l'idée.
Car enfin, dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du Peuple contr'eux j'embraſſai le parti,
Je voulois ſeulement, leur montrant ma puiſſance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne ſauroit trop-tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris eſt ſenſible,
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui, Seigneur! mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un Peuple variable, incertain, & timide,
Dont le zele d'abord ardent, impétueux,
Prête à ſes Protecteurs un appui faſtueux,
Et qui dans le péril tremble, & les abandonne,
Eſt-il un ſûr garant de l'eſpoir qu'il vous donne?
Vous même, qui deviez, par cent & cent bienfaits,
Le croire à votre ſort attaché pour jamais,

Par-tout des Sénateurs vous décriez les loix ?
Quoi! ne craignez-vous point qu'une audace ſi fiere
Ne puiſſe à leurs ſoupçons donner trop de lumiere?

MANLIUS.

Non, Albin; leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'hexale en vains diſcours.
Ils connoiſſent trop bien Manlius inflexible.
Ils me ſoupçonneroient, à me voir plus paiſible.
En me déguiſant moins, je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux,
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaiſir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévu.
Je crois qu'à tout auſſi vos ſoins auront pourvu.
Quels préſages heureux pour un deſſein ſi juſte!
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguſte,
L'aſyle de nos Dieux, le ſalut des Romains,
Vous-même y commandez; ſon ſort eſt en vos mains.
Et que n'eſperer pas du courage & du zele
De tant d'amis armés pour la même querelle?
De Rutile, ſur-tout, ce Guerrier génereux,
Qui preſſé des Arrêts d'un Sénat rigoureux,
Eût, ſans vos prompts ſecours, ſans vos ſoins ſalutaires,

Fini dans les prisons sa vie & ses miseres?
Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu!
Des devoirs d'un ami qu'avec zele il s'acquitte!
A peine, loin de Rome, il apprend, dans sa fuite,
Du Sénat contre vous l'Arrêt injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie,
A son Pere par lui si hautement ravie;
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joie a-t-il fait éclater,
Lorsqu'en vous embrassant il s'est vu hors d'allarmes!
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes!

MANLIUS.

Il n'en sait rien encor; & je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin:
Mais l'aurois-tu pensé? la triste Valerie,
Tremblante pour ses jours, & sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi pour le joindre arrive en ce moment.
Mais je vais au plutôt pour cette confidence.....

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCENE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

POUR vous voir Valerius s'avance, Seigneur.

MANLIUS.

Valerius! Quel important ſouci
Oblige ce Conſul à me chercher ici?
Auroit-il ſu déjà que ſa fille enlevée,
Après Servilius, chez moi fût arrivée?
Va, cours les avertir, & qu'ils ne craignent rien.
Tu chercheras Rutile après cet entretien.

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

JE viens ſavoir de vous, Seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit qui ſe répand & bleſſe votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y jouir, par vous, d'un aſyle aſſuré.
Il oſe ſe flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embraſſer ſa défenſe.

MANLIUS.

Oui, Seigneur, il eſt vrai qu'il oſe s'en flatter;
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je ſais me garantir de cette erreur commune,
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Régler ſur ſon caprice & ma haine & mes vœux.
Ce qu'il a fait, Seigneur, vous ſemble un crime affreux:
C'eſt ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorſqu'on met un moment ſes raiſons en balance:
Mais quoi qu'il en puiſſe être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, Seigneur, desplus grands cœurs cherie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la Patrie,
De ſacrifier tout au maintien de ſes droits.
Votre ami, par ſon crime, en a bleſſé les loix.
A vos yeux comme aux miens, il eſt par-là coupable.
Juſqu'à quand voulez-vous, ſi prompt, ſi ſecourable,
Sans vous inquiéter de nos ſoupçons ſecrets,
De tous les mécontens prendre les interêts;
Les combler de faveurs? Ordinaire induſtrie
De qui veut à ſes loix aſſervir ſa Patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos ſoupçons?
Où ſont de vos frayeurs les ſecrettes raiſons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offenſe

D'un Sénat inhumain l'injuſte violence ?
Et ſuis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'appaiſe leur courroux qu'irrite ſon orgueil ?
C'eſt moi, c'eſt mon appui qui les conſerve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un ſeul homme,
Des miſeres d'autrui ſoigneux de ſe charger,
Offre à tous une main prompte à les ſoulager.
D'une pitié ſi juſte eſt-ce à vous de vous plaindre ?
Si c'eſt une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du Peuple, par elle, on ſe fait un appui,
Pourquoi ſuis-je le ſeul qui l'exerce aujourd'hui ?
Que ne m'enviez-vous un ſi noble avantage ?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du Sénat appaiſer les allarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en mépriſant ſes larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du ſalut d'un État ſont-ils les fondemens ?
Mes bienfaits vous font peur, & d'un eſprit tranquille
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'Armée, à la Ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges & d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre il eſt lui ſeul l'arbitre.

Ses Collegues ſoumis, & contens d'un vain titre,
Entre ſes ſeules mains laiſſant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter ſon eſpoir.
D'où vient tant de reſpect, d'amour pour ſa conduite?
Des Gaulois à ſon bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le tems que Rome aux Barbares livrée,
Ruiſſelante de ſang, par le feu dévorée,
Attendoit ſes ſecours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés?
C'eſt moi, qui, prévenant votre attente frivole,
Renverſai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille ſi fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, ſaiſis d'effroi.
C'eſt moi, qui, par ce coup, préparai ſa victoire;
Et de nombreux ſecours eurent part à ſa gloire.
La mienne eſt à moi ſeul, qui, ſeul ai combattu;
Et quand Rome empreſſée honore ſa vertu,
Ce Sénat, ces Conſuls, ſauvés par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil eſclavage,
M'immolent, ſans rougir, à leurs premiers ſoupçons,
Me font, de mes bienfaits, gémir dans les priſons,
De mille affronts enfin flétriſſent, pour ſalaire,
La ſplendeur de ma race & du nom Conſulaire.

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs injuſtes à vos yeux,

Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zele anime ſon courage ;
Que ſuivre ſes conſeils du ſuccès aſſurés,
C'eſt obéir aux Dieux qui les ont inſpirés.
Avons-nous à rougir de cette obéiſſance,
Par qui croît notre gloire & notre indépendance ?
N'eſt-ce pas-là le but d'un cœur vraiment Romain ?
Lorſqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main ?
Vous avez même ardeur pour l'État, pour ſa gloire.
Vos deſſeins ſont pareils, & je veux bien le croire.
Mais à parler ſans fard, eſt-ce ſans fondement
Que Rome inquiétée en jugeoit autrement ?
Et quels ſoupçons, ſur-tout, ne dut pas faire naître
Ce jour, où devant nous forcé de comparoître,
Votre parti nombreux, & celui du Sénat,
Sembloient deux Camps armés réſolus au combat ?
Quels flots de ſang Romain s'alloient alors répandre,
Si, juſqu'au bout, le Peuple eût oſé vous défendre !
On croyoit que vos ſoins, réglés ſur ce ſuccès,
A tout parti ſuſpect fermeroient tout accès ;
Mais de Servilius appuyant l'inſolence....

MANLIUS.

Pour vous parler, Seigneur, je le vois qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un ſentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux.
Je vous laiſſe tous deux.

SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

Que me veut ce perfide ?

SERVILIUS.

Seigneur, ſi votre aſpect m'étonne & m'intimide,
Je ſais trop à quel point je vous ſuis odieux.
J'en fais tout mon malheur, j'en atteſte les Dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colere, un moment voulez-vous bien m'entendre ?

VALERIUS.

Et quel eſt ton eſpoir ? Qu'oſes-tu ſouhaiter ?
Moi, que tranquillement je puiſſe t'écouter !
Moi, j'oublierois ce jour, où préparant ta fuite,
Trop ſûr d'être avoué de ma fille ſéduite,
Juſqu'aux pieds des Autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un Epoux, l'enlever à mes yeux !
Par quel reſſentiment, par quel cruel ſupplice
Devrois-je.....

SERVILIUS.

Hé ! pouviez-vous, avec quelque juſtice,
De mon Rival, Seigneur, récompenſer la foi,

D'un prix que vous ſaviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux conſulter & mes droits & ma gloire.
Et ſi ce jour fatal frappe votre mémoire,
Souvenez-vous auſſi de cette horrible nuit,
Où parmi le carnage, & la flâme & le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déjà de fers les mains de Valerie.
Que faiſoit mon Rival, en ce moment affreux?
Il ſervoit Rome ailleurs. Je ſervois tous les deux;
Je combattis pour l'une, & je vous ſauvai l'autre;
Tout couvert de mon ſang, répandu pour le vôtre,
J'oſai de mes travaux vous demander le fruit:
Et par votre refus au déſeſpoir réduit,
Mon bras, contre un Rival ſuperbe & téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vu faire.

VALERIUS.

Ainſi donc tu croyois, la ſauvant des Gaulois,
Te faire une raiſon de m'impoſer des loix!
Tu prétendois, en eux, triompher de moi-même,
Et ſur mes droits détruits fonder ton droit ſuprême!
Car enfin, de quel fruit tes ſoins ſont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, & je la perds par toi.
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avoit promiſe,
Sur eux, comme ſur moi, tu crois l'avoir conquiſe.
Tu me traites enfin en ennemi vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu?

Si ma promeſſe ailleurs engageant Valerie,
Donne un ſujet de plainte à ta flâme trahie,
Sa ſœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi ſont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! ſur moi vos bienfaits avoient beau ſe répandre;
Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valerie avoit ſeule, & mon cœur & mes vœux:
Ce qui n'étoit point elle étoit au-deſſous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me ſatisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire?
Tous mes raiſonnemens ne font que vous aigrir.
Hé bien! ce n'eſt qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace toute entiere,
J'implore ici pour moi votre bonté premiere.
Plus je parois, Seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime eſt pour vous glorieux.
Vos Ayeux & les miens, que cet hymen aſſemble,
Peuvent ſans honte.....

VALERIUS.

Hé bien! parlons d'accord enſemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'appaiſer?

SERVILIUS.

Pour un bonheur ſi grand, que puis-je refuſer?
Parlez, Seigneur, parlez.

VALERIUS.

Ta valeur, ta naiſſance,
Peuvent faire, il eſt vrai, chérir ton alliance.
Mais je la tiens coupable, & ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius,
A ce ſuperbe eſprit, ſuſpect à ſa Patrie.
Sois ſi tu veux fidele à flatter ſa furie :
Mais dégage mon ſang du ſort & des forfaits,
Où pourroient quelque jour t'entraîner ſes projets.
Romps aujourd'hui de gré ce que tu fis de force.
Entre ma fille & toi, ſouffre enfin un divorce :
Ou, pour mieux m'expliquer, choiſis dès aujourd'hui
Manlius ſans ma fille, ou ma fille ſans lui.
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix déſarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pû m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en eſt aſſez. Adieu.

SCÈNE V.

SERVILIUS *seul.*

MOI, pour fuir ta furie,
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valerie !
Barbare ! ce deſſein paſſe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts.
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, aſſouvis la fureur qui t'inſpire.
De quels traits ſi cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puiſſent... mais je vois Valerie avancer.
O juſtes Dieux ! témoins de ma flâme immortelle,
Jugez-en à ſa vue, ai-je trop fait pour elle ?

SCENE VI.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

Hé bien! vous avez vu mon Pere en ce moment?
De tout votre entretien quel eſt l'événement?
Sa grace, & ſon aveu ſur l'hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie?
Mais quel eſt le chagrin qui paroît dans vos yeux?
Quel malheur.....

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs ſi glorieux,
Où tant de grands Heros ont reçu la naiſſance,
Où la faveur des Dieux fait ſentir leur préſence,
Où de tout l'Univers, s'il faut croire leur voix,
Les peuples aſſervis prendront un jour des loix;
Cette Rome en un mot, ma Patrie & la vôtre?
Nous n'avons plus de part à ſon ſort l'un ni l'autre;
Son aſpect déſormais ne nous eſt plus permis,
Et notre eſpoir n'eſt plus que chez ſes ennemis.

VALERIE.

Je vous entends, Seigneur, rien ne fléchit mon Pere.
Il faut, en quittant Rome, éviter ſa colere.
Mais j'en ſuis peu ſurpriſe, ô deſtin rigoureux!

Le ſort d'une Mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête,
Dont ſes reſſentimens menacent votre tête.
Par un plus long ſéjour ceſſons de l'irriter.
Rien ne doit plus, Seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs ſur nous que le deſtin aſſemble;
Nous ſouffrons, mais unis; nous fuyons, mais enſemble.
Tous lieux ſont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien.
Et peut-on être heureux, ſans qu'il en coûte rien?
Manlius délivré d'une priſon cruelle,
N'a plus ici, Seigneur, beſoin de votre zele.
Quitte envers un ami chéri ſi tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un ſéjour ſi ſuſpect, allons, fuyons la vue:
Venez. Que de ma foi la vôtre convaincue
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, ſon bonheur, ſa Patrie & ſes Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidele! ô vertu que j'adore!
Quel exil avec vous peut m'affliger encore?
Quel bien me peut manquer? Je conſerve pour vous
Tous les feux d'un Amant dans le cœur d'un Époux:
Que dis-je? vos beautés, vos vertus dans mon ame,

Allument de plus près une plus vive flâme ;
Et mon cœur chaque jour, surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ſes derniers ſouhaits.
Oui, Valerie, allons, fuyons ce lieu funeſte.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reſte ;
Et dans notre embarras, dont ſes yeux ſont témoins,
Demandons-lui tous deux ſes avis & ſes ſoins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Non, je n'approuve point cette seconde fuite,
Ami ; ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner ?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner ?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à son amour ton amitié trahie ?
Plût aux Dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs.... Mais vaine idée, inutiles souhaits !
Tu vois par quel crédit & par quelle puissance
Valerius ici peut hâter sa vengeance ;
Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offroient un appui ;
Et lorsque, loin de Rome, une fuite facile
Peut, contre leur pouvoir, m'assurer un asyle,
Dois-je dans les périls d'un amour malheureux
Engager sans besoin un ami généreux ?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune ?
Où prétends-tu traîner une vie importune ?
Quelle reſſource encore y pourras-tu trouver ?
Sais-tu dans le Sénat ce qui vient d'arriver ?
Juſqu'où Valerius a porté ſa colere ?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t-il donc fait ?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'eſt peu pour t'accabler, que le Sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel ;
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laiſſe,
Tes biens te ſont ravis, tes titres, ta nobleſſe,
Ta maiſon, dont bientôt les tréſors précieux
Vont être le butin du Soldat furieux,
Et qui par mille mains auſſi-tôt démolie,
Va dans ſes fondemens tomber enſevelie.
Pour remplir cet Arrêt, déjà l'ordre eſt donné ;
Le fier Valerius lui-même l'a ſigné.
En un mot, tu perds tout, & dans ce ſort funeſte,
Juge, s'il te ſuffit de partager le reſte
Des biens qu'avec mon ſang verſé dans les combats,
J'ai prodigués en vain en ſervant ces ingrats.

SERVILIUS.

Ainſi, Pere cruel, ainſi ta barbarie,

En

En éclatant ſur moi, tombe ſur Valerie.
Son ſort au mien uni devoit.... Ah! Manlius!
Tu ſais dans les périls quel eſt Servilius;
Tu ſais ſi juſqu'ici le deſtin qui m'outrage,
Au moindre abbaiſſement a forcé mon courage.
Mais quand je ſonge, hélas! que l'état où je ſuis
Va bientôt expoſer aux plus mortels ennuis
Une jeune Beauté, dont la foi, la conſtance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoiſſance;
Je perds à cet objet toute ma fermeté,
Et pardonne de grace à cette lâcheté,
Qui, me faiſant prévoir tant d'affreuſes allarmes,
Dans ton ſein génereux me fait verſer des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! Ah! plutôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyés dans leur ſang ces perfides Romains.
Des larmes! Juſques-là ta douleur te poſſede!
Il eſt, pour la guérir, un plus noble remede,
Un privilége illuſtre, un des droits glorieux
Qu'un homme tel que toi partage avec les Dieux;
La vengeance. Ma main ſecondera la tienne.
Notre ſort eſt commun. Ton injure eſt la mienne.
C'eſt à moi qu'on s'adreſſe, & dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Uniſſons, uniſſons dans la même vengeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offenſe.

De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu,
Perdons & Sénateurs & Conſuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce diſcours obſcur, ta voix & ton viſage
Relevent mon eſpoir, raniment mon courage.
Tu ſembles méditer quelque important projet:
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton ſecret.

MANLIUS.

Au même état que moi ton cœur par ſa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos Tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le ſort.
J'ai de braves amis, pour chefs de l'entrepriſe:
Et gagné par mes ſoins, ou par leur entremiſe,
Le Peuple a ſû choiſir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu ſais la prudence & la foi.
Pour en hâter le tems, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vint en diligence,
Tout me flatte. J'ai ſû, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, ſans pouvoir s'entrenuire,
Et dont à mon deſſein un ſeul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laiſſe à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.

Voilà, Servilius, le deſſein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton eſpoir légitime :
Non qu'il m'aveugle aſſez, pour me faire penſer,
Qu'un caprice du ſort n'oſe le renverſer.
Je ſai trop quels revers tout à coup il déploie :
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius periſſant, en voulant ſe venger,
Que Manlius vivant, qui ſe laiſſe outrager ?
Toi-même, de ton ſort vengeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie ?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux ;
J'écoute, avec tranſport, ton deſſein généreux ;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils ſauront à mon zéle ajouter ma furie.
Commande ſeulement, ſur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras ?
Faut-il qu'avec ma ſuite affrontant leurs cohortes,
Du Sénat, en plein jour, j'aille briſer les portes ;
Ou renverſer ſur eux leurs Palais embraſés ?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux diſpoſés.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, préſenter à Rutile.
Comme il eſt d'un eſprit exact & difficile,
Il faudra qu'un ſerment, où tous ſe ſont ſoumis,
De ta foi, dans ſes mains aſſure nos amis :

Et tu comprends aſſez, ſans qu'on t'en avertiſſe,
Que ſoigneux de cacher juſqu'au plus foible indice,
A tous autres après, & tes yeux & ton front
En doivent derober le myſtere profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche.....

MANLIUS.

Laiſſe-moi lui parler. Je le vois qui s'approche:
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeller.

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin il n'eſt plus tems, Seigneur, de reculer.
Nous avons par nos ſoins & par nos artifices
Du ſort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions & non pas des conſeils.
La longueur eſt funeſte à des deſſeins pareils.
Peut-être avec le tems mes ſoins, aidés des vôtres,
Aux moyens déjà pris en ajouteroient d'autres:
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à préſent,
En avoir joint enſemble un nombre ſuffiſant,
De peur qu'un coup du ſort les rompe, ou les diviſe,

Il faut s'en prévaloir, & tenter l'entrepriſe.
Quels tems d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!
Le Sénat, déclarant la guerre aux Circeïens,
Doit, pour la commencer ſous un heureux auſpice,
Venir au Capitole offrir un ſacrifice.
Quel tems, dis-je, quel lieu propice à nos deſſeins!
Un tems, où tout entier il ſe livre en nos mains;
Un lieu dont je ſuis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'expoſent ſans armées.
Le jour n'en eſt pas pris; mais pour s'y préparer,
Des ſentimens du Peuple il ſe faut aſſurer.
Il faut contre un Sénat, dont il hait la puiſſance,
Par nos ſoins redoublés irriter ſa vengeance.
La peur d'être ſuſpect lui défend de me voir:
Mais en vos ſoins, Seigneur, je mets un plein eſpoir.
Je ſais qu'en nos projets l'ardeur qu'il vous inſpire,
Vous ſaura ſuggerer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'eſt pas tout encor: vous avez ſu, je croi,
Qu'hier Servilius eſt arrivé chez moi,
Qu'il n'eſt point de ſecret que mon cœur lui déguiſe.

RUTILE.

Comment! par vous, Seigneur, ſait-il notre entrepriſe?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement.....

RUTILE.

Je m'explique à regret ;
Et voudrois étouffer un ſcrupule ſecret,
Si vos deſſeins trahis n'expoſoient que ma vie :
Mais ſur moi de ſon ſort un grand Peuple ſe fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler ſon ſalut à ce que je vous doi.
Ce n'eſt point par ſon ſang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connois votre ami. Je ſais ce qui l'irrite,
Qu'il peut, en nous aidant, relever ſon deſtin :
Mais au ſang du Conſul l'Hymen l'unit enfin ;
D'un ſuperbe Conſul, proſcrit par notre haine :
Et quoi qu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il ſemble hors d'eſpoir de le rendre plus doux,
Eſt-il un cœur ſi fier, ſi plein de ſon courroux,
Qui refuſât, Seigneur, l'oubli de ſa vengeance
A l'aveu d'un ſecret d'une telle importance ?
Sur quelques droits puiſſans que ſe fonde aujourd'hui,
Cette ferme amitié, qui vous répond de lui,
L'Amour y peut-il moins ? En eſt-il moins le maître ?
Que dis-je ? s'il falloit que le hazard fit naître
Quelque interêt, qu'entr'eux ſon cœur dût décider,
Penſez-vous que ce fût à l'Amour à céder ?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce ſoupçon qui l'offenſe,
Il ſuffit à vos yeux de ſa ſeule préſence.
Venez Servilius.

SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

QUEL destin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein, que l'on m'a fait connoître,
Doit... Mais quelle froideur me faites-vous paroître!
Vous ferois-je suspect? Ai-je en vain prétendu....

RUTILE.

Pourquoi le demander? Vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, Seigneur, & bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi-même j'applaudis à votre défiance.
Moi-même, comme vous, je récuse la foi
D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi;
Et ne veux point ici, par un ferment frivole,
Rendre envers vous les Dieux garans de ma parole.
C'est pour un cœur parjure un trop foible lien,
Je puis vous rassurer par un autre moyen:
Je vais mettre * en ses mains, afin qu'il réponde,

* En montrant Manlius.

Plus que ſi j'y mettois tous les Sceptres du monde,
Le ſeul bien que me laiſſe un deſtin envieux.
Valerie eſt, Seigneur, retiré en ces lieux.
De ma fidélité voilà quel eſt le gage,
A cet Ami commun je la livre en otage ;
Et moi, pour mieux encor vous aſſurer ma foi,
Je réponds en vos mains & pour elle & pour moi.
Témoins de tous mes pas, obſervez ma conduite ;
Et ſi ma fermeté ſe dément dans la ſuite,
A mes yeux auſſi-tôt prenez ce fer en main ;
Dites à Valerie en lui perçant le ſein :
Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
Servilius, par moi, t'aſſaſſine lui-même.
Et dans le même inſtant tournant ſur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il ſoit aux yeux de tous
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il ſerve de pâture.
Vous, Seigneur *, de ma part, allez la préparer
A voir pour quelques jours, le ſort nous ſéparer ;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ſes larmes,
Lui porter mes adieux, & calmer ſes allarmes.

* A Manlius.

SCENE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, de mes soupçons je reconnois l'erreur,
Je vois, d'un œil charmé, votre noble fureur.
De votre foi, pour nous, c'est le plus sûr otage,
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres qui seroient plus défians que moi.
Car enfin le projet où s'unit notre zele,
Est tel, qu'en vain chacun répond d'un bras fidele:
Il ne porte au péril qu'un courage flottant;
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, Seigneur, & vous rends à vous-même.
Consultez Manlius: qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups;
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,
Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi pour éviter ces chagrins superflus,
Je fuirai Valerie, & ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'appaiser sa tristesse.
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur,
Que l'espoir du succès qui flatte ma fureur.

SCENE V.

RUTILE *ſeul.*

SON front & ſes diſcours font voir un grand courage,
Et pour me raſſurer il n'a pu davantage ;
Cependant c'eſt peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en ſon cœur un vif reſſentiment,
Il n'examine rien, rempli de ſa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence ;
Et revenons d'abord éprouver ſi ſon cœur,
Du deſſein qu'il embraſſe a compris la grandeur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

NON, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, ſans me voir, Servilius me quitte ?
Qu'un autre vient, pour lui, me porter ſes adieux ?
Quel eſt de ſon départ le but myſterieux ?
Quel deſſein forme-t-il, lorſque Rome l'exile ?
Il vient d'entretenir Manlius & Rutile.
Eſt-ce par leur conſeil, que s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ſes ſecrets à ma foi ?
Mais quelque eſpoir me reſte, & fait que je reſpire.
Il eſt chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir ſortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel ſujet vous peut troubler ainſi ?
Craignez-vous qu'un Heros ſi grand, ſi magnanime
Vous veuille abandonner au ſort qui vous opprime ?
Connoiſſez-vous ſi mal un cœur ſi génereux ?
Ah ! perdez des frayeurs indignes de ſes feux.

De ſa fidélité vos malheurs ſont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage ?
Vous, qui ſi hautement faites voir en ce jour
Que le ſort ne peut rien contre un parfait amour ?

VALERIE.

Déjà ſur ces raiſons j'ai condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repouſſe l'atteinte,
Que troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres ſoupçons affreux le viennent agiter.
Je ne ſaurois plus vivre en ce cruel ſupplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclairciſſe.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'eſt lui, Madame.

VALERIE.

Laiſſe-nous.

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS.

OUI, Sénat, ton orgueil va tomber ſous mes coups,
Et je viens de choiſir le poſte, où ma furie....
Mais que vois-je ?

VALERIE.

Ah Seigneur, vous fuyez Valerie ?

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de triſtes adieux ?
Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma conſtance ?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus de ſi haute eſperance.
Il eſt vrai, juſqu'ici, charmé de ſes liens,
Votre cœur à mes vœux ſoumettoit tous les ſiens ;
Mes moindres déplaiſirs inquiétoient ſon zele :
Mais ce temps-là n'eſt plus ? ce cœur eſt un rebelle,
Que l'hymen enhardit, par ſes ſuperbes droits,
A mépriſer enfin la douceur de mes loix,
Il me fuit, il me laiſſe en proie à mille allarmes,
Percer le Ciel de cris, me noyer dans mes larmes,
Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il ſe vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie? Eſt-ce à moi que s'adreſſe
Ce reproche odieux, que fait votre tendreſſe?
Eſt-ce moi dont l'Hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle inſenſible à vos pleurs?

VALERIE.

Non, vous ne l'êtes plus, lorſque je vous écoute.
Je ne puis plus ſur vous conſerver aucun doute.
Votre aſpect rend le calme à mon cœur agité:
Mais pour n'abuſer pas de ma facilité,
Donnez-moi des raiſons qui puiſſent vous défendre;
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre,
Tout prêt à me quitter ne me déguiſez rien.
Dites-moi....

SERVILIUS.

C'eſt aſſez, quittons cet entretien,
Valerie: & ſur moi quel que ſoit votre empire,
Reſpectez un ſecret, que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? Ah! connoiſſez-moi mieux,
Et que mon ſexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le peril, qu'un ſecret importune:
Mais comme la moitié d'un Heros, d'un Romain,
Comme un fidele ami reçu dans votre ſein,

Qui fut depuis long-tems, par une heureuſe étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zele généreux, du mépris de la mort,
D'une foi toujours ferme en l'un & l'autre ſort.
Mon cœur peut déſormais tout ce que peut le vôtre;
Et de quoi que le Ciel menace l'un & l'autre,
Pour vous je puis ſans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontés pour moi n'ont que trop ſû paroître,
Et mon ſang eſt trop peu pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur, pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne votre puiſſance.
Les ſecrets, que je cache à votre connoiſſance,
Sont tels.... Mais où ſe vont égarer mes eſprits?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ai tout compris.
Notre départ remis, votre fureur ſecrette,
Dont cet air ſombre & fier m'eſt un ſûr interprete,
Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous venger de mon Pere.

SERVILIUS.

Qui, moi?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire,
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile & Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous ſont liés.
De-là ces entretiens où l'on craint ma préſence;
Et s'il faut m'expliquer ſur tout ce que je penſe,
De tant d'armes, Seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec ſoin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ſes projets ſur Rome,
Marquent d'autres deſſeins, que la perte d'un homme:
De ſes affronts récens encor tout furieux,
Sur le Sénat ſans doute il va faire....

SERVILIUS.

Grands Dieux!
Qu'oſez-vous pénétrer? Savez-vous, Valerie,
Quel péril déſormais menace votre vie?
Que votre ſûreté dépend à l'avenir
D'effacer ce diſcours de votre ſouvenir?
Par le moindre ſoupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'eſt fait de votre vie enſemble & de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'otage de ma foi.
Je le ſuis de la vôtre.

VALERIE.

Ah! je frémis d'effroi.

Moi, l'otage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent périr mon Pere & ma Patrie?

SERVILIUS.

Ah! retenez vos cris. Eſt-ce-là ce grand cœur?

VALERIE.

Oui, c'eſt lui, qui pour vous peut braver le malheur;
Mais qui frémit pour vous d'une action ſi noire.
Vous, à votre vengeance immoler votre gloire!
Contre votre Pays former de tels deſſeins!
Vous, au ſang de mon Pere oſer tremper vos mains!
En ce jour, il eſt vrai, ſon courroux redoutable,
Vient de combler les maux dont le poids nous accable.
Mais c'eſt mon Pere enfin, Seigneur. Pouvez-vous bien
Verſer vous-même un ſang où j'ai puiſé le mien?
A qui même eſt uni le ſang qui vous fit naître?
Quoi! ſans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur juſqu'à ce jour ſi grand, ſi généreux,
Médite avec plaiſir tant de meurtres affreux?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ſes auteurs elle eſt toujours fatale;
Et qu'en proie aux remords qui ſuit ſes noirs effets,
Souvent les mieux vengés ſont les moins ſatisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,

Moins à venger mes maux, qu'à sauver ma Patrie.
Ce n'est point, pour la perdre, un sanglant attentat,
Je verse un mauvais sang, pour en purger l'État.

VALERIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre?
De qui prétendez-vous sauver votre Pays?
Du Sénat, des Consuls, par le peuple haïs?
Ah! d'un peuple insensé suivez-vous les caprices?
Et quoi que le Sénat ait pour vous d'injustices,
Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas & plus juste, & plus digne de nous,
De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre Patrie?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours,
Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours.
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale.
Mais, si, pour désarmer votre fureur fatale,
Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appui.
J'en atteste les Dieux, je péris avec lui.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

SERVILIUS *seul.*

PAR quel destin contraire,
A-t-elle pénétré ce dangereux mystere!
Quel embarras fatal! Je n'ai pu rien nier.
C'étoit un artifice inutile & grossier.
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre après tout d'un cœur tel que le sien?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du mien?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos Tyrans proscrits vient d'ébranler ma haine?
Qui? moi? Je douterois d'un si juste courroux?
Je pourrois... Non, ingrats, non, vous périrez tous,
L'arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Ami, je viens t'apprendre une heureuſe nouvelle:
Le Sénat pour demain, ſelon nos vœux ſecrets,
D'un pompeux ſacrifice ordonne les apprêts:
C'eſt demain, pour l'offrir, qu'il doit ici ſe rendre.
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie eſt libre dans ces lieux,
Et ſa vue à toute heure eſt permiſe à tes yeux.
Excuſe ſi ma main l'a reçue on otage.
De Rutile par-là j'ai dû guerir l'ombrage.
Devant lui ſeulement prends garde qu'aujourd'hui...
Mais il entre.

SCENE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE *à part.*

JE vois Manlius avec lui ;
C'eſt ce que je ſouhaite. Éprouvons ſon courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre viſage,
Seigneur ? De nos amis que faut-il eſperer ?

RUTILE.

Tout, Seigneur. Avec nous tout ſemble conſpirer ;
A l'effet de nos vœux il n'eſt plus de remiſe.
En arrivant chez moi, quelle heureuſe ſurpriſe !
J'ai trouvé ceux du Peuple à qui de nos projets
Je puis en ſûreté confier les ſecrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du ſacrifice,
M'avertir qu'il falloit ſaiſir ce tems propice.
Tout tranſporté de joie, à voir qu'en ces beſoins,
Leur zele impatient eût prévenu mes ſoins ;
Oui, chers amis, leur dis-je, oui, Troupe magnanime,
Le deſtin va remplir l'eſpoir qui vous anime.
Tout eſt prêt pour demain, &, ſelon nos ſouhaits,
Demain le Conſulat eſt éteint pour jamais.

De nos prédéceſſeurs qu'elle fut l'imprudence,
Qui détruiſant d'un Roi la ſuprême puiſſance,
Sous un nom moins pompeux ſe ſont fait deux tyrans
Qui, pour nous accabler, ſont changés tous les ans,
Et qui tous l'un de l'autre, heritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à reſſerrer nos chaines!
Tels & d'autres diſcours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur.
Leur marquer nos apprêts, nos divers ſtratagêmes,
Appuyés en ſecret par des Sénateurs mêmes;
Ce que devoient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos ſoldats;
Les poſtes à ſurprendre, & d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les Chefs qu'il faudra ſuivre,
En quels endroits ſe joindre, en quels ſe ſéparer.
Tous ceux dont par le fer on doit ſe délivrer,
Les maiſons des Proſcrits, que, ſur notre paſſage,
Nous livrerons d'abord à la flâme, au pillage:
Qu'une pitié ſur-tout, indigne de leur cœur,
A nos Tyrans détruits ne laiſſe aucun vengeur.
Femmes, Peres, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous ſont de nos fureurs les objets légitimes.
Tous doivent..... Mais, Seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre viſage change, & votre cœur frémit?

SERVILIUS.

Oui. Si prêts d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie & de surprise;
Et mon cœur moins ému ne croiroit pas, Seigneur,
Sentir, autant qu'il doit un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, & m'écoutez. J'ajoute:
Ils n'ont de nos desseins ni lumiere, ni doute.
Il faut qu'en ce repos, où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux & le carnage
De nos fureurs par-tout étaleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux tous ces Palais formés,
Par les feux dévorans pour jamais consumés;
Ces fameux Tribunaux où régnoit l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus & brisés, sur la poussiere épars,
La terreur & la mort errant de toutes parts,
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence,
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, Amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre par d'autre voie, à l'État agité,

L'Innocence, la Paix, enfin la Liberté.
Chacun, à ce diſcours, qui flatte ſon audace,
Sur ſon eſpoir proçhain s'applaudit & s'embraſſe.
Chacun par mille vœux, en hâte les momens,
Et pour vous à l'envi fait de nouveaux ſermens.

MANLIUS.

Ainſi donc à nos vœux la fortune propice,
A conduits nos Tyrans au bord du précipice,
Et je n'ai plus qu'un jour à ſouffrir leur mépris.
Mais quel effort, Seigneur, quel aſſez digne prix
M'acquittant à vos ſoins.....

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il eſt une faveur, que vous pourriez me faire:
Mais cet Ami veut bien que, ſur mes interêts,
Je n'explique qu'à vous mes ſentimens ſecrets.

SERVILIUS.

Je vous laiſſe, Seigneur.

SCENE

SCENE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

PAR quel bonheur extrême
Vous puis-je.....

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur : il vous souvient des sermens que j'ai faits,
Lors qu'avec nos amis j'embrassai vos projets.
Je jurai devant tous, que si j'avois un frere,
Pour qui m'interessât l'amitié la plus chere ;
Quand tous deux, en même heure ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même séjour,
Le Ciel auroit uni par les plus fortes chaines,
Nos vœux, nos sentimens, nos plaisirs & nos peines ;
Si ce frere si cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de foi,
Par moi-même aussi-tôt sa lâcheté punie,
Préviendroit notre perte & son ignominie.
Vous louâtes, Seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun, après vous, fit le même serment.

MANLIUS.

Hé bien?

RUTILE.

Voici le tems qu'un effort néceſſaire
Doit de votre ſerment prouver la foi ſincere.

MANLIUS.

Sur qui?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit:
Tandis qu'il m'écoutoit, rêveur, triſte, interdit,
Les yeux mal aſſurés, il m'a trop fait connoître
Un repentir ſecret dont il n'eſt pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi;
Et ne l'avez-vous pas obſervé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne ſont pas évidentes:
Mais ſelon nos ſermens elles ſont ſuffiſantes.
Nous ſommes convenus que, dans un tel deſſein,
Le ſoupçon bien ſouvent doit paſſer pour certain;
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute ſemblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en eſt tombé d'accord.
De lui, de ſon otage il a conclu la mort:
Et ſi quelque pitié s'emparant de notre ame,
Forte notre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle ſoit en lieu ſûr gardée étroitement,
Et qu'il ſoit immolé, lui qui rompt le ſerment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'osez-vous dire ?
Quelle est cette fureur qu'un soupçon vous inspire ?
Sachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, seroit déjà vengé.
Mais je vous rends justice, & crois que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grace ; & calmant votre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi.
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par-là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant
J'éclaircisse, avec vous, ce soupçon important.

Fin du troisième Acte.

SCENE II.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE *à part, les deux premiers vers.*

CIEL! qui m'as inſpirée en ce juſte deſſein,
Prête-moi, juſqu'au bout ton appui ſouverain.
Seigneur, je juge aſſez quelle eſt l'inquiétude,
Qui vous fait en ce lieu chercher la ſolitude,
Quels ſoucis différens vous doivent partager.
Mais votre cœur, enfin, veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuſe induſtrie,
Sauve tous vos amis, en ſauvant la Patrie?
Nous le pouvons, Seigneur, ſans danger, ſans effort.
Votre amitié pourra s'en allarmer d'abord:
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autoriſe.

SERVILIUS.

Comment!

VALERIE.

Il faut oſer révéler l'entrepriſe,
Mais ne la révéler, qu'après être aſſurés
Que le Sénat pardonne à tous les Conjurés.
Garanti par nos ſoins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel ſervice?

SERVILIUS.

Q'entends-je, Valerie ? & qui me croyez-vous ?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici pour le ſalut de tous.
Je ſais a vos amis quel ſerment vous engage,
Et vois tout l'embarras que votre ame enviſage,
Quels noms dans leur colere ils pourront vous donner :
Mais un ſi vain égard doit-il vous étonner ?
Eſt-ce un crime de rompre un ſerment téméraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire ?
Un juſte repentir n'eſt-il donc plus permis ?
Quoi ! pour ne pas rougir, devant quelques amis ;
Que ſéduit & qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre Patrie !
Devant tout l'Univers ! Pouvez-vous juſtement
Entre ces deux partis balancer un moment ?
De l'un à l'autre ici comprenez mieux la ſuite,
Si nous ne parlons pas, Rome eſt par eux détruite.
Si nous oſons parler, quel malheur craignons-nous ?
Rome entiere eſt ſauvée, & leur pardonne à tous ;
Et quand de ce bienfait conſacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous ſeront rendus,
Leurs reproches alors ſeroient-ils entendus ?
Enfin retracez-vous l'épouvantable image

De tant de cruautés où votre bras s'engage.
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris
Des Enfans ſous le fer vous entendez les cris,
Que les cheveux épars & de larmes trempés,
Une Mere ſanglante aux Bourreaux échappée,
Vient, vous montrant ſon fils qu'elle emporte en ſes bras,
Se jetter à genoux au-devant de vos pas.
Votre fureur alors eſt-elle ſuſpendue ?
Un ſoldat inhumain l'immole à votre vue ;
Et du fils auſſi-tôt, dont il perce le flanc,
Fait réjaillir ſur vous le lait avec le ſang.
Soutiendrez-vous l'horreur que ce ſpectacle inſpire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels, appuis de cet Empire,
Ces mots ſont des éclairs, qui, paſſant dans mon cœur,
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi ? Rome inhumaine,
Tu devrois ton ſalut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer.... Non, mon cœur ne l'oſera jamais.

VALERIE.

Avez vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Votre amour ſuffit au bonheur de ma vie.

Vous ſeule rempliſſez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, juſtes Dieux ! un ſi charmant bonheur
Ne m'eſt-il pas donné plus pur & plus paiſible ?
Quels orages y mêle un deſtin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détourner ?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre ; & puiſqu'il faut tout dire,
De la foi du Sénat j'ai ce que je deſire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être ſurpris.

SERVILIUS.

O Dieux ! ſans mon aveu, qu'avez-vous entrepris ?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le ſilence.
Sur vous des Conjurés je craignois la vengeance.
Mais enfin ce parti met tout en ſûreté.
Sans votre aveu, Seigneur, j'ai tout exécuté.
A vous perſuader je voyois trop de peine.
C'eſt moi ſeule par-là qui m'expoſe à leur haine ;
Et quoiqu'en vous nommant j'aye agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuſer devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel ! par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colere terrible !
Et que me ſervira de vous déſavouer ?

Après qu'ils ſont trahis, ce ſeroit les jouer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre
Le ſecret, que par vous le Sénat vient d'entendre?
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous?
C'en eſt fait, Valerie. Évitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
Je ne veux à ſes coups expoſer que ma tête.

VALERIE.

Allez, ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, & gardons de rien faire connoître.

SCENE III.

SERVILIUS *ſeul.*

DANS le trouble où je ſuis, qui vois-je encor paroître?
Seroit-il averti de ce qui s'eſt paſſé?
De quel front ſoutenir ſon viſage offenſé?
N'importe, demeurons; & dans un tel orage,
Après notre pitié, montrons notre courage.
Mais dans quelle penſée eſt-il enſeveli?

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

CONNOIS-TU bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS *lit.*

VOUS avez mépriſé ma juſte défiance :
Tout eſt ſu par l'endroit que j'avois ſoupçonné.
C'eſt par un Sénateur de notre intelligence,
Qu'en ce moment l'avis m'en eſt donné.
Fuyez chez les Veïens, où notre ſort nous guide :
Mais pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
Trop heureux en partant, ſi la mort du Perfide,
De ſon crime, par vous, lui déroboit le fruit.

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois aſſez m'entendre,
Frappe, dis-je. Ton bras ne ſauroit ſe méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux ? Où vas-tu t'égarer ?

Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oſes déclarer ?

SERVILIUS.

Oui, je ſais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur que je t'offre en victime ;
Que ma foi démentie a trahi ton deſſein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton ſein !
Pourquoi faut-il encore que ma main trop timide
Reconnoiſſe un Ami dans les traits d'un Perfide ?
Qui ? toi ? tu me trahis ? l'ai-je bien entendu !

SERVILIUS.

Il eſt vrai, Manlius. Peut-être je l'ai dû.
Peut-être, plus tranquille aurois-tu lieu de croire,
Que ſans moi tes deſſeins auroient flétri ta gloire ?
Mais enfin les raiſons qui frappent mon eſprit,
Ne ſont pas des raiſons à calmer ton dépit,
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe. De mon deſtin je meurs trop ſatisfait ;
Puiſque ma trahiſon, qui ſauve ma Patrie,
Te ſauve en même tems & l'honneur & la vie.

MANLIUS.

Toi, me ſauver la vie ?

SERVILIUS.

Et même à tes amis.
A ſigner leur pardon le Sénat s'eſt ſoumis.
Leurs jours ſont aſſurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur ſort & du mien te rend ici l'arbitre ?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits ?
Que veux-tu que je puiſſe faire déſormais ?
Pour m'y voir des Romains le mépris & la fable ?
Pour la perdre, peut-être, en un ſort miſérable,
Ou dans une querelle, en ſignalant ma foi,
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi ?
Dieux ! quand de toutes parts ma vive défiance
Juſqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance ;
Par toi notre deſſein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a ſéduit !
Car je n'en doute point, ton crime eſt ſon ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui, né pour l'eſclavage,
Sauves de fiers Tyrans ſoigneux de t'outrager,
Et trahis des Amis qui vouloient te venger !
Quel ſera contre moi l'éclat de leur colere !
Je leur ai garanti ta foi ferme & ſincere,
J'ai ri de leurs ſoupçons, j'ai retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juſte trépas.
A leur ſage conſeil que n'ai-je pu me rendre !
Ton ſang valoit alors qu'on daignât le répandre ;
Il auroit aſſuré l'effet de mon deſſein :
Mais ſans fruit maintenant il ſouilleroit ma main ;
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offenſe,
Je laiſſe à tes remords le ſoin de ma vengeance.

SCENE V.

SERVILIUS *ſeul.*

QUELLE confuſion, à ce reproche affreux,
Quelle ſtupidité ſuſpend ici mes vœux!
Que réſoudre? il me fuit comme un monſtre funeſte.
Irai-je lui montrer encore ce qu'il déteſte!
O colere trop juſte! O redoutable voix!
Noms affreux, entendus pour la premiere fois!
Moi lâche! moi perfide! & je vivrois encore?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même inſpiré ſa fureur.
Allons, ne ſouffrons pas des noms ſi pleins d'horreur.
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré ſa colere affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime, ou du remords.

SCENE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

TOUT eſt perdu, Seigneur, & dans Rome allarmée,
De nos projets trahis la nouvelle eſt ſemée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius:
Mais il n'étoit plus tems. Déjà Valerius,
Qui, pour plus d'aſſurance, en ce péril extrême,
Des ordres du Sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec ſa ſuite, entré ſubitement,
L'avoit fait arrêter dans ſon appartement,
Et même dans l'inſtant qu'une noire furie
Avoit armé ſon bras, pour s'arracher la vie,
On lui laiſſe, Seigneur, ce palais pour priſon.
Sortant du Capitole on doit craindre, dit-on,
Que ſes amis ſecrets armant la populace,
N'accablent ſon eſcorte, & n'aſſurent ſa grace.

SERVILIUS.

Juſte Ciel!

ALBIN.

De ſon ſort je vais ſuivre le cours.
Vous, ſauvez-vous, courez lui chercher du ſecours:
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-mêmes apprendre.....
Mais Valerius vient.

SCENE VII.

VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

QUE me fait-on entendre ?
D'où vient que Manlius eſt par vous arrêté,
Seigneur ? Ai-je payé trop peu ſa liberté,
Cette grace pour tout n'eſt-elle pas ſignée ?
Le Sénat reprend-il ſa parole donnée ?

VALERIUS.

De ſes ordres ſecrets je ne rends point raiſon.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,
Puiſque pour vous, Seigneur, ils ne ſont pas à craindre.
Sa bonté ne vous laiſſe aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grace entiere, & veut que dans l'oubli
Son Arrêt contre vous demeure enſeveli.
Il vous rend tout, il veut de votre illuſtre zele,
Dans nos faſtes, garder la mémoire immortelle.
C'eſt ce que de ſa part, je viens vous déclarer :
Et pour moi-même auſſi, je viens vous aſſurer,
Qu'avec vous renouant une amitié ſincere,
Je rends graces aux Dieux, dont le ſoin ſalutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes deſſeins,
Le principe ſecret du ſalut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'eſt ce qu'ici mon ame déſavoue.
Je déteſte à jamais ce Sénat, qui me loue.
Je lui rends ſes faveurs, qu'il m'accorde à moitié.
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais & mon malheur & mon ignominie,
A Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Mon deſſein n'étoit pas en trahiſſant le fien,
Ni de vendre ſon ſang, ni d'épargner le mien.
Pour ſon propre intérêt, j'ai pris ce ſoin du vôtre;
Et ma pitié vouloit vous ſauver l'un & l'autre.
Quoi! de ma trahiſon dont le remords me ſuit,
N'aurois-je que la honte? Auriez-vous tout le fruit?
Perdrois-je tout moi ſeul, en ſauvant tout l'Empire?

VALERIUS.

Je vous ai déjà dit ce que je pouvois dire:
Mais retenez, Seigneur, cet injuſte tranſport.
Nous allons au Sénat décider de ſon ſort;
Et ſoit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi déſormais la gloire vous ordonne
De quitter ſa querelle, ainſi que ſes projets,
Et du bonheur public faire tous vos ſouhaits.
Le tems me preſſe. Adieu.

SCENE VIII.

SERVILIUS *ſeul.*

DANS quelle inquiétude
De ce diſcours obſcur me met l'incertitude !
Le Sénat voudroit-il... Mais en peux-tu douter ?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on reſpecter ?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainſi donc Manlius m'imputant ſon trépas,
Je verrois... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ſes jours, ſouffrons encore la vie ;
Et ſoit que le ſuccès ſeconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes ſoins, après ſon ſort réglé,
Expirons auſſi-tôt à ma gloire immolé.
Sur-tout dans le tombeau n'emportons pas ſa haine,
Et tâchons... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

SEIGNEUR, j'ai vu mon Pere, & ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais preſſé par le tems, il m'a ſoudain laiſſée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même penſée;
Et ſans doute... Ah! Seigneur, ne jettez point ſur moi
Ces ſéveres regards qui me glacent d'effroi.
Quel trouble eſt dans vos yeux? Quelle horreur imprévue....

SERVILIUS.

Oſes-tu bien encor te montrer à ma vue?
Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funeſtes diſcours!
Où Manlius eſt-il? Qu'en as-tu fait, Perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahiſon, il y falloit ſonger.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,

Son eſpoir le plus doux eſt de perdre la vie.
De ſa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je ſuis entré dans ſon projet,
De la foi de tous deux je t'ai faite l'otage,
Et de ſa ſûreté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi, tes ſoins pour Rome ont réuſſi.
Que tarde ma fureur de le venger auſſi ?

VALERIE.

Hé bien ? Pourquoi, Seigneur, ces tranſports, ces injures ?
S'il ne faut que mon ſang, pour calmer ſes murmures,
Vous l'ai-je refuſé ? N'eſt-il pas tout à vous ?
Je puis ſouffrir la mort, mais non votre courroux.
Immolez, ſans fureur, une tendre victime.
Que ce ſoit ſeulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïſſez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui juſques au trépas,
Vous aima, ne périt par votre main ſévere,
Que pour avoir ſauvé ma patrie & mon Pere.

SERVILIUS.

Moi, te percer le cœur ; Ah ! rends-moi donc le mien
Tel que je te l'offris, pour mériter le tien.
Fidele à ſes ſermens, généreux, intrépide,
Tu n'en as fait, hélas ! qu'un lâche, qu'un perfide ;
Et quoique lui conſeille un ſi juſte courroux,

Lui-même il eſt l'aſyle où tu braves mes coups.
Que dis-je? En ce moment, les Dieux, ſur ton viſage,
Ont imprimé leurs traits, que reſpecte ma rage;
Ou des Romains, par toi conſervé en ce jour,
Le Démon tutélaire eſt le tien à ſon tour.
Hé bien, c'eſt donc à toi qu'il faut que je m'adreſſe.
Par tout ce que pour toi mon cœur ſent de tendreſſe,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sait ſi bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un ami, montre encore ta puiſſance;
Et tandis que je vais parler en ſa défenſe,
Avant que le Sénat ait pu rien arrêter,
A ton Pere cruel, va, cours te préſenter.
Tombe, pleure à ſes pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
Que par lui du Sénat l'appaiſe le courroux.
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

OUI, j'ai tout craint pour vous, Seigneur, je le confeſſe,
Quand j'ai vû le Sénat, tenant mal ſa promeſſe?
Se réſerver le droit en pardonnant à tous,
De décider du ſort de Rutile & de vous.
Je craignois de vous voir ſeul en proie à ſa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine:
Mais puiſque de ce ſoin moins prompt à ſe charger,
Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que ſur vous ne ſachant que réſoudre,
N'oſant vous condamner, honteux de vous abſoudre,
Sa crainte vous livrant à des juges plus doux,
Doit les encourager à tromper ſon courroux.
C'eſt à Servilius que cette grace eſt dûe:
Car enfin, puiſqu'ici vous ſouhaitez ſa vûe,
J'oſe vous en parler & loin d'être offenſé...

MANLIUS.

O Dieux ! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé ?

ALBIN.

Quoi ! parlez-vous encor de haine, & de colere ;
Après tout ce qu'a fait ſon repentir ſincere ?
Vous le voyez. Quel autre oſant parler pour vous,
D'un Sénat tout puiſſant craint ſi peu le courroux ?
Tandis que tout le peuple effrayé des ſupplices,
Où vos projets connus expoſoient vos complices,
Se détachant de vous, croit par cet abandon,
Prouver ſon innocence, ou payer ſon pardon ;
Tandis que tout ſe tait, juſqu'à vos propres freres ;
C'eſt lui qui s'oppoſant aux Sénateurs ſéveres,
A produit à leurs yeux, quatre cens Citoyens,
De l'horreur des priſons rachetés de vos biens.
Tant d'autres par vos mains ſauvés dans les batailles,
Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix Couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre ſang verſé cent & cent fois pour eux.
Sur-tout quelle chaleur animoit ſon courage !
Quelle rougeur ſubite a couvert leur viſage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce mont, d'où votre bras foudroya les Gaulois,
De nos Dieux, dont alors vous fûtes la défenſe,
Sa voix, ſur ces ingrats, atteſtoit la vengeance !

MANLIUS.

Vain remede à mes maux ! Inutile secours!
Quand son zele & ses soins auroient sauvé mes jours,
Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance ?
Et puis-je aimer la vie en perdant ma vengeance ?
Toutefois que me sert de cacher à ta foi
Un penchant, qui vers lui m'entraîne malgré moi ?
Oui, je te fais l'aveu de ma honte secrette,
Pour un perfide ami ma haine m'inquiette ;
M'embarrasse ; & tandis que ferme, indifferent,
Je vois, pour me sauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins ; mon cœur y trouve un charme ;
Qui malgré son dépit, le touche & le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus j'appaise mon courroux :
Je prétends.... Mais il vient. Sors, Albin, & me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

SCENE

SCENE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

ENFIN, tu prétends donc, dans mon cœur confondu,
Triompher, malgré moi, d'un courroux qui t'eſt dû?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Oppoſer mille efforts au ſort qui me menace:
Mais, ſans que du ſuccès tu puiſſes t'aſſurer,
Après m'avoir trahi, c'eſt me déshonorer.
Il ſemble à mes Tyrans que tremblant pour ma vie,
Dans tes ſoins mendiés c'eſt moi qui m'humilie.
Ton zele mal conçu m'expoſe à leurs mépris;
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si ſa perte, à ce point, t'inquiette & t'afflige,
Tous tes efforts ſont vains, ſans un prix que j'exige:
Mais tel, qu'il peut lui ſeul me mieux prouver ta foi,
Que tout ce que ton zele oſa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter ſur ton courage?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ai merité l'outrage.
Mais ſans vouloir en vain m'expliquer là-deſſus,
Ni faire des ſermens que tu ne croirois plus,

Si j'ai peu fait encor, pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure,
Qu'en un cœur génereux, de remords combattu,
La honte de sa chute affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien, écoute donc. Tu sais contre ma vie
Combien est animé le Sénat en furie.
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sait & me poursuivre & te garder la foi;
Il me livre aux Tribuns, & de ma mort certaine
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoués à ses loix, de ma gloire jaloux,
C'est sa main, contre moi, qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.
Enfin qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours?
Crois-tu que le Sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain.
Et quelle honte à moi! Quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, & choisir mon supplice!
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux,
Par une main infâme, un sort si glorieux?
Enfin d'un tel trépas l'infamie assurée,

C'eſt toi, Servilius, qui me l'a procurée.
Je dois de cet affront être ſauvé par toi.
Obſervé, déſarmé, je ne puis rien pour moi.
Mes gardes en entrant t'ont déſarmé toi-même :
Mais il faut pour tromper leur vigilance extrême.....

SERVILIUS.

Je t'entends. Mais on vient.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

UN Tribun empreſſé,
Vient vous entretenir ſur ce qui s'eſt paſſé.
Vous l'allez voir, Seigneur ; il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lorſque tout eſt connu, que ſert ce ſoin frivole ?
Tu vois bien qu'il eſt tems de prendre ton parti ;
Profitons des momens, quand il ſera parti.
Crois que ſans cet effort, tout l'éclat de ton zele,
N'eſt plus pour Manlius qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te ſervirai par-delà tes ſouhaits.

SCENE IV.

SERVILIUS *seul.*

OUI, c'en eſt fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux dont ma gloire eſt flétrie ;
Il faut que l'avenir.... Mais je vois Valerie,
Armons-nous à ſes yeux d'un cœur ferme & conſtant,
Voici pour mon amour le plus affreux inſtant.

SCENE V.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

JE vais voir éclater ſur moi votre colere ;
Mais la plus prompte mort me ſera la plus chere,
Et je viens me livrer à vos juſtes tranſports.
Près d'un Pere endurci j'ai fait de vains efforts :
Mes pleurs....

SERVILIUS.

Je le ſavois ; mais enfin, Valerie,
De mes reſſentimens ne craint plus la furie.
J'ai fléchi Manlius ; mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que, ſur le cœur d'un Pere,

Pour ſauver cet Ami, ton zele vient de faire ;
Daigne excuſer auſſi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le Deſtin a pouvoir ſur les cœurs.
Il fait des plus unis, troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, ſentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin retiens ici le cours ;
D'une ame raffermie écoute mon diſcours.
Montre un courage ici digne de ta Naiſſance.

VALERIE.

Je vous obéirai, s'il eſt en ma puiſſance.
Parlez.

SERVILIUS.

Reſſouviens-toi de ce malheureux jour,
Où la haine des Dieux alluma notre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juſte Ciel !

SERVILIUS.

Quoi ! déjà ton courage...

VALERIE.

Et puis avec conſtance écouter ce langage !
Ainſi ce jour, témoin de ma félicité,
Eſt un jour malheureux, & par vous déteſté !
Que votre amour, Seigneur, dans ſes tranſports ſinceres,
S'en ſouvenoit, hélas ! ſous des noms bien contraires !

SERVILIUS.

Cet amour insensé ne regardoit que soi :
Il ne prévoyoit pas les malheurs que sur toi
Déploiroient les Destins, depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devoit lui-même en être le Ministre :
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux ;
Que par lui, que pour lui tu te verrois réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite ;
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains,
Contre ton propre sang exciteroient mes mains.

VALERIE.

Ciel ! où tend ce discours ? Pourquoi dans ma pensée
Rappeller vainement cette image effacée ?

SERVILIUS.

D'un malheureux Ami tu comprends le danger :
Le conseil des Tribuns est prêt à le juger.
Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense :
Mais si l'événement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre sans regret l'auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCENE VI.

VALERIE *ſeule.*

QUE me dit-il ? Quel nouveau coup de foudre ?
A quel parti cruel prétend-il me réſoudre ?
Moi que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout ſemble aſſurer ſon cœur à mon amour !
Et que veut-il enfin ? Rompre mon hymenée ?
Me fuir ? Ou par ſes mains trancher ſa deſtinée ?
Que deviendrai-je ? ô Dieux ! quel que ſoit ton deſſein,
En vain je le voudrois arracher de ſon ſein.
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable
Marquoit ſur ſon viſage une ame inébranlable !
Sous un prétexte vain à ſortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame....
Courons m'en éclaircir.

SCENE VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

AH! viens, ſuis-moi.

TULLIE.

Madame,
Des Gardes ſont ici chargés par votre Époux,
De retenir vos pas, & de veiller ſur vous.
C'eſt l'ordre qu'il donnoit lui-même en ma préſence,
Quand Albin eſt venu lui dire en diligence,
Que ſon Maître, en partant, ſouhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel! que m'apprends-tu? Que j'ai lieu de trembler!
Sait-on ſi ſon Arrêt...

TULLIE.

On n'a pu m'en inſtruire.
Déjà l'un des Tribuns, chargé de le conduire,
Montant au Capitole, avoit laiſſé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du Peuple une troupe avertie,
Pour ſauver Manlius n'attendit ſa ſortie.
Cependant ſur la route on plaçoit des ſoldats,

Et d'autres ſont bientôt arrivés ſur ſes pas ;
Qui ſur l'heure formant une nombreuſe eſcorte,
Conduiſent aux Tribuns Manlius à main-forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ ſoudain, ſe dérobe à mes yeux ;
Et ſans doute, Madame, il court en leur préſence
D'un ami hautement embraſſer la défenſe.

VALERIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit :
Et que deviendra-t-il, ſi Manlius périt ?
Je frémis d'y penſer, & cependant captive,
J'attendrois... Non, Tullie, il faut que je le ſuive,
Il faut en ce Palais, les flâmes à la main,
M'allumer un bucher, ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'apperçois Albin : quel eſt ſon trouble extrême !

SCENE DERNIERE.

ALBIN, VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

ALBIN, où courez-vous?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même,
Et dans l'égarement d'un aveugle transport...

VALERIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort?
Servilius... Parlez, expliquez-vous sans feinte,
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez par ce récit fidele,
L'effort d'une vertu magnanime & cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce Palais avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, témoin de la victoire,
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.

Votre Époux indigné frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de ſon viſage,
A ceux qui l'eſcortoient s'adreſſe en cet inſtant.
Il leur dit qu'il ſavoit un ſecret important ;
Que pour en informer le Sénat & l'Empire,
A Servilius ſeul il deſiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'eſt point allarmé
De laiſſer avec lui ſon ami déſarmé.
Moi ſeul reſté près d'eux, j'entends tout & j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inſpire.
C'en eſt fait, diſoit-il, *& tu n'en doutes pas.*
Mes Juges ont ſigné l'Arrêt de mon trépas :
J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,
Épargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche ;
Et du poids de mes fers ſoulageant l'embarras,
Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
Laiſſons à Rome, au moins, cette tache éternelle,
De m'avoir vû périr où j'ai vaincu pour elle.
Oui, répond votre Époux, c'eſt par ce juſte effort
Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton ſort :
Mais ce n'eſt pas aſſez de ſauver ta mémoire
De cet affront cruel que m'impute ta gloire ;
Je veux en t'imitant te venger aujourd'hui.
Sur le bord auſſi-tôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court : mais ce ſoin eſt frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole,

Ils meurent embraſſés, triſtes ſujets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié conſacrer la fureur.

VALERIE.

Hé bien! c'en eſt donc fait, ô fortune inhumaine!
Et je ſerois encor le jouet de ta haine!
Mais contre les rigueurs que tu m'as fait prévoir,
J'ai ſû ſecrettement armer mon déſeſpoir;
Et je vais malgré toi, par ce coup favorable,
Finir tous tes projets contre une miſerable.

Elle ſe poignarde.

TULLIE.

Grands Dieux! Quelle fureur...

VALERIE.

Ne me plains point; je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN.

La Chaussée, Pierre Nivelle de

MAXIMIEN,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la premiere fois
le 28 Février 1738.

ACTEURS.

MAXIMIEN, pere de Fauſta. . . *M. Saraſin,*

CONSTANTIN, Empereur d'Occident. . . . . *M. Dufreſne.*

FAUSTA, femme de Conſtantin. . *Mlle. Goſſin,*

AURELE, Géneral des Armées. . *M. Grandval,*

MAURICE, ancien Gouverneur & confident d'Aurele. . . . . *M. Dubreuil.*

ALBIN, confident de Maximien. . . *M. Legrand,*

EUDOXE, PULCHÉRIE, } femmes de la ſuite de l'Impératrice,

GARDES & ſuite de Conſtantin,

La ſcéne eſt à Marſeille dans le palais de Conſtantin.

MAXIMIEN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AURELE *ſeul.*

DU repos des mortels implacable ennemi,
Monſtre le plus cruel, que l'Enfer ait vomi,
Funeſte ambition, ſource de tant de crimes,
Trouveras-tu toujours de nouvelles victimes?
Quels excès en ces lieux vont ſe renouveller!
Malheureuſe Fauſta, qu'ai-je à te révéler!
Que de pleurs te prépare un pere trop coupable!
Hélas! pour te ſauver, il faut que je t'accable.
Et toi dont je voulois enſevelir l'horreur,
Déteſtable ſecret, ne ſouille plus mon cœur.
Sur ce myſtere affreux répandons la lumiére,
Et reprenons enfin ma vertu toute entiére.

Mais pourrai-je obtenir ce fatal entretien?
Maurice ne vient pas; je l'apperçois : eh bien...,

SCENE II.

MAURICE, AURELE,

AURELE.

L'Impératrice enfin conſent-elle à m'entendre?
Pourrai-je lui parler?

MAURICE.

Vous la pouvez attendre,
Seigneur, vous vous troublez... Et pourquoi la revoir!
Que ne la fuyez-vous? ....

AURELE.

Eſt-il en mon pouvoir?

MAURICE.

Je ne dois plus entrer dans votre confidence;
Mais duſſai-je aujourd'hui commettre une imprudence,
L'amitié tient ſur vous mes yeux trop attachés,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachés.
On a donc corrompu le ſang de Marc Aurele,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidéle :
Souffrez, lorſque je vois un ſi grand changement,
Que je ne garde plus aucun ménagement;
Depuis aſſez long-tems, l'inutile eſpérance,
D'un retour déſormais, hors de toute apparence,
A contenu mon zéle, & ſuſpendu ma voix;
Je vais vous offenſer pour la premiere fois.

AURELE.

Votre amitié m'eſt chere, & jamais ne m'offenſe;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance,
Je n'ai sû qu'applaudir à vos ſages avis,
Et j'oſe me flatter de les avoir ſuivis.

MAURICE.

Eſt-ce en entretenant ces liaiſons intimes,
Ce commerce odieux, ces nœuds illégitimes?
Avec qui vivez-vous? Juſte Ciel! je frémis;
Maximien vous compte au rang de ſes amis,
Lui qui n'en eut jamais d'autres que des complices
Deſtinés à ſubir les plus honteux ſupplices,
Lui dont l'ambition ne peut ſe rallentir;
Toujours inacceſſible au moindre repentir,
Et moins ſenſible encore à la haine publique:
Seigneur, ignorez-vous quelle eſt ſa politique?
Si Diocletien le mit à ſes côtés,
Ce fut pour rejetter ſur lui ſes cruautés;
Ce Prince en apparence humain & débonnaire,
Avoit alors beſoin d'une main ſanguinaire;
Ainſi Maximien, devenu Souverain,
Fit gémir l'Occident ſous un ſceptre d'airain:
Mais parmi ſes excès, ſes fureurs & ſes crimes,
Je ne vous compte pas tant de ſaintes victimes.
Ces Baptêmes de ſang, loin de porter l'effroi,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi;
Et ce ſang dont la terre alors fut arroſée,
Eſt devenu pour elle une heureuſe roſée,
Qui produit aujourd'hui les plus riches moiſſons:
Seigneur, au nom de tous, je vous dis nos ſoupçons;
D'où vient cette union; qui l'a pû faire naître?
Quel appas vous ſéduit, qu'attendez-vous d'un traître?
Eternel Artiſan de complots dangereux,
Toujours mal concertés, & toujours malheureux;
Rebut de la fortune, ennemi de la terre,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre;
Tout autre qu'un ingrat, qui le ſera toujours,
A la reconnoiſſance eût conſacré ſes jours;
Et charmé de ſe voir au ſein de ſa famille,
Honoré de ſon gendre, adoré de ſa fille,
Auſſi ſouverain qu'eux dans leurs propres Etats,
N'eût point formé contr'eux les plus noirs attentats.

Que n'a point fait pour lui cette fille ſi tendre !
Que de torrens de pleurs il a fallu répandre,
Pour fléchir ſon Epoux, & lui faire épargner
Un ſang que dévoroit la fureur de régner !
On diroit à le voir tranquille en apparence,
Qu'il ſoutient ſa diſgrace avec indifférence :
On croiroit qu'il ne ſonge au fond de ce Palais,
Qu'à joüir d'un repos qu'il ne goûta jamais :
Tant de tranquillité n'eſt qu'un pur artifice,
Il eſt né dans le crime, il faut qu'il y périſſe ;
Il vous entraînera, s'il ne l'a déja fait.
Ce lien réciproque eſt pour vous un forfait ;
Ce n'eſt qu'une amitié funeſte & redoutable :
Qu'ai-je dit ? Je profane un nom ſi reſpectable ;
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux :
Nous allons voir éclore un crime infructueux,
Il va ſe conſommer, & c'eſt ſous vos auſpices,
Si vous n'y prêtiez pas des ſecours ſi propices....

AURELE.

Pour paroître coupable, on ne l'eſt pas toujours ;
Crains moins pour ma vertu, ne crains que pour mes jours.
Oui, Maurice, ma vie eſt tout ce que j'expoſe ;
Je remplis un devoir que la pitié m'impoſe :
Ma naiſſance, & le rang que je tiens dans l'Etat,
N'y ſerviront jamais l'audace & l'attentat ;
C'eſt pour les empêcher que je me ſacrifie :
Ecoute, puiſqu'il faut que je me juſtifie,
Je ne le vois que trop, tu ſembles ſoupçonner
Que mon cœur par l'amour ſe laiſſe empoiſonner.
Tu crois que pour Fauſta mon ardeur ſe ranime ;
Et qu'un eſpoir fondé ſur le ſuccès d'un crime,
Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé ;
Ne puis-je la revoir ſans en être enflammé !
Sans que mes premiers feux m'en inſpire l'audace,
L'amitié ne peut-elle en occuper la place ?
Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement ?
Ah ! Maurice, le cœur n'a-t'il qu'un ſentiment ?

Et l'amour ne peut-il ſe changer en eſtime ?
Ce triomphe demande un effort magnanime :
Mais enfin il n'eſt pas au-deſſus d'un Chrétien ;
Apprens donc le ſecret d'un fatal entretien.....
Il lui coûtera cher.... Mais je la vois paroître :
Ami, reſte en ces lieux, tu vas me reconnoître.

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE, EUDOXE, PULCHÉRIE *dans l'éloignement.*

AURELE.

J'Ai devancé les pas de votre auguſte Epoux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous ;
Je vous ai fait preſſer de vouloir bien m'entendre :
Ma conduite, Madame, aura pû vous ſurprendre,
Vous allez me juger, & j'oſe ſur ce point....

FAUSTA.

Seigneur, dans vos deſſeins ne pénétrai-je point ?
Auprès de mon Epoux, vous ſuis-je néceſſaire ?
Vous pouvez demander, dites, que faut-il faire ?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenſer ?
Le Prétoire eſt vacant, daignez-vous y penſer ?
Parlez, oſeroit-on vous offrir cette place ?
Vous avez des rivaux ; Albin même a l'audace
De porter juſques-là ſes vœux démeſurés :
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits ſont aſſurés.

AURELE.

Si les grandeurs faiſoient le bonheur où j'aſpire,
Il ne tiendroit qu'à moi de partager l'Empire.

FAUSTA.

Ah! Que m'annoncez-vous ?

AURELE.

Un malheur trop certain.
Je refuſe à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je! Et qui pourroit vous les donner?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juſte Ciel ! Je me perds au fond de cet abîme,
Daignez plus clairement m'annoncer mon deſtin:
Seigneur, menace-t'on les jours de Conſtantin ?

AURELE.

Oui, la mort en ces lieux lui creuſe un précipice,
Un furieux conſpire, & me croit ſon complice.

FAUSTA.

Qui ? Vous, Seigneur?

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher.
En flattant ſon erreur, je voulois empêcher
L'aſſaſſinat affreux que ſa rage médite.

FAUSTA.

Je ne ſais que penſer; je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain ſe trouble & ſe confond:
J'interpréte aiſément ce ſilence profond:
Mon rapport vous paroît douteux, même infidéle;
Je vous deviens ſuſpect; vous ſoupçonnez mon zéle;
Vous croyez que je viens ſuppoſer un forfait,
Avouez-le, Madame ?

FAUSTA.

Ah! Seigneur, en effet,
Que voulez-vous ? Pourquoi faut-il que je vous croie ?
S'il eſt vrai, vous deviez chercher une autre voie
Qui pût faire échoüer un projet auſſi noir.
A qui recourez-vous ? Et quel eſt votre eſpoir ?

Falloit-il que j'en fuſſe inſtruite la premiere ?
A quoi peut me ſervir cette triſte lumiére ?
Quels moyens aſſez prompts, quels ſecours ſi puiſſans
Ai-je pour détourner des malheurs ſi preſſans ?

AURELE.

Vous en pourrez trouver.... Le Ciel en fera naître.
A qui prétendez-vous que je livre le traître ?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Hélas ! Vous ne le voudrez pas ;
Vous ſerez la premiere à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je ſerai la prémiere à hâter ſon ſupplice ;
Si vous ne le livrez, vous êtes ſon complice
Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous ſaurez ſon nom, Madame....

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête ſi chere.

FAUSTA.

Quel eſt ce malheureux ?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

Mon pere ;
La ſource de mon ſang, l'objet de tant d'amour.
Non, cruel, vous voulez, par un affreux détour,
Vous venger à la fois d'une triſte famille,
Et perdre en même tems le pere par la fille.

AURELE.

Ce rapport eſt fondé ſur un fait trop conſtant ;
Il ſeroit dangereux d'en douter un inſtant :
Toutefois j'ai prévû votre injuſtice extrême ;
J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-même,

Et qu'un pere aiſément ſeroit juſtifié.
Mon ſort ſera toujours d'être ſacrifié :
Cependant ſi j'étois armé par la vengeance,
J'aurois mieux profité de notre intelligence ;
Je ſerois en état de vous donner la loi ;
Vous ne regneriez plus, ſi ce n'eſt avec moi.
Je me verrois vengé de cette préférence,
Que votre époux obtint ſur ma perſévérance.
On a crû que des feux éteints par le devoir,
Pourroient être aiſément rallumés par l'eſpoir.
On a compté qu'un trône, orné de tous vos charmes,
A ma foible vertu feroit rendre les armes :
Que dis-je ? On s'eſt flatté qu'un auſſi grand bienfait
N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.
Mon crédit, mes emplois, & quelque renommée
Que je me ſuis acquiſe à la cour, à l'armée,
M'ont rendu néceſſaire aux yeux de cet ingrat.
Il a déſeſperé de renverſer l'Etat,
Si je ne lui prêtois ma coupable aſſiſtance ;
Et moi, pour vous ſervir, dans cette circonſtance,
(Il le falloit) j'ai feint d'épouſer ſa fureur :
J'ai fait plus, pour ſauver le ſang de l'Empereur ;
Je me ſuis, en ſecret, chargé de le répandre :
C'eſt maintenant de vous que ſon ſort va dépendre.

FAUSTA.

Ah ! Seigneur, pardonnez au trouble de mes ſens ;
Je vous ai laiſſé voir des ſoupçons offenſans.
A tous les malheureux l'injuſtice eſt commune.

AURELE.

Madame, votre excuſe eſt dans votre infortune.

FAUSTA.

Dans mes pleurs, dans mon ſang, il veut donc ſe baigner....
Mon pere,... Ah ! Le cruel....

AURELE.

Madame, il veut regner....

FAUSTA.

Mon cœur, comme le ſien, n'eſt pas impitoyable.
Quelqu'autre ſauroit-il ce ſecret effroyable ?
Seigneur, eſt-ce à vous ſeul ?

AURELE.

Il n'a point tranſpiré,
Et perſonne, avec nous, je crois, n'a conſpiré :
Mais n'en craignez pas moins le ſort qui vous menace.
De mes retardemens, Maximien ſe laſſe.
Je vois que les délais deviennent dangereux ;
Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
Les vertus ne ſont pas tant d'amis que les vices :
Pour le moindre ſalaire, on trouve des complices.
Peut-être qu'il pourroit, ne ménageant plus rien,
Au défaut de mon bras, ſubſtituer le ſien.

FAUSTA.

Le barbare ! Ah ! Seigneur...

AURELE.

S'il m'eût été poſſible
De ramener ce cœur, toujours plus inflexible,
Je vous euſſe épargné ce coup inattendu.
Mais enfin mon eſpoir s'eſt trouvé confondu :
C'eſt à votre vertu, c'eſt à votre prudence,
Madame, à profiter de cette confidence.

FAUSTA.

Qu'elle eſt affreuſe !

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous
Remettre le deſtin d'un pere & d'un époux ?
Puiſſiez-vous à la fois les ſauver l'un & l'autre :
Mon art a ſuccombé ; tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur, continuez....

AURELE.

N'exigez rien de plus.
Ma préſence & mes ſoins deviennent ſuperflus.

FAUSTA.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime ?

AURELE.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime ;
C'eſt paſſer trop long-tems pour être criminel,
Souffrez que je m'impoſe un exil éternel.
Ce n'eſt pas ſeulement d'aujourd'hui que j'y penſe :
Je vais le demander pour toute récompenſe.
L'Empereur m'en doit une, & j'ai toujours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

[*Il ſort.*]

SCENE IV.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHÉRIE.

FAUSTA *à Eudoxe qui ſe rapproche.*

Il me quitte, il me laiſſe incertaine, tremblante :
Eudoxe, qu'ai-je appris ? O nouvelle accablante !
Ciel ! Encore une fois, mon pere veut regner ;
Il veut reprendre un rang qu'il ſembloit dédaigner :
Enviſage l'horreur de cette conjoncture !
Si j'écoute un moment la voix de la nature,
Eudoxe, c'en eſt fait, & mon époux eſt mort.

EUDOXE.

Qui ſait ſi l'on vous fait un fidéle rapport ?
D'un amant mépriſé, c'eſt peut-être une feinte ;
Et c'eſt trop aiſément vous livrer à la crainte.

FAUSTA.

C'eſt l'oracle fatal des cœurs infortunés.
Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchaînés.
Je dois en croire Aurele, il ne m'a point trompée :
Eudoxe, tu me vois mortellement frappée.
Je connois trop mon pere ; il m'aime tendrement :
Je le ſais ; il m'a fait le ſort le plus charmant,

En m'accordant l'objet de mon amour extrême ;
Mais ſon ambition ſera toujours la même ;
Il déteſte le rang où le ciel l'a remis ;
Et pour lui tous les rois ſont autant d'ennemis.
Eh ! Depuis que lui-même a couronné Conſtance,
Juſqu'où n'a point été ſa cruelle inconſtance !
Après avoir cedé le fruit de ſes exploits,
Il croit que ſes regrets lui rendent tous ſes droits.
Un repentir cruel ſans ceſſe le déchire ;
Il croit que mon époux doit lui rendre l'empire,
Et qu'il n'eſt l'héritier que d'un uſurpateur.
Cette erreur n'a jamais abandonné ſon cœur.
Voilà de tous nos maux la déplorable ſource.
A préſent que mon pere eſt ſans autre reſſource ;
Tout lui paroît permis ; il céde au déſeſpoir.

EUDOXE.

Vous connoiſſez la loi d'un rigoureux devoir ;
Un époux doit toujours l'emporter ſur un pere.
Le ſacrifice eſt grand, & cependant j'eſpere....

FAUSTA.

Oüi, je ſens qui des deux doit être préferé ;
Mais toutefois mon cœur n'eſt pas moins déchiré.

EUDOXE.

Madame, la pitié ſeroit trop dangereuſe ;
Il faut tout réveler.

FAUSTA.

Que je ſuis malheureuſe !
Car enfin l'Empereur eſt jaloux de ſon rang :
Sa propre ſûreté veut qu'il répande un ſang
Qui m'a déja coûté tant de peine à défendre.
Ah ! Le paſſé m'apprend ce que je dois attendre.
Dans cette extrémité, je dois appréhender
D'obtenir un pardon que je dois demander.
La pitié qu'il m'inſpire entretient ſon audace ;
Il oſera toujours abuſer de ſa grace :
Son bras, de plus en plus, ſe fera redouter.
Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en coûter ;

Et la néceſſité veut que l'on me refuſe :
Mais pour comble de maux, il faut que je l'accuſe.
N'eſt-ce pas de ma main porter les premiers coups ?
S'il périt... De quel œil verrai-je mon époux !
Pourrai-je lui montrer un amour auſſi tendre !
D'une ſecrette horreur pourrai-je me défendre ?
Non, la nature alors reprendra tous ſes droits :
Eudoxe, il eſt trop vrai, je perds tout à la fois....
Entre ces deux écueils je demeure flottante.
Ai-je ; contre mon pere, une preuve conſtante ?
Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver?
Eſt-ce par un rapport difficile à prouver ?
Et ſi c'eſt une erreur, je fais un parricide.
Je m'y perds : cependant il faut que je décide....
Grand Dieu ! C'eſt à toi ſeul à me déterminer ;
De tes rayons divins daigne m'illuminer.
M'abandonneras-tu ? Non, je ne le puis croire :
Le ſujet de mes pleurs intéreſſe ta gloire.
Mon pere, mon époux, ſont tes plus grands bienfaits.
Ah ! Laiſſe-moi jouir des dons que tu m'as faits.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

Notre victime approche, & tout nous favoriſe;
Cependant au moment d'achever l'entrepriſe,
Ma fille veut me voir: conçois-tu mon effroi?
Je ne ſais quel empire elle eut toujours ſur moi.
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidéle;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle;
Sa tendreſſe m'accable autant que ſa vertu,
Je ne la vois jamais ſans être combattu....
Qui pourroit réſiſter au pouvoir de ſes larmes?
Mais dans tout autre temps j'aurois eu moins d'alarmes.

ALBIN.

Je ne ſuis point ſurpris qu'elle cherche à vous voir;
Ce qu'elle doit vous dire eſt facile à prévoir:
Quand vous ſaurez qu'Aurele a vû l'Impératrice..;

MAXIMIEN.

Ah! S'il m'avoit trahi...

ALBIN.

Prononcez ſon ſupplice.

MAXIMIEN.

Aurele l'auroit vûe?

ALBIN.

En ſecret dans ces lieux,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.

Que m'apprens-tu? Grands Dieux!

ALBIN.

Fauſta, n'en doutez point, a tout appris d'Aurele;
Ce ſecret eſt ſorti de ſa bouche infidelle,
Et bien-tôt il ira juſques à l'Empereur.
Non, Seigneur, ce n'eſt plus une fauſſe terreur,
L'intérêt d'un époux emporte la balance:
Croyez-vous que Fauſta puiſſe, par ſon ſilence,
Concourir avec vous à ſon propre malheur?

MAXIMIEN.

La nature pourroit combattre en ma faveur.
C'eſt peut-être trop loin pouſſer la défiance,
C'eſt un amant qui céde à ſon impatience:
L'eſpérance & l'amour auront conduit ſes pas,
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas,
Qui doit être bien-tôt ſon heureuſe conquête.
Non, Albin, tu proſcris trop aiſément ſa tête,
Il ne m'a point trahi.

ALBIN.

Seigneur, qu'a-t-il donc fait?
L'entrepriſe devroit avoir eu ſon effet.
C'eſt pour en empêcher le ſuccès infaillible
Qu'il s'en étoit chargé; la feinte eſt trop viſible,
Aurele n'a jamais oſé s'y dévouer,
Que dans le ſeul deſſein de la faire échouer.
En faut-il des garans qui ſoient plus manifeſtes,
Que ces retardemens & ces délais funeſtes,
Ces riſques, ces dangers, qui n'ont jamais été,
Et qui, juſqu'à préſent, l'ont toujours arrêté?
Mais, où pouvoit-il mieux, que dans cette occurrence,
Immoler la victime avec pleine aſſurance?
Il étoit dans un Camp dont il s'eſt fait chérir;
C'eſt-là, s'il eût voulu, qu'elle devoit périr;
Cependant elle échappe, elle reſpire encore.

MAXIMIEN.

Aurele a des deſſeins qui vont ſans doute éclore.

ALBIN.

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous ; ſera-ce dans ces lieux ?

MAXIMIEN.

Il adore ma fille, il eſt ambitieux.
On cherche à s'élever autant qu'il eſt poſſible ;
Cette ardeur héroïque eſt toujours invincible :
Mais, que dis-je ? Il ſeroit honteux d'en triompher.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer :
Que le vulgaire en faſſe un crime à ma mémoire ;
Il eſt fait pour ramper, & pour haïr la gloire.
S'immortaliſe-t-on dans le ſein du repos ?
Albin, l'ambition eſt l'âme d'un Héros :
Elle émane du Ciel, elle vient des Dieux mêmes ;
C'eſt une portion de ces êtres ſuprêmes,
Et le ſigne éclatant qui ſert à déſigner
Ceux, d'entre les mortels, qui ſont faits pour régner :
Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre penſée.

ALBIN.

Vous ne connoiſſez pas cette Secte inſenſée ;
Qui s'accroît chaque jour ſous le nom de Chrétiens.

MAXIMIEN.

Que je les hais !

ALBIN.

Aurele eſt un de leurs ſoutiens.
Si-tôt qu'on a reçû les eaux de leur Baptême,
Il ſemble qu'on devienne ennemi de ſoi-même ;
Ils exercent ſur eux les plus grandes rigueurs,
Ils ſe ſont des devoirs, des vertus & des mœurs,
Qui ne furent jamais que de triſtes chimeres ;
Ils n'ont d'autres plaiſirs que des douleurs ameres,
Ils ne deſirent plus que des biens à venir,
Que l'eſprit ne ſauroit prévoir ni définir.
Le préſent n'eſt plus fait pour être à leur uſage,
Et pour eux, cette vie eſt un ſimple paſſage,
Où, ſans aucune attache, ils attendent la mort
Pour finir leur exil, & les conduire au port.

MAXIMIEN.

Je ſaurai profiter de cette confidence;
C'eſt aſſez, laiſſe-moi, que notre intelligence
Demeure, comme elle eſt, dans un profond ſecret;
Un plus long entretien pourroit être indiſcret.

SCENE II.

MAXIMIEN *ſeul.*

ALbin peut m'avoir fait un rapport infidéle;
Il a toujours voulu me détacher d'Aurele:
Je vois ſa politique & ſa témérité;
Mais, ſans nous prévenir, cherchons la vérité;
Sachons à qui je dois ôter ma confiance:
Ma fille n'aura point aſſez d'expérience...
C'eſt elle que je vois, je vais être éclairci.

SCENE III.

FAUSTA, MAXIMIEN.

FAUSTA *à ſa ſuite.*

ELoignez-vous.... Sortez, que l'on nous laiſſe ici.
[*Ils ſe regardent tous deux un inſtant.*]

MAXIMIEN.

Votre époux, ſur ſes pas, enchaîne la victoire,
Il moiſſonne à ſon gré dans les champs de la Gloire;
Il revient triomphant, ſes invincibles mains
Ont enfin, pour jamais, déſarmé les Germains.
Le Rhin leur ſert en vain de barrieres profondes;
Un ouvrage immortel, élevé ſur ſes ondes,

Assûre, à Constantin, le fruit de ses exploits;
Pour gage de la paix, il emmene leurs Rois.
On n'a jamais regné sous de plus sûrs auspices;
Que les destins lui soient toujours aussi propices.

FAUSTA.

Il est vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers...
Dans le sein de la paix, il est d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle est donc cette crainte?

FAUSTA.

Elle est bien légitime;
Et le Trône est souvent sur le bord de l'abîme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on se plaît soi-même à se troubler:
Pour moi qui ne sais point ce qui vous fait trembler;
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux hyménée,
Qui joignit ce Héros à votre destinée.
Que je m'estime heureux de l'avoir préféré!
Plus d'un rival alors en fut désespéré:
Il en est un sur-tout, dont la haine couverte
Médite ma ruine, & travaille à ma perte.
C'est à vous à me mettre à l'abri de ses coups;
Cependant, jouissez du bonheur le plus doux,
Fondé sur vos vertus, autant que sur vos charmes;
A votre heureux époux tout doit rendre les armes.
Qu'il regne, qu'il transmette à sa postérité
Un Trône inaccessible à la témérité:
Contre un Prince aussi grand l'audace est inutile,
Il s'est trop fait aimer.

FAUSTA.

Que je serois tranquille,
Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquérir,
Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pû conquérir!
Ce triomphe seroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel est-il donc, ce cœur?

FAUSTA.

C'est peut-être le vôtre.

Je ne vois votre état qu'avec ſaiſiſſement ;
Un Héros n'eſt pas fait pour tant d'abaiſſement ;
Si vous ſaviez combien la diſgrace où vous êtes
Me coûte de ſoupirs & de larmes ſecrettes.
Hélas ! Mes plus beaux jours en ſont empoiſonnés ;
Mes plaiſirs avec eux ont été moiſſonnés.
Que ne m'eſt-il permis, que ne ſuis-je maîtreſſe
De partager mon ſceptre, ainſi que ma tendreſſe !
Quelle félicité : Ciel ! Qu'il me ſeroit doux
De voir à mes côtés mon pere, mon époux !
Aſſis au même rang, dans une paix profonde,
Et regner avec moi ſur la moitié du monde.
Quelle fatalité regle tout à ſon choix !
Le Trône n'admet plus deux Maîtres à la fois ;
Cependant mon époux m'aime autant que je l'aime,
Et je puis eſpérer de ſa tendreſſe extrême,
Qu'un oubli généreux vous rendra ſa faveur ;
Je ſaurai, malgré lui, vous ramener ſon cœur :
Il me verra ſans ceſſe à ſes piéds, ſur ſes traces.

MAXIMIEN.

Qui n'a plus de deſirs, eſt au-deſſus des graces...
De ſemblables refus vous paroîtront nouveaux ;
Mais, pendant quarante ans d'erreurs & de travaux,
Aſſez de vains lauriers ont ſurchargé ma tête,
Le mépris des grandeurs vaut mieux que leur conquête.
Le temps a découvert à mes yeux enchantés
Le néant de ces biens ſi fauſſement vantés ;
Leur éclat déſormais n'a rien qui me ſéduiſe,
Je ne l'aurois pas crû, l'ambition s'épuiſe.

FAUSTA.

Mon pere, eſt-il bien vrai, ne vous trompez-vous pas ?
Que cette certitude auroit pour moi d'appas !
Hélas ! N'aurois-je plus à trembler pour vous-même ?
Mon époux eſt jaloux des droits du Diadême,
Et rien n'éteindroit plus ſon courroux rallumé ;
A ſon heureux Empire on eſt accoutumé ;

On n'a jamais fait naître un amour aussi tendre ;
Et, quand par un revers qu'on ne doit pas attendre,
Il pourroit succomber, ne vous y trompez pas,
L'Occident s'armeroit pour venger son trépas ;
Ainsi du criminel la mort seroit certaine.
Mais, contre ce Héros, d'où vous vient tant de haine ?
Il n'a point usurpé le partage d'autrui ;
Par les droits les plus saints l'Occident est à lui.
Quel autre que vous-même a couronné son pere ?
Ah ! Seigneur, c'est de vous, c'est d'une main si chere
Que nous tenons les biens qu'il vous plût autrefois...

MAXIMIEN.

Ma fille, il n'est plus temps de discuter mes droits...
[*Fausta se trouble encore plus*,] [*Maximien s'en apperçoit.*]
Ne dissimulez plus, laissez couler vos larmes ;
Je sais où vous puisez ces indignes alarmes :
Mon ennemi triomphe, & cause votre effroi ;
Il se venge à la fois & de vous, & de moi.
Quelle prévention ! quelle erreur est la vôtre ?
Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre ;
Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
C'est l'amour outragé qui m'accuse aujourd'hui,
Peut-être, d'un projet dont lui-même est capable.
On sait qu'il est aisé de me rendre coupable ;
Que l'Empereur, & vous, le croirez aisément ;
Qu'il ne faut qu'un soupçon, même sans fondement,
Pour me perdre, on le sait ; mais, on veut que vous-même
Vous serviez leur vengeance, & leur fureur extrême ;
On cherche à vous couvrir de l'opprobre éternel,
D'avoir trempé vos mains dans le sang paternel.
Que dis-je ! Il faut tout croire, allez livrer ma tête,
Ne tardez pas.

FAUSTA.

Ah, Ciel !

MAXIMIEN.

Que rien ne vous arrête...

Mais, ces cris d'allégreſſe annoncent l'Empereur;
Allez ſacrifier mes jours à votre erreur.

SCENE IV.

CONSTANTIN, ſuite de Guerriers & de Rois enchaînés, FAUSTA, MAXIMIEN, AURELE, ALBIN, MAURICE.

CONSTANTIN *à Fauſta.*

Vous voyez que le Ciel, ſenſible à vos alarmes,
A lui-même hâté le bonheur de nos armes;
J'aime à vous rapporter ma gloire & mes lauriers.
[*En regardant les Guerriers qui ſont à ſa ſuite.*]
Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers,
Dont la Gaule eſt toujours une ſource féconde;
Avec eux on feroit la conquête du Monde:
Allez, Troupe héroïque, & triomphez de vous,
Ce dernier avantage eſt le plus grand de tous.

FAUSTA *à Conſtantin.*

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire;
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire:
Puiſſai-je avoir tremblé pour la derniere fois.

CONSTANTIN.

La paix eſt le ſeul but où tendent mes exploits;
La gloire d'enchaîner le démon de la guerre,
Et de fixer enfin le repos ſur la terre,
Suffit pour m'acquérir le nom le plus flatteur;
Je ne veux que celui de pacificateur:
Je forcerai le monde à m'accorder ce titre,
C'eſt régir l'Univers que d'en être l'arbitre.
Les Germains ſont vaincus, & leurs ſuperbes Rois
Viennent à vos genoux.... Mais, qu'eſt-ce que je vois?

Vous ne paroiſſez pas ſenſible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas, Seigneur!

CONSTANTIN.

Qu'entens-je?... Et, quel ſombre nuage
Semble de plus en plus obſcurcir tant d'appas?
D'où viennent ces ſoupirs que je n'attendois pas?
Quel ſujet douloureux pourroit les faire naître?
Vous vous attendriſſez? Quoi, ne puis-je connoître...

[*Elle regarde tendrement ſon pere.*]

Ah! Ce regard m'apprend la cauſe de vos pleurs...
Vous triomphez, il faut ſe rendre à vos douleurs.
[*à Maximien.*]
Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence;
Que nos diviſions, que tout ſoit effacé;
Réuniſſons nos cœurs, oublions le paſſé:
Je ne me trouve heureux qu'autant que je pardonne;
Que chacun ſuive ici l'exemple que je donne.
[*à Aurele.*]
Pour vous, Seigneur, ceſſez de vouloir me priver
D'un ſujet vertueux que je veux conſerver;
Un ami vous en preſſe, un maître vous l'ordonne.
La ſageſſe peut-elle être trop près du Trône?
Si l'on veut qu'elle attire, & charme les mortels,
C'eſt à la Cour qu'il faut lui dreſſer des Autels.
[*aux Rois enchaînés.*]
Et vous, Princes & Rois, qui ſuivez votre maître;
Ornemens d'un triomphe où vous devez paroître,
Et ſuivre d'un vainqueur le char victorieux,
Vous ne ſervirez point de ſpectacle en ces lieux;
Soyez libres, partez, ma gloire eſt ſatisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'eſt point faite;
Allez, ſur vos ſujets, pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous ſerve de rançons;
Que vos bontés pour eux ſoient le gage durable
D'une paix entre nous toujours inalterable;

Remportez vos trésors, je ne veux rien de plus,
Que la reconnoissance & l'amour des vaincus.

[*à Fausta.*]

Et nous, Madame, allons prendre part à ces fêtes,
Dont ces peuples charmés honorent nos conquêtes :
Venez les embellir aux yeux de votre époux,
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.

SCENE V.

MAXIMIEN, AURELE.

MAXIMIEN *arrête Aurele.*

AH! Seigneur, c'en est trop, il faut enfin se rendre,
Contre tant de vertus, qui pourroit se défendre?
Sa générosité me désarme à jamais;
Je ne puis, je ne veux que l'aimer désormais :
Tout autre sentiment me devient impossible,
Il le faut avouer, la haine est trop pénible,
Et la mienne cent fois a pensé se trahir;
Ce n'est que par effort qu'un grand cœur peut haïr :
L'estime ou le mépris sont seuls à son usage,
La haine la plus forte est le plus grand hommage
Dont on puisse jamais honorer un rival;
Constantin m'inspira ce sentiment fatal...
Sa gloire, son éclat, ses exploits, sa fortune,
Tout offroit une idée, une image importune,
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient supporter,
J'avois cette victoire encore à remporter,
Et sur moi-même enfin je l'obtiens toute entiere,
Laissons à ce Héros une libre carriere :
Qu'il regne; abandonnons à ses heureuses mains
Le soin de dispenser le bonheur des humains,

Ne

Ne nous oppoſons plus au Ciel qui le déſigne :
Ne conſentez-vous pas de céder au plus digne ?

AURELE.

Seigneur, ſi je ſouſcris à des ordres ſi doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour, ſouffrez que j'applaudiſſe ;
On obéit ſans honte où regne la juſtice :
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent,
On ne s'apperçoit pas que l'on ſoit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ſi vous m'en voulez croire ;
Renonçons au projet qui bleſſe notre gloire ;
L'ambition funeſte alloit nous égarer,
Ne nous en ſouvenons que pour tout réparer.

[*Aurele ſort.*]

SCENE VI.

MAXIMIEN *ſeul.*

TU n'es qu'un vil eſclave, & tu dois toujours l'être ;
Vas, puiſque tu le veux, ramper aux piéds d'un maître,
Reſte dans le néant d'où tu pouvois ſortir,
Aveugle que j'étois, j'aurois dû préſentir...

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

TU l'aurois bien prévû, je viens de tout apprendre,
C'eſt une lâcheté que je ne puis comprendre;
L'ambition, l'amour n'ont pû le retenir,
Il a tout révélé, mais j'ai sû prévenir
Les dangereux effets de ſa foibleſſe extrême,
J'ai feint, avec ce traître, un retour ſur moi-même,
Et je viens de briſer le lien qui nous joint.

ALBIN.

Un lâche eſt ſoupçonneux, il ne vous croira point;
Si vous vous en flattez, c'eſt une autre imprudence;
Ce malheureux ſecret eſt trop en évidence:
Il faut s'attendre à tout.

MAXIMIEN.

Quel eſt donc cet effroi?
Le péril t'épouvante?

ALBIN.

Il n'eſt pas fait pour moi,
Je n'en dois craindre aucun, c'eſt pour vous que je tremble.
Sait-on les liaiſons que nous avons enſemble?
A l'Idole du temps on me croit aſſervi,
Auprès de l'Empereur je vous ai deſſervi:
Je vous ai toujours nui, perſonne ne l'ignore;
Je profeſſe en public un culte que j'abhorre:
Dans cette obſcurité, qui peut me découvrir?
Si vous ne le voulez, je ne ſaurois périr;

Et ce n'eſt que ſur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer?

ALBIN.

C'eſt à vous de réſoudre . . .

Puis-je vous demander, en ce preſſant danger,
Quel eſt votre deſſein?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.
Comme j'ai commencé, j'acheverai ma courſe;
Dans notre fermeté, cherchons notre reſſource:
Pour être déſarmé, je ne ſuis pas vaincu;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vécu,
Il n'eſt rien que mon bras ne tente & n'exécute,
Je tombe de trop haut pour craindre une autre chûte;
Je ſuis ma deſtinée en pourſuivant mes droits.
Les Dieux ſont mes garans, & je ſoutiens leur choix;
Je n'étois qu'un mortel conçu dans les ténébres,
Je n'en dois pas rougir; les noms les plus célébres
N'ont pas toujours été ce qu'ils ſont aujourd'hui:
Enfin, quoi qu'il en ſoit, c'eſt le deſtin, c'eſt lui,
Qui pour mieux ſignaler ſa ſuprême puiſſance,
M'a tiré du néant qui couvroit ma naiſſance,
Et qui m'a vers le trône applani les chemins . . .
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains.
N'aurois-je acquis la gloire, & le ſurnom d'Hercule;
Que pour être chargé d'un titre ridicule?
Quoi, j'aurois réuni tant de climats divers,
Tant de ſceptres épars, &, dans tout l'Univers,
Je n'aurois fait qu'un trône & qu'un ſeul diadême?
Un autre jouiroit de ce bonheur ſuprême!
L'Occident eſt témoin que je n'ai rien cedé,
Que par la violence on m'a dépoſſedé.
C'eſt Diocletien, ce Collégue timide,
Qui m'a contraint, au gré de ſon gendre perfide,
A couronner celui qu'on me fit adopter;
Ainſi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter:

Contre la trahiſon tentons la même voie,
Par les mêmes moyens je puis ravir ma proye :
Je la diſputerois au Souverain des Cieux,
C'eſt bien aſſez pour moi d'être au-deſſous des Dieux;
Puis-je compter ſur toi ?...

ALBIN.

...
Seigneur, vous devez croire...

MAXIMIEN.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
Tu tiens ſa place ici, le palais t'eſt ſoumis,
Le ſoin de le garder en tes mains eſt remis.
Veux-tu monter plus haut que tu n'oſois prétendre?
L'occaſion t'appelle; oſeras-tu l'entendre ? ...
Je te vois étonné, raſſemble tes eſprits,
D'un moment auſſi cher tu connois tout le prix...
Si nous hâtions le coup ...

ALBIN.

Hé bien, Seigneur, je cede,
Un mal auſſi preſſant demande un prompt remede;
Il le faut violent... terrible ...

MAXIMIEN.

Explique-toi,
Tant de ménagemens ne ſont plus faits pour moi.

ALBIN.

Il vous fera frémir.

MAXIMIEN.

Propoſe en aſſurance.

ALBIN.

Je puis, dès cette nuit, remplir votre eſpérance,
Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

MAXIMIEN.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur ?

ALBIN.

Oui, mais juſqu'à ce temps vous avez tout à craindre,
Aurele ni Fauſta ne pourront ſe contraindre :
Tout eſt perdu, Seigneur, s'ils ne ſont prévenus;
Il faut, par des moyens qui leur ſont inconnus,

Faire tomber ſur eux des ſoupçons vraiſemblables ;
Il faut que ce ſoient eux qui paroiſſent coupables.
J'ai des reſſorts tout prêts que je vais diſpoſer...
Séparons-nous ; Seigneur ; c'eſt trop nous expoſer ;
Dans un lieu plus ſecret je saurai vous inſtruire ;
Vous regnerez, Seigneur, mais, laiſſez-vous conduire.

MAXIMIEN.

Cours ſignaler ton zéle, & romps d'indignes fers,
C'eſt toi-même ; ton Prince & tes Dieux que tu ſers.

Après que Maximien eſt ſorti, Albin reſte ſeul, & fait la ſcéne ſuivante.

SCÉNE VIII.

ALBIN *ſeul.*

JE t'entends.... quel eſpoir... quelle audace il m'inſpire !
Me voici donc au point de partager l'Empire :
Secondons la fortune, elle vient me choiſir,
Et le trône appartient à qui ſait le ſaiſir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONTANTIN.

CEs malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie?

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, il vous l'auroient ravie;
Si par des ſurveillans & d'inviſibles yeux,
Je n'euſſe découvert ce complot odieux.

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain, quel ſujet les irrite?
Qu'ai-je à me reprocher? Qu'ai-je fait qui mérite
D'être expoſé ſans ceſſe à tant de trahiſons?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénétré les raiſons.

CONSTANTIN.

Quoi, je verrai toujours ſuſpendu ſur ma tête
Un glaive menaçant, & la mort toute prête?

ALBIN.

Je crains que ce ne ſoient deux Payens furieux,
Déſeſperés de voir la chûte de leurs Dieux,
Et qui voudroient du moins vous entraîner vous-même;
Peut-être qu'on en veut à votre Diadême,
Et que ces aſſaſſins ont un chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un chef! Eſt-il poſſible? Ah! Quels ſoupçons affreux!

ALBIN.

Ce ſont des préjugés, de ſimples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures.
Ne permettez-vous pas...

CONSTANTIN.

Albin, ſois mon vengeur;
Va, je les abandonne à toute ta rigueur.
Il le faut, je le dois, ordonne leurs ſupplices,
Que l'on ſache quel eſt le chef de ces complices;
Et, s'il s'en trouvoit un, prends ſoin de t'en ſaiſir;
Mais, épargne à Fauſta ce mortel déplaiſir:
Que ce nouveau danger ſoit un ſecret pour elle,
Et, reviens m'annoncer le ſuccès de ton zéle.

[*Albin ſort.*]

SCENE II.

CONSTANTIN *ſeul.*

O Malheur! qu'en regnant on ne peut prévenir;
En eſt-il un plus grand que d'avoir à punir?

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

CONSTANTIN.

OU portez-vous vos pas & votre inquiétude?
Eſt-ce moi qui vous fait chercher la ſolitude?
Vous fuyez les plaiſirs qu'on voit de toutes parts
Se préſenter en foule à vos triſtes regards.

Dans un jour le plus beau, peut-être de ma vie,
Par quel chagrin étrange êtes-vous pourſuivie?
Ne puis-je le ſavoir? Et, par quel changement
Votre cœur n'a-t-il plus ce doux épanchement,
Et cette confiance entiere & mutuelle? ...
Levez ſur moi ces yeux qui vous rendent ſi belle:
Si j'ai pû vous déplaire, eſt-ce à vous de gémir? ...
Dans ce doute cruel, ceſſez de m'affermir.
J'ai quitté des erreurs qui m'ont été ſi cheres:
Les Dieux que j'adorois étoient ceux de mes peres;
Cependant vous voyez que partout où je ſuis,
Je fais regner le vôtre autant que je le puis.
J'ai, pour Maximien, déſarmé ma colere;
Croyez qu'en ſa faveur mon retour eſt ſincere:
Que reſte-t-il de plus à vous ſacrifier?

FAUSTA.

Seigneur, ne cherchez point à vous juſtifier,
Quand je ne puis ſuffire à la reconnoiſſance.

CONSTANTIN.

Cependant vous gardez un injuſte ſilence.
Eſt-ce là cet amour qui doit tout prévenir?
Je pourrois ordonner, mais je veux obtenir.

FAUSTA.

Hé bien, je vais parler... c'eſt le Ciel qui m'inſpire.
Il faut donc... je ne puis, ma foible voix expire;
Mon malheureux ſecret rentre au fond de mon cœur.

CONSTANTIN.

C'eſt traiter un époux avec trop de rigueur.

FAUSTA.

Quel injuſte reproche! Eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe?
A moi, dont chaque inſtant augmente la tendreſſe,
Qui ſens de plus en plus quel ſeroit mon bonheur,
S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur?
En craignant de le perdre, il me fuit, il m'échappe,
Au milieu des terreurs dont mon ame ſe frappe:
Puis-je goûter les biens dont je devrois jouir,
Quand je les vois toujours prêts à s'évanouir?

CONSTANTIN.

Dans le ſombre avenir puiſez-vous ces alarmes ?
Craindriez-vous qu'un jour, infidéle à vos charmes,
Mon amour...

FAUSTA.

Ce malheur ne ſeroit que pour moi.
Ah!... Vivez ſeulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il eſt imaginaire,
Que c'eſt une foibleſſe à mon ſexe ordinaire;
A mes preſſentimens vous n'aurez point d'égards.
Ah! Par pitié pour moi, jettez quelques regards
Sur les périls ſans nombre où je vous vois ſans ceſſe:
La prudence, Seigneur, n'eſt point une foibleſſe,
Ni la précaution un défaut de valeur;
Un peu de prévoyance éloigne le malheur,
Ecarte la tempête, & diſſipe l'orage;
Contre les trahiſons, à quoi ſert le courage?
Seigneur, ſi vous m'aimez...

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce diſcours?

FAUSTA.

Il n'eſt que trop aiſé d'attenter à vos jours.
Au nom de notre hymen rendez-moi plus tranquille;
Je frémis, quand je penſe à cet accès facile,
Qu'à vos moindres ſujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils ſont tous mes enfans, dois-je les diſtinguer?

FAUSTA.

Je ſai qu'ils ont en vous un pere au lieu d'un maître.
Un Prince eſt rarement aimé comme il doit l'être:
Ce malheur eſt commun aux plus grands Potentats,
Le meilleur eſt celui qui fait le plus d'ingrats:
Il en ſera toujours, quelque bien qu'on leur faſſe;
Mais ce qui peut ſurtout animer leur audace,

Et ſervir contre vous de prétexte odieux,
C'eſt le coupable eſpoir de conſerver leurs Dieux.
Que ne peut inſpirer l'amour de leurs Idoles ?
Laiſſeront-ils périr ces déités frivoles,
Que l'on peut adorer ſans être vertueux ?
Le crime ſoutiendra leur culte monſtrueux.
Des Miniſtres de ſang, des Prêtres en furie
Répandront dans les cœurs toute leur barbarie :
Il n'arrive que trop que le zéle irrité
Combat mieux pour l'erreur que pour la vérité ;
Cependant vous vivez parmi ces Infidéles :
Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
Je vous vois entouré de tous vos ennemis,
Ils ſont auprès de vous également admis,
Et votre garde même en eſt toute remplie :
A qui confiez-vous le ſoin de votre vie ?
N'eſt-elle qu'à vous ſeul pour l'expoſer ainſi ?

CONSTANTIN.

En attendant un chef Albin commande ici :
Je dois en être sûr, il m'a prouvé ſon zéle.

FAUSTA.

Hélas ! Je le veux croire, Albin vous eſt fidéle ;
Mais on peut le ſurprendre, il a trop à veiller :
Souffrez que ma tendreſſe oſe vous conſeiller.
Il faut opter enfin, ce mélange funeſte
Entretiendroit ſans ceſſe un péril manifeſte,
Et rendroit ce palais toujours tumultueux.
Seigneur, je ne demande aucun retour contr'eux,
Ni qu'ils ſoient accablés de toutes les miſeres
Qu'ils ont fait ſans relâches eſſuyer à nos freres.
M'en croyez-vous ? Changez la face de ces lieux,
Banniſſez à la fois l'impie avec ſes Dieux ;
Que leur idolâtrie en ces lieux répandue,
Avec la pureté n'y ſoit point confondue :
Pour les mieux engager à ſubir cet arrêt,
Il eſt un moyen sûr, flattez leur intérêt,
Achetez leur retraite, & des jours plus paiſibles,
Augmentez leur fortune, ils y ſeront ſenſibles,

Et porteront ailleurs leur reſpect importun;
Mais, hâtez leur départ, je n'en excepte aucun.
Seigneur, il n'en eſt point que je ne ſacrifie,
De tous également mon ame ſe défie.
Enfin, ſi votre amour...

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter?

FAUSTA.

C'eſt encore un garant qu'il y faut ajouter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le maître?

CONSTANTIN.

Oui, mais je ne le ſuis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur, il faut ceder à la néceſſité:
La politique veut...

CONSTANTIN.

La mienne eſt l'équité.
Sur de ſimples terreurs je proſcrirois d'avance;
C'eſt une cruauté que tant de prévoyance:
Le châtiment doit ſuivre, & jamais prévenir.
Eſt-ce donc là le prix que doivent obtenir
Tous ceux qui m'ont ſuivi dans ces plaines ſanglantes,
Où nous avons cueilli des palmes ſi brillantes?
Je leur dois cet aveu, je n'ai point de lauriers
Qui ne ſoient arroſés du ſang de ces Guerriers;
Et lorſque je dois tout à leurs bras tutélaires,
La diſgrace, l'exil, deviendroient leurs ſalaires.
L'Occident affranchi, purgé de ſes tyrans,
Verroit ſes défenſeurs bannis, proſcrits, errans,
Immolés lâchement à mon inquiétude.
Que pourroit-on penſer de tant d'ingratitude?
Eſt-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats?
Non, la reconnoiſſance eſt de tous les états:
Mais, n'eſt-il point pour eux de retour ſalutaire?
Si l'erreur eſt un crime, il eſt involontaire:

De leur aveuglement ils peuvent revenir ;
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

FAUSTA.

Puiſſent tant de vertus préſerver votre vie
Des dangers imminens dont elle eſt pourſuivie...
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque inſtant?
Cruel! Dans vos refus reſterez-vous conſtant?

CONSTANTIN.

Ce que vous demandez n'eſt pas en ma puiſſance.

FAUSTA.

Si c'eſt trop exiger de votre complaiſance,
Ne pourrai-je obtenir quelque adouciſſement?
Je ne demande plus un ſi grand changement,
Qui ſeul auroit tari la ſource de mes larmes;
Mais un autre pourroit appaiſer mes alarmes.

CONSTANTIN.

Daignez vous expliquer; quels en ſont les moyens?
Quoi?

FAUSTA.

C'eſt de confier ce palais aux Chrétiens,
De rendre votre garde entiérement chrétienne:
C'eſt où je me réduis, Seigneur; qu'il vous ſouvienne
Qu'avant votre départ c'étoit votre projet.
Qui l'a pû retarder? Quel en eſt le ſujet?
Vous êtes à leurs yeux la plus fidelle image
De la Divinité qui reçoit leur hommage.
Qui peut mieux veiller qu'eux à votre ſûreté?
Quels cœurs & quelles mains ont plus de pureté?
Pour prix de vos bontés qui leur ſont néceſſaires,
Ils ſeront à leur tour vos Anges tutélaires:
Ainſi, par la frayeur, mes eſprits moins glacés...

CONSTANTIN.

Je puis vous ſatisfaire.

FAUSTA.

Ah! Ce n'eſt pas aſſez,
Si vous ne hâtez pas le bonheur où j'aſpire,
Les momens ſont plus chers que je ne puis vous dire;

Mais, ſur-tout, donnez-leur un chef plus digne d'eux.
Il en eſt un : hélas ! que nous ſerions heureux,
Si mon choix ſe trouvoit d'accord avec le vôtre !
Que dis-je ? Pouvez-vous en préférer un autre ?
Dois-je vous déſigner, par des traits ſuperflus,
Celui de vos ſujets que vous aimez le plus,
Et de tous les mortels en effet le plus digne
De votre confiance, & de ce poſte inſigne ?

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prévenez ;
C'eſt ſur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au palais, qu'il ſoit chef du Prétoire.
Quel autre pourra mieux en relever la gloire ?
[*aux gardes.*]
Qu'on avertiſſe Aurele ; uniſſons-nous tous deux,
Pour obtenir de lui qu'il ſe rende à nos vœux.

SCENE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

SEigneur, permettez-moi ces tranſports légitimes :
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les deſſeins ſecrets ont été découverts :
Souffrez que j'applaudiſſe, avec tout l'Univers,
Aux ſoins que le ſort prend de votre auguſte vie ;
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie....

FAUSTA.

Qu'entends-je ? Je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'eſt plus, par mon ordre on vient de me venger.

Eſt-ce là le bonheur que je m'étois promis?
Malheureux Souverains, vous n'avez point d'amis.
[*à Albin.*]
Acheve d'irriter ma fureur vengereſſe,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéreſſe.
Quel eſt donc le détail de cette trahiſon
Qui trouble en même tems mon cœur & ma raiſon?

FAUSTA *à part.*

De ce rapport fatal que faut-il que je penſe?

CONSTANTIN *à Albin.*

Non, parle : je le veux; que rien ne t'en diſpenſe.

ALBIN *miſtérieuſement.*

Un témoin trop ſuſpect m'empêche de parler;
Et ce n'eſt qu'à vous ſeul que je puis dévoiler
D'un complot malheureux la ſuite trop funeſte.

CONSTANTIN.

[*à Fauſta.*] [*à Maximien.*] [*à Albin.*]
Madame, permettez : qu'on me laiſſe; & toi, reſte.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *en regardant ſortir Maximin qui paroît troublé.*

Pourquoi Maximien paroît-il ſi troublé?
Que dois-je en augurer? D'où vient qu'il a tremblé!
Du malheureux Aurele eſt-ce encore un complice?
Tu n'auras pas voulu devant l'Impératrice....

ALBIN.

L'Impératrice, hélas!

CONSTANTIN.

Ne le ſauvera plus.

ALBIN.

Seigneur, vous me voyez également confus,...

Daignez

Daignez me diſpenſer d'en dire davantage ;
Ne ſachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien,
Peut être le ſujet de ſon trouble & du mien.
C'eſt un pere bleſſé par l'endroit le plus tendre,
Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'eſt-il échappé ?

ALBIN.

Daignez-vous rappeller. . . .
Mon zéle va plus loin qu'il ne devroit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis ſupporter cette atteinte cruelle ;
Acheve d'éclaircir les trahiſons d'Aurele.
Quel autre ſecondoit ſes projets inhumains ?

ALBIN.

Vous alliez vous livrer vous-même entre ſes mains :
Je ne croirai jamais que Fauſta ſoit capable. . . .
Mais elle vous preſſoit en faveur du coupable ;
Elle vous a preſcrit un choix ſi dangereux. . . .

CONSTANTIN.

Je ne ſoupçonnois point d'intelligence entr'eux.
Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure :
Je ne me livre point à cette conjecture.
Son pere la condamne avec témérité ;
Mais dans un jugement auſſi peu mérité,
Je reconnois un cœur que le vice empoiſonne,
Qui reſpire le crime, aiſément le ſoupçonne :
Mais, toi-même, comment, & par quelles raiſons
Oſes-tu concevoir ces indignes ſoupçons ?

ALBIN.

C'eſt à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me ſatisfaire :
Dans cette obſcurité, je veux que l'on m'éclaire.

Diſſipe une terreur qui croit à chaque inſtant.

ALBIN.

Ce que j'ajouterois n'eſt pas plus important :
Mais puiſqu'il faut enfin que je vous obéiſſe,
Seigneur, on ſait qu'Aurele aima l'Impératrice.
Il peut l'aimer encor. Peut-être cet amour
Eſt ce qui l'attachoit à vous, à votre cour :
Il vouloit mériter l'objet de ſa tendreſſe ;
Et c'eſt, pour ce deſſein, conduit avec adreſſe,
Qu'il a, ſous des dehors qu'il dément aujourd'hui,
Pratiqué des vertus qui ne ſont pas à lui.
Qui n'a point de deſſeins, ne cherche point à plaire.
Cependant on l'a vû ſe rendre populaire ;
Et par mille bienfaits répandus à propos,
Du peuple & du ſoldat devenir le héros.
On ſurprend leur eſtime, & leur faveur s'achette ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui....

CONSTANTIN.

Dans quel trouble il me jette !

ALBIN.

Je ne vous parle point des fréquens entretiens
Que ſans doute ils n'avoient qu'en faveur des Chrétiens.

CONSTANTIN.

Que dis-tu ?

ALBIN.

D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-même.

CONSTANTIN.

Arrête. Quels ſoupçons ! Quel orage imprévû
S'éleve tout-à-coup dans mon cœur éperdu !
Ils ſe voyoient. Fauſta m'en faiſoit un myſtére.
Eſt-ce là cet amour ſi tendre & ſi ſincére ?...
Elle avoit des ſecrets que je ne ſavois pas.

ALBIN.

Aurele, aujourd'hui même, a devancé vos pas ;

Pour avoir avec elle encore une entrevûe.

CONSTANTIN.

Albin, eſt-il croyable?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vûe;
Ils ſe ſont tous les deux long-tems entretenus:
Du reſte, leurs ſecrets ne me ſont pas connus.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je? Qu'ai-je appris? Que viens-tu de me dire?
Sur mes yeux prévenus, quel voile ſe déchire!
Je ne puis, ſans frémir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois regner de toutes parts.

ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'eſt ſouvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile eſpérance.
Je cherchois dans ſon cœur confus, embarraſſé,
Le ſecret d'un accueil ſi ſombre & ſi glacé;
Et je n'y voyois pas ſa coupable inconſtance.
Non, je ne me rappelle aucune circonſtance
Qui ne ſoit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient.... Fauſta.... Quel poiſon dévorant
S'allume dans mon cœur & coule dans mes veines!
Non, je n'écoute plus des remontrances vaines:
Je m'abandonne à vous, tranſports impétueux,
De l'amour qu'on outrage, enfans tumultueux.
Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.
Bornons tous nos deſirs à la grandeur ſuprême....
Inutiles grandeurs dont j'étois ſi charmé;
Tout reçoit ſon éclat du bonheur d'être aimé.
Je l'étois d'une épouſe & d'un ami fidéle....
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle:
Cherchons à démêler l'horreur où je me perds;
Et ſachons ſi je dois effrayer l'univers.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN.

ALBIN.

L'Empereur eſt en proye aux plus noires furies:
J'ai verſé dans ſon ſein toutes leurs barbaries.
Lui-même il s'empoiſonne; il en faut profiter.
Continuons, Seigneur; qui peut vous agiter?
Aurele, contre vous, ne peut rien entreprendre:
Il demeure accuſé ſans pouvoir ſe défendre;
Et ſes accuſateurs, ſur la rive des morts,
Ont, avec leurs ſecrets, emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foibleſſe; elle eſt bien légitime:
Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel eſt ce repentir?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien:
Tout devient légitime à qui reprend ſon bien.
Qu'ai-je à me reprocher, quand le deſtin contraire
Me force de commettre un crime néceſſaire?
Ce ſont là des remords aiſés à ſurmonter:
C'eſt un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel eſt cet ennemi terrible?

MAXIMIEN.

La nature:
C'eſt elle qui m'arrête en cette conjoncture:

Mon ſang, mon propre ſang s'éleve contre moi,
Ma fille..... Ah! Son danger me cauſe trop d'effroi!
Conſidere l'abîme où nous l'avons jettée!
La couronne à ce prix ſeroit trop achetée.
Non, Albin, je ne puis; tu t'es trop avancé:
Son époux eſt jaloux; il ſe croit offenſé:
Il eſt impétueux. Sa rage impitoyable
Peut faire ſur ma fille un exemple effroyable.
Je mourrois de douleur; je ne puis m'y prêter:
Cet obſtacle eſt le ſeul qui pouvoit m'arrêter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obſtacle invincible:
Je n'entreprendrai point de vous rendre inflexible.
Seigneur, à d'autres ſoins il faudra ſe borner:
Aux pieds de votre gendre allez vous proſterner,
Et lui faire l'aveu de votre intelligence;
C'eſt l'unique moyen d'arrêter ſa vengeance.
L'abaiſſement convient quand on eſt criminel:
D'ailleurs, ne conſultez que l'amour paternel.

MAXIMIEN.

Quel état eſt le mien! Quelle affreuſe torture!
L'ambition devroit étouffer la nature.
Funeſtes ſentimens, qui partagez mon cœur,
Ceſſez de vous combattre avec tant de fureurs!
Souffrez, pour un moment, qu'un malheureux reſpire,
Et laiſſez-moi céder, ou reprendre l'empire.

ALBIN.

Si je connois l'amour, j'ai tout lieu de douter
Qu'un courroux auſſi prompt ſoit fort à redouter.
Tant de rage à la fois n'entre point dans une ame:
Ce n'eſt que par dégré qu'un cœur jaloux s'enflamme.
Vous ne connoiſſez pas les retours d'un amant:
Sa vengeance n'eſt pas l'ouvrage d'un moment:
On menace long-tems la beauté qu'on adore.
L'entrepriſe, d'ailleurs, eſt ſur le point d'éclore.
Vous voyez que la nuit a commencé ſon cours,
Juſqu'au terme fatal les momens ſont ſi courts,

Et vous ne pourriez pas diſſimuler encore ?
Notre ennemi commun ne verra point l'aurore :
Comptez qu'il n'aura pas le tems de ſe venger.
Ainſi, pour votre fille, il n'eſt aucun danger.
De ſa vie, au ſurplus, je ſuis dépoſitaire :
Elle ne peut périr que par mon miniſtere ;
Et je puis à mon gré, du moins juſqu'à demain,
Eluder ou ſuſpendre un arrêt inhumain.

MAXIMIEN.

Tu calmes la frayeur dont mon ame eſt ſaiſie.

ALBIN.

Seigneur, ſi vous ceſſez d'aigrir la jalouſie
Dont je viens de remplir le cœur de Conſtantin,
Vous vous livrez vous-même au plus honteux deſtin ;
Et votre propre arrêt devient irrévocable.
Fauſta, de plus en plus, doit paroître coupable :
Il faut que ſon époux n'en puiſſe pas douter,
Et qu'il ne daigne pas ſeulement l'écouter.

MAXIMIEN.

Elle peut aiſément prouver ſon innocence ;
Pourrons-nous l'empêcher ? Eſt-il en ta puiſſance
De forcer la fortune à ſeconder nos vœux ?
Et ſi, pour les convaincre, il veut les voir tous deux,
L'artifice eſt détruit. Que pourras-tu répondre ?

ALBIN.

L'innocence accuſée eſt aiſée à confondre :
L'embarras qu'elle éprouve en cette occaſion,
La ſurpriſe, le trouble & la confuſion,
Sont autant de témoins qui dépoſent contr'elle :
On pourra leur porter une atteinte nouvelle,
Et trouver le ſecret de couvrir cette erreur
D'un voile impénétrable aux yeux de l'Empereur.

SCENE II.

CONSTANTIN, ALBIN, MAXIMIEN, GARDES.

CONSTANTIN *à un Garde.*

Que l'on faſſe venir ici l'Impératrice :
Allez.... Albin ; & toi, va chercher ſon complice.
Je veux voir ces ingrats, ce couple malheureux ;
Qu'ils viennent ſe défendre, ou me perdre avec eux.
Fauſta ne me croit pas inſtruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, pourrez-vous ſupporter cet orage ?

CONSTANTIN.

Ne me replique pas ; je veux être obéi,
Et tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.

SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN *à part.*

Quel affreux contre-temps !

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre.

MAXIMIEN.

Ah ! Ne me chargez pas de ce malheureux titre !
Contre qui voulez-vous qu'il me ſerve en ce jour ?

CONSTANTIN.

Je veux contr'elle armer la nature & l'amour.

FAUSTA.

Vous m'appellez perfide. Eſt-ce une perfidie,
Que de m'intéreſſer à l'auteur de ma vie ?
Puis-je empêcher mon ſang de s'émouvoir pour lui ?

CONSTANTIN.

Qu'entends-je ? Eh ! De qui donc vous rendez-vous l'appui ?

FAUSTA.

Vous êtes enflammé d'une juſte colere :
Je le ſais ; mais enfin le coupable eſt mon pere.

CONSTANTIN.

O ciel ! De ſes forfaits, elle oſe l'accuſer.

FAUSTA.

Mes forfaits ! Quelle erreur a pû vous abuſer !
Et de quoi votre épouſe eſt-elle ſoupçonnée ?

CONSTANTIN.

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée.

FAUSTA.

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer !

CONSTANTIN.

Dans quel ſombre détour elle veut m'égarer !
Je découvre le piége où l'on veut me conduire.
Des ſoupçons partagés ſont aiſés à détruire ;
Et vous ne demandez qu'à diviſer les miens ;
Mais je ſais éluder vos coupables moyens.

FAUSTA.

Je n'imaginois pas ce qu'on oſe entreprendre :
Il eſt affreux pour moi d'avoir à me défendre.
Ah ! Mon pere, eſt-ce vous qui me ſacrifiez ?
[*à Conſtantin.*]
Seigneur, permettez-moi de tomber à ſes pieds ;
Il ne ſoutiendra pas.... Il n'oſera pourſuivre.
Mon pere, je m'engage à ne vous pas ſurvivre ;
Mais mon devoir m'oblige à me juſtifier.

MAXIMIEN *pénétré.*

C'en eſt trop ; c'eſt moi ſeul qu'il faut ſacrifier ;
C'eſt moi, n'en doutez plus, Seigneur, il faut la croire ;
Et lui rendre à la fois votre amour & ſa gloire.

Délivrez-vous enfin d'un mortel ennemi,
Toujours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous ſuggere un ſi grand ſacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'eſt pas un artifice.
Non, ce n'eſt point un pere allarmé pour ſon ſang:
Je n'ai jamais ſongé qu'à reprendre mon rang:
Aux dépens de vos jours je le voulois encore.
La même ambition m'enflamme & me dévore;
C'eſt un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.
[*à Fauſta.*]
Sortez.... Et vous, ſouffrez qu'un pere ſe dévoüe.

FAUSTA.

Eh! Comment voulez-vous que je le déſavoüe?
En s'accuſant lui-même, il n'a rien ſuppoſé:
Quel eſt donc le témoin qui peut m'être oppoſé?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître; il ſaura tout confondre.

FAUSTA.

Mon pere l'entendra; c'eſt à lui de répondre.
Mais il a prévenu des rapports trop certains:
Songez que ſon aveu doit vous lier les mains.
Que le pardon doit ſuivre, & non pas la vengeance;
Qui s'accuſe ſoi-même a reparé l'offenſe.

CONSTANTIN.

Je vois ſur quel eſpoir vous oſez vous fier:
Aurele s'eſt flatté de vous juſtifier:
Vous comptez ſur l'amour de cet ami perfide;
Vous êtes convenus d'un autre parricide.

FAUSTA *impétueuſement.*

Ah cruel! C'en eſt trop. Vos yeux ſe vont ouvrir;
Votre erreur va ceſſer; tout va ſe découvrir:
Songez à réparer votre honte & la mienne:
Méritez votre grace en m'accordant la ſienne.

FAUSTA *lit.*

Conſtantin doit périr : ſa perte eſt aſſurée ;
Il touche à ſon dernier inſtant,
Et c'eſt pour cette nuit que ſa mort eſt jurée :
Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En eſt-ce aſſez ? Faut-il une preuve plus claire ? ...

FAUSTA.

Je vois que l'on vous donne un avis ſalutaire :
Dans les bras du ſommeil vous êtes attendu ;
C'eſt là que votre ſang doit être répandu.
Si vous vous obſtinez à me croire coupable,
C'en eſt fait ; votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainſi de plus en plus vous voulez obſcurcir
Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

FAUSTA.

Ainſi tout m'eſt nuiſible, & rien ne vous éclaire ;
La vérité ſur vous fait un effet contraire :
Il me reſte un témoin (s'il échappe à leurs coups)
Faites chercher Maurice, il les confondra tous.

ALBIN.

Maurice ! Hélas, Seigneur, je l'ai cherché moi-même,
Ce malheureux le cache avec un ſoin extrême.

CONSTANTIN.

Eh ! Que pourroit me dire un témoin ſuborné,
Un traître que ſa fuite a déjà condamné ?

FAUSTA.

Voulez-vous donc périr, aveugle que vous êtes,
Et ſervir de miniſtre à leurs fureurs ſecrettes ?
Reſtez dans votre erreur. Juſte ciel ! Je frémis :
Vous ne pourriez pas mieux ſervir vos ennemis.
Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie ;
Ordonnez qu'à l'inſtant elle me ſoit ravie.
Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux,
Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.
Vous m'y verriez voler avec plus d'aſſurance ;
Mais je n'eſpere pas cette heureuſe eſpérance :

La victime en mourant ne vous sauvera pas ;
Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas.
Vous ne me répondez qu'avec un air farouche ;
L'estime, la pitié, l'amour ; rien ne vous touche.
Que la seule innocence est un foible secours !
Mais au moins de ma vie examinez le cours ;
Vous n'y trouverez point un funeste présage :
Vous savez si jamais l'art fut à mon usage.
Mon cœur vous fut connu par des titres plus doux ;
Vous fûtes avant moi qu'il étoit fait pour vous.
Vous reçûtes ma main comme un gage céleste
Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteste.
Depuis, qu'ai-je donc fait ? Quelle fatalité
Peut armer contre moi votre crédulité ?
On a beau se cacher sous un dehors austere,
Un penchant malheureux porte son caractere ;
Il paroît à travers le plus sombre détour ;
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour ;
Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure ?

CONSTANTIN.

Ces frivoles discours n'ont rien qui me rassure :
Les crimes ont entr'eux un triste enchaînement.
Des moindres aux plus grands on parvient aisément.
Un amour effrené s'y porte de lui-même :
Plus il est criminel, & plus il est extrême ;
Mais c'est trop employer d'inutiles raisons ;
Avouez-moi plûtôt toutes vos trahisons ;
Convenez des forfaits dont vous êtes complice ;
Je veux que cet aveu vous serve de supplice.

FAUSTA.

Vous me faites frémir.

CONSTANTIN.

Ne déguisez plus rien.

FAUSTA.

Vous avez prononcé votre arrêt & le mien :
Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle ;
Je ne conviendrai point que je suis criminelle.

Pour vous déſabuſer mes ſoins ſont ſuperflus ;
Vous lirez dans mon cœur quand je ne ſerai plus ;
Vous connoîtrez trop tard toute votre injuſtice :
Son excès deviendra votre plus grand ſupplice.
Ils me juſtifieront en vous perçant le ſein :
Ce n'eſt qu'en expirant ſous le fer aſſaſſin,
Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouſe ;
Et vos derniers ſoupirs ſeront pour votre épouſe :
Mais je reſſens déja tout ce que je prévois.
Ah ! Je ne ſoutiens plus tant de maux à la fois ;
Et je ſuccombe enfin à ma douleur mortelle.

[*Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.*]

CONSTANTIN *attendri.*

Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'on prenne ſoin d'elle.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *à ſa ſuite.*

Mes vives douleurs laiſſez un libre cours :
Faut-il que je me venge en l'adorant toujours ?
Ah ! Qu'il eſt mal aiſé de punir ce qu'on aime !
Pour la juſtifier je me confonds moi-même ;
Je cherche des raiſons que je ne puis trouver :
Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle n'en peut prouver.
Je vois, je ſens qu'il faut que ſa mort nous ſépare ;
Ma foibleſſe m'impoſe une loi ſi barbare.
Vengeons-nous. Qu'elle meure.... Ah ! Quel arrêt
[illegible]!
[illegible] auſſi cruel que je ſuis malheureux ?
[illegible] eſperé me parle encore pour elle :
[illegible] Si Fauſta ne m'étoit pas fidelle ;
[illegible] op ſon cœur ; en ce moment fatal
[illegible] utrement regretté mon rival :

Elle eût fait, pour le ſuivre, un aveu déplorable.
Laiſſe-moi reſpirer, furie inéxorable!
Affreuſe jalouſie! Ou du moins ſur mes yeux,
Ceſſe enfin d'épaiſſir un nuage odieux!
Chere & funeſte épouſe! O doux nom qui m'accable!...
Albin, eſt-il bien sûr qu'elle ſoit ſi coupable?
Elle accuſe ſon pere; il m'a toujours haï:
Pour prix de ma clémence il m'a toujours trahi.
Il médite ſans ceſſe un retour vers le trône:
Je ſais que cet eſpoir jamais ne l'abandonne.
Il s'accuſe lui-même; il oſe s'imputer
Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter:
Il s'offre à ma vengeance: il vole au devant d'elle....
N'eſt-ce point pour ſa fille une ruſe nouvelle?
Peut-être pour lui-même? Il veut m'embarraſſer.
Par cet aveu, ſans doute, il croit tout effacer.
Seroit-il criminel?... Eh! Comment peut-il l'être?
Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître?
Il l'a toujours été. Duſſai-je m'abuſer;
Mon cœur à ſes ſoupçons ne peut ſe refuſer:
Ils me ſont bien permis.

ALBIN.

En faut-il davantage?
Dès que Maximien vous cauſe quelque ombrage;
Dès qu'il vous eſt ſuſpect, il le faut prévenir.
Aucun égard pour lui ne doit vous retenir.

CONSTANTIN.

Mais n'eſt-ce point commettre une injuſtice extrême?

ALBIN.

Seigneur, vous ſavez trop les droits du diadême,
Surtout dans un danger qui vous eſt perſonnel.
Un ſujet qu'on ſoupçonne eſt aſſez criminel.
Et qui ſait en effet le ſort qu'il vous apprête?
Pour votre ſûreté, ſouffrez que je l'arrête.

CONSTANTIN.

J'y conſens à regret, aſſure-toi de lui,
Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.

[*Il ſort.*]

ALBIN.

Vous ſerez obéi.... Tout nous devient propice.

SCENE VII.

ALBIN, MAXIMIEN *qui va après Conſtantin.*

ALBIN *à Maximien.*

Seigneur, que voulez-vous ?

MAXIMIEN.

Sauver l'Impératrice.

ALBIN.

Arrêtez.

MAXIMIEN.

Je ne puis ; mais ne crains rien pour toi,
Je vais me charger ſeul...

ALBIN.

Hola, gardes, à moi,
Qu'on s'aſſure de lui.

MAXIMIEN.

Tant d'audace m'étonne :
Ah ! Traître.

ALBIN.

Obéiſſez, l'Empereur vous l'ordonne.

MAXIMIEN.

Qu'on me mene à lui-même.

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin;
Son appartement, qu'on le garde avec ſoin.

SCENE VIII.

ALBIN *seul.*

GRands Dieux ! Où l'entraînoit ſa pitié paternelle !
Il alloit renoncer au trône qui l'appelle :
Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,
Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN, Gardes.

ALBIN.

PRince, vous le voyez, notre heureux ſtratagême
Semble être concerté par la fortune même;
L'occaſion, la nuit & la ſécurité,
Secondent un courroux juſtement irrité:
Tout dort, & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé, ſans ſoupçon, ſans défenſe,
Eſt tombé, malgré lui, dans les bras du ſommeil,
Que dans ceux de la mort il trouvé ſon réveil.

MAXIMIEN.

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

ALBIN.

On va vous introduire auprès de la victime:
Dès que vous paroîtrez, les portes vont s'ouvrir,
Et les miens, s'il le faut, ſauront vous ſecourir;
Ceux que j'ai fait entrer dans votre confidence
Viennent de m'en donner une entiere aſſurance:
Vous ſavez le ſignal, vous ſavez les chemins,
Reglez votre deſtin, il eſt entre vos mains.

MAXIMIEN.

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aſpire?

ALBIN.

Allez, & revenez le maître de l'Empire.

MAXIMIEN.

Dieux, je vais vous venger, je vais briſer vos fers,
tre perſécuteur va deſcendre aux enfers.

SCENE II.

ALBIN *ſeul.*

TU périras auſſi, Princeſſe malheureuſe,
La pitié n'a plus lieu quand elle eſt dangereuſe;
Tu pourrois engager ton pere à me punir,
C'eſt le premier danger que je dois prévenir.
Allons tout préparer.
[*Il apperçoit Fauſta.*]
C'eſt elle qui s'avance,
Sans doute elle me cherche, évitons ſa préſence.

SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, & ALBIN *qui ſort.*

FAUSTA.

DEvant ce malheureux j'allois m'humilier,
Je venois m'abaiſſer juſques à le prier;
Mon aſpect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.

EUDOXE.

De tout ce qui ſe paſſe, êtes-vous bien inſtruite?
Du moins de votre époux le ſort eſt aſſuré;
Ne craignez plus pour lui, l'orage eſt conjuré.

FAUSTA.

Hélas! Tu ne vois pas au fond de ce myſtere,

EUDOXE.

L'Empereur vient de faire arrêter votre pere,

XIMIEN,

le plus intrépide

sur son front

ennemi de la nature

au monde entier,

de nouvelles noces,

j'ai lu d'autres crimes,

que je vous les nomme.

le poison le plus

A.

je

plus nouveaux

XE.

, il

quelle

l'ouvrir ?

mon époux & ma

sa mémoire

à condamner ?

pourra-t-il me nommer ?

ce qu'indigence ?

une telle vengeance.

vous éprouver sa rigueur ?

[*Je parois avec le cœur.*]

être le vengeur.

Soumettons-

Soumettons-nous... je touche à mon terme funeſte;
Du moins employons mieux le moment qui me reſte.

SCENE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE *ſuivi de pluſieurs autres.*

FAUSTA *au Garde qui approche triſtement.*

JE vois ce qui t'amene, approche... tu gémis:
Hélas! Sans le ſavoir, tu ſers nos ennemis.
Si tu n'épouſes pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur victime,
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'oſe-tu me conduire aux piéds de l'Empereur?
On craint qu'il ne revoye une épouſe qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à ſon ordre ſuprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir? J'ai prévû ces refus:
Epargnons-nous tous deux des combats ſuperflus.
Puiſqu'il faut à leur gré terminer ma carriére,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtriére.
Chere Eudoxe, prends ſoin de me fermer les yeux,
Recueille mes ſoupirs & mes derniers adieux,
Recommande aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais leur déplorer ma triſte deſtinée.
Je leur ſervois de mere, ils me doivent des pleurs:
Ah! Qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs.
Et toi, grand Dieu! Reçois mon ame en ſacrifice,
J'abandonne en mourant le reſte à ta juſtice.
Donne-moi.

[*Elle prend la coupe des mains du Garde, & Maximien la lui ôte.*]

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN *entrant en même temps par un des côtés*, FAUSTA, EUDOXE.

MAXIMIEN.

Non, ma fille.

FAUSTA.

Ah! Mon pere, eſt-ce vous!

MAXIMIEN.

Oui, Princeſſe, vivez pour un deſtin plus doux.
Albin, nous triomphons, ma haine eſt aſſouvie;
L'uſurpateur n'eſt plus, il a perdu la vie.

ALBIN.

Seigneur, ne perdons point des inſtans précieux,
Achevons de changer la face de ces lieux.

FAUSTA.

Non, cruel, achevez des horreurs imparfaites,
Conſommez-les ſur moi, barbares que vous êtes:
Pere dénaturé, je ne te connois plus,
Tous les liens du ſang viennent d'être rompus;
J'en déteſte à la fois la ſource criminelle,
Et le fatal amour que j'eus toujours pour elle.
Mon époux a péri, tigre alteré de ſang!
Aſſouvis-toi du mien, frappe, voilà mon flanc.

MAXIMIEN.

Vivez, & moderez une douleur trop vive.

FAUSTA.

Quand vous m'aſſaſſinez, vous voulez que je vive!
Mais ne crois pas jouir de ce forfait affreux,
Il en eſt un plus grand où tendront tous mes vœux;
Ne me regarde plus que comme une furie...

MAXIMIEN *à Eudoxe.*

C'eſt trop nous arrêter, prenez ſoin de ſa vie.

Albin, viens achever de ſignaler ta foi,
Pour prix de tes ſecours ſois Conſul avec moi:
Du peuple & des ſoldats achetons le ſuffrage,
En leur abandonnant ce palais au pillage.
Viens, partageons la pourpre, allons la reclamer;
Et de l'aveu des Dieux faiſons-nous proclamer.

SCENE DERNIERE.

CONSTANTIN, MAURICE, deux Gardes, FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN *à Maximien.*

Arrête, malheureux, & reçois ton ſalaire.

FAUSTA.

Que vois-je, cher époux! Seigneur, qu'allez-vous faire?

CONSTANTIN *ſe tournant vers Maximien & Albin.*

Madame.... quel bonheur.... c'eſt moi que vous voyez,
Traîtres! A mon aſpect vous êtes foudroyés.
[*à Albin.*]
Et toi qui me creuſoit un affreux précipice,
Ne ſouille plus mes yeux, qu'on l'entraîne au ſupplice.
Chere épouſe...

FAUSTA.

Ah! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé,
Ce n'eſt point dans mon ſang que ſon bras s'eſt trempé;

Maurice & ces Chrétiens que je n'oſois pas croire,
Ont sû me réveler une trame ſi noire ;
Et pour mieux m'aſſurer de ce qu'ils m'avoient dit,
On a livré l'entrée & l'accès de mon lit :
Il croyoit aſſouvir ſa furie implacable,
Il n'eſt que le bourreau d'un eſclave coupable.
C'en eſt trop, à la fin je dois ſonger à moi,
Et la néceſſité m'en impoſe la loi.
[*à Maximien.*]
Eternel ennemi du repos de la terre,
Vengez-moi de vous-même au défaut du tonnerre,
Ouvrez-vous les chemins des enfers, choiſiſſez ;
Mais terminez vos jours, ſortez, obéiſſez.

FAUSTA.

Ah ! Cruels, arrêtez.

CONSTANTIN.

Je ne puis y ſouſcrire.
Allez.

FAUSTA.

En ſa faveur, je n'ai qu'un mot à dire.
Seigneur, vous me devez encore à ſon amour,
Vous m'aviez condamnée, il m'a ſauvé le jour.

CONSTANTIN.

J'ai voulu votre mort, je vous ai condamnée.

FAUSTA.

Oui, Seigneur, on alloit trancher ma deſtinée,
Et je lui dois la vie une ſeconde fois ;
Laiſſez-moi vous aimer autant que je le dois :
S'il ſubit ſon arrêt, il ne m'eſt plus poſſible
De conſerver pour vous un cœur auſſi ſenſible ;
Craignez déja l'horreur dont je me ſens ſaiſir...
Mais, quel temps plus propice avez-vous à choiſir
Pour immortaliſer votre auguſte clémence ?
La vengeance avec elle éterniſe une offenſe.
Voulez-vous être grand ? Le titre eſt dans vos mains ;
Le pardon ſeul éleve au-deſſus des humains.

CONSTANTIN.

Il a trop ſignalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez, il périt, je ne vois plus ſon crime.
Quoi, je répans des pleurs qui ne vous touchent pas?
Mon pere, il faut ceder, qu'on nous mene au trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à ſa mort un invincible obſtacle;
Votre amour va, pour lui, faire encore un miracle.
Hé bien, je vous le rends, je l'accorde à vos vœux,
Votre pere vivra, j'y conſens, je le veux;
Mais...

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort ſublime,
L'amour, dans un Héros, eſt toujours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'eſt point aſſez réparer mon erreur,
J'ai pû vous ſoupçonner: juſte Ciel, quelle horreur!
Votre mort a penſé devenir mon ouvrage;
Il faut un ſacrifice auſſi grand que l'outrage.
[*à Maximien.*]
Seigneur, vous le ſavez ſans vous le retracer,
Ce que j'ai fait pour vous ne ſauroit s'effacer,
Et vous ne reſpirez qu'autant que je l'adore:
Ma clémence veut bien ſe ſignaler encore,
Et ſe porter, pour vous, à ſon dernier degré.
Depuis aſſez long-temps vous m'avez trop montré
Que votre ambition toujours plus affermie,
Dans le fond de votre ame eſt ma ſeule ennemie.
Je me rends, n'ayons plus rien à nous imputer;
Ceſſez à votre tour de me perſécuter.
Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être
Que dans le rang ſuprême où le Ciel m'a fait naître;
Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir
Jouïr également du ſuprême pouvoir,
Ma généroſité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'eſt qu'un moindre eſclavage;

J'ai trop sû qu'un collegue est un maître importun :
Tu crois me faire un don, c'est moi qui t'en fais un ;
Je te laisse le trône entier & sans partage,
Et pour mieux t'assurer un si grand avantage.
[*Il se frappe.*]
Sois enfin délivré d'un rival dangereux ;
Juge qui de nous deux est le plus généreux.

FAUSTA.

Ah ! Mon pere.

MAXIMIEN.

C'est à toi que je me sacrifie ;
Ne pleure point ma mort, ne pleure que ma vie :
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux,
Mon trépas vous étoit nécessaire à tous deux.
[*à Constantin.*]
Toi, pour qui la fortune est féconde en miracles,
Mon destin cede au tien, tu n'auras plus d'obstacles ;
L'Orient, désormais, peut tomber sous tes fers,
Et mon dernier soupir te livre l'Univers.
[*On l'emmene.*]

CONSTANTIN.

Trop superbe rival, jusqu'où va ta vengeance ?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoissance :
Cruel ! En préférant la mort à mes bienfaits,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Maximien*, *Tragédie*; & je crois que le Public, qui lui a donné de juſtes applaudiſſemens dans les repréſentations, en verra l'impreſſion avec le même plaiſir. Fait à Paris, ce 19. Mars 1738.

DANCHET.